

Félix Hardy

DIALOGUES DES DIVINITÉS CONTEMPORAINES

V

Le Travail, la Moquerie et la Finance

(Dans son cabinet privé, le Travail fait tourner lentement sur lui-même l'immense fauteuil dictatorial 100 % cuir de larbin sur lequel il est affalé, et regarde de ses yeux hallucinés tout ce qui défile devant lui : un bureau monumental recouvert de dossiers en désordre, de restes de repas « fast-food » pour emporter, et de tours de verres de carton vides s'élevant presque jusqu'au plafond ; une machine à café utilisant la technologie Bluetooth, qui voit elle-même à son approvisionnement en passant des commandes, et qui peut être mise en marche à distance grâce à des applications mobiles, les frais étant débités directement à la carte de crédit ou au compte bancaire de l'utilisateur ; une porte entrouverte, par laquelle on peut apercevoir une cuvette de toilette dorée et sertie de diamants, d'émeraudes, de saphirs, de rubis et de perles de pacotille ; un mur couvert d'écrans de surveillance où l'on voit s'affairer des larbins de toutes espèces (ouvriers, bureaucrates, policiers, soldats, amuseurs publics, spécialistes du marketing, commis à la vente, idéologues, politiciens, mamans, enseignants, intellectuels, etc.) ; un lit de camp visiblement inconfortable et défait, qu'il a fait installer dans un coin jusqu'alors inutilisé, pour sauver du temps, et à la droite duquel se trouve une petite table de chevet recouverte d'épais rapports bureaucratiques, dont la vertu dormitive a été éprouvée et dûment certifiée ; un bout de plancher recouvert de bouteilles de « Peines et Labeur » à moitié vides ; une armoire de pharmacie en mélamine pleine à craquer de contenants de comprimés aux étiquettes multicolores, avec un lavabo et un grand miroir à sa droite ; un porte-manteau où pend lourdement un pardessus grisâtre, humide et nauséabond ; un déchiqueteur de papier et de médias optiques à alimentation automatique et à cylindres de coupe en acier trempé de classe 3 (niveau de sécurité P7) ; la porte d'un gigantesque coffre-fort encastré dans un mur ; un autre mur où sont affichées ses diplômes (bachelier, maître et docteur en serviculture, avec mention excellente), ses décorations auto-décernées (plusieurs médailles d'héroïsme au travail et un certificat attestant qu'il a reçu un doctorat honorifique pour ses projets devant assurer un avenir ténébreux et

catastrophique à la quasi-totalité des hommes) et des symboles régaliens attestant ses titres autoproclamés (président-directeur général et actionnaire majoritaire de Corruption Unlimited, exécuter suprême des hautes et basses œuvres terrestres, fondateur et grand maître à perpétuité de l'Ordre du Saint-Boulet, prophète accrédité et souverain pontife du culte des mille et une souffrances) ; dans un présentoir vitré, un bocal rempli de formol où repose la cervelle de la Raison, ratatinée et rongée par des tumeurs malignes ; la Liberté empaillée, assise dans un fauteuil roulant, avec les yeux bandés de billets de banque, avec une muselière lui couvrant tout le bas du visage, et avec des moignons à la place des bras et des jambes ; son buste de béton armé, reposant sur un piédestal de verre ; une fresque représentant une gigantomachie, c'est-à-dire ses nobles exploits, qui consistent essentiellement à terrasser, à asservir, à pervertir ou à avilir la Raison, la Liberté, les Arts, la Politique, l'Amitié, l'Amour, la Beauté, la Volupté, l'Honneur, l'Humanisme, la Guerre, la Paix, l'Industrie, la Prospérité, et bien d'autres encore ; un bureau monumental recouvert de dossiers en désordre et de tours de verres en carton vides s'élevant presque jusqu'au plafond ; etc.

Après avoir fait plusieurs tours sur lui-même, il se lève brusquement, pour arpenter son cabinet dans tous les sens, en se prenant la tête à deux mains. À quelques secondes d'intervalle, un spasme lui déforme le visage. Enfin il s'arrête brusquement, et frappe violemment le plancher de son pied, à trois reprises, pour ponctuer chacune de ses exclamations : « Merde, et merde, et puis merde ! » S'apercevant dans la grande glace qui se trouvait par hasard en face de lui, il tente de retrouver son sang-froid et, pour ce faire, prend quelques grandes respirations. Déjà un peu plus maître de lui-même, il s'approche pour pouvoir y mirer à son aise son visage amaigri, blême, cireux, presque momifié ; sa chevelure désordonnée, trempée de sueur, clairsemée en raison des mèches qu'il a arrachées dans un moment ou un autre de désarroi ou de frustration, et à travers lesquelles on peut apercevoir le psoriasis qui lui ronge le cuir chevelu ; ses yeux vitreux, fiévreux, injectés de sang, profondément enfoncés dans leurs orbites, enchâssés entre des paupières rougies et enflées, et soulignés de cernes foncés et épais ; son nez difforme et bouffi, aux narines anormalement dilatées et hérissées de longs poils morveux ; ses lèvres violacées, gercées, boursouflées et ravagées par de multiples « feux sauvages » sanguinolents et recouverts de croûtes, et aux coins desquelles se sont accumulés des résidus d'écume, qu'il lèche distraitement de sa langue pâteuse ; sa barbe qu'il n'a pas rasée depuis trois semaines, grasseuse au point d'en reluire, qui ressemble au mince pelage d'un phacochère, et qui transforme la partie inférieure de son visage en quelque chose rappelant vaguement l'arrière-train dudit animal ; etc.

Après quelques minutes d'observation et d'auscultation minutieuses, le Travail se rend à la triste évidence, non sans une certaine irritation : il est surmené et à bout de nerfs. D'un pas traînant, il se dirige vers son lit

de camp et s'y laisse tomber lourdement en poussant un soupir, sans même se donner la peine de se dévêtir. Il frappe des mains pour éteindre la lumière. Ne trouvant pas le sommeil, il s'agite dans son lit, en se retournant de plus en plus souvent, et en maugréant de plus en plus fort. Perdant patience, il frappe des mains pour rallumer la lumière et commence à lire un rapport bureaucratique. Constatant rapidement que son trouble semble en suspendre la vertu dormitive, il se lève brusquement et se dirige d'un pas irrégulier vers l'armoire de pharmacie, où il cherche longtemps, en se parlant indistinctement à lui-même, des somnifères parmi les multiples sortes de stimulants qu'il utilise régulièrement dans l'espoir d'accroître sa productivité. Il pousse un petit cri de soulagement quand il trouve enfin les contenants de comprimés qu'il cherchait, vide leur contenu tout entier dans sa bouche, saisit une bouteille de « Peines et Labeur » qui traînait non loin, et boit de grandes rasades pour avaler ce cocktail médicamenteux. Titubant, il a à peine le temps de se rendre à son lit avant de s'effondrer.

Quelques heures passent, au cours desquelles le Travail gigote d'abord, puis se tranquillise peu à peu, pour en venir à sourire et à pousser des exclamations de joie, et finalement à bondir hors de son lit en criant : « Eurêka ! » et en esquissant quelques pas de danse, très maladroitement. S'apercevant dans le miroir, il s'arrête brusquement, et s'efforce de retrouver sa dignité. Il s'en approche, secoue la tête en constatant à quel point il a toujours mauvaise mine, et décide de remédier à la situation en se débarbouillant, en se rasant, en se peignant soigneusement – mais non sans peine – pour dissimuler les ravages qu'il a lui-même faits dans sa chevelure, en enfilant une chemise fraîche et une nouvelle cravate, et en se fardant pour se redonner des couleurs. C'est alors qu'à sa grande surprise son reflet lui fait une grimace horriblement grotesque. Du coup, toutes les boucles de cheveux qu'il avait arrangées avec minutie se redressent d'elles-mêmes.)

LE TRAVAIL

Te revoilà ! Et toujours aussi impertinente et incapable de sérieux ! Mais tu ne perds rien pour attendre... Je vais te montrer qu'on ne me manque pas de respect impunément, et je vais même te faire payer cher tes moqueries !

LA MOQUERIE

Mais que vas-tu penser ? Je te respecte tout autant que je respectais la Superstition quand elle régnait sur le monde entier, et même sur ce qui était alors considéré comme la partie la plus civilisée de l'humanité. Et je sais bien que toi, qui l'as remplacée et qui par le fait même lui est supérieur en de nombreux points, n'est pas plus affecté par mes traits –

aussi acérés et empoisonnés fussent-ils – qu’elle ne l’était, et qu’elle ne l’est actuellement. En effet, comment une divinité supérieure comme toi, et encore plus puissante que celle qui se disait – non sans raison – toute-puissante, pourrait-elle être dérangée, choquée, irritée par ce que peut penser et dire une divinité aussi mineure et insignifiante que moi-même ? Ce serait le monde à l’envers ! Ainsi j’ai la certitude qu’en me moquant de toi, je ne fais rien d’autre que de te donner l’occasion de faire montre de ta grandeur, de ton imperturbabilité, de ton invulnérabilité, et ainsi de convaincre et de convertir les hérétiques aussi bien que les mécréants. Ainsi n’as-tu pas plus à te soucier de moi, et encore moins à me craindre, que le lion ne se soucie et ne craint un quelconque moucheron.

LE TRAVAIL

Quelle insolence ! Quelle insupportable familiarité ! Prends garde, car je suis un dieu vengeur !

LA MOQUERIE

Mais comment pourrais-je ne pas être familière ? Je te suis comme ton ombre, je suis ton reflet – quelque peu déformé, il est vrai, mais non moins révélateur –, et j’ai donc le droit d’être familière, même si tu n’apprécies guère.

D’ailleurs, c’est te rendre service que de me moquer familièrement de toi. Les fous rendaient jadis ce précieux service aux rois. Ils leur disaient les vérités que les courtisans – flagorneurs, hypocrites et intéressés – se gardaient bien de leur dire, pour ne pas les fâcher et nuire à leurs intérêts. Si cela te fâche souvent, c’est que tu es habitué d’être le roi de ta compagnie, dans les deux sens du terme. Tu t’attends à ce qu’on te flatte constamment ; à ce qu’on se range invariablement à ton avis ; à ce qu’on ne te contredise jamais ; à ce qu’on obéisse fidèlement à tes ordres ; à ce qu’on feigne de s’émerveiller de tes paroles et de tes actes les plus insignifiants, les plus bêtes et les plus absurdes ; à ce qu’on aille aux devants de tes moindres désirs ; à ce qu’on rampe à tes pieds ; à ce qu’on baise le sol sur lequel tu marches ; à ce qu’on lèche la semelle de tes chaussures ! Et quand on ne te montre pas le respect que tu crois mériter, quand on va jusqu’à se moquer de toi, cela te semble tout à fait scandaleux. On peut en comprendre que rien ne vexa plus le Roi-Bébé que de ne pas être adoré par l’ensemble de la création, et que de voir les autres divinités, ainsi que le monde des hommes et de la nature, résister à sa volonté, au lieu d’être gouvernés par elle. Alors il fait une crise comme un gamin : il hurle, il se roule par terre, il brandit le poing, il lance ou fracasse tout ce qu’il trouve, etc. Et quand ces enfantillages ne suffisent pas à lui faire regagner le respect qui lui serait à son avis dû, il se met à

beugler, et il fonce droit devant lui, tête baissée, comme un taureau furieux.

LE TRAVAIL

(Rouge de colère.) Je te fais remarquer que je n'ai jamais fait de toi mon fou, et que je ne t'ai jamais donné les privilèges et l'immunité que tu revendiques. Qu'aurais-je à faire d'un bouffon ? Puis je te fais remarquer que les rois ont souvent puni leurs bouffons, quand ceux-ci avaient l'outrecuidance d'outrepasser les limites qu'ils avaient explicitement ou implicitement fixées à leur insolence. Cesse donc immédiatement de faire le pitre, sans quoi tu peux t'attendre au pire. Sache que j'ai à ma disposition des moyens très efficaces de t'estropier et de te faire regretter ton impertinence.

LA MOQUERIE

(En lui faisant une grimace.) Alors attrape-moi si tu le peux !

(Il tente de saisir la Moquerie, mais celle-ci – qui a anticipé son geste – arrête facilement de sa main gauche la main droite du Travail. Vexé, il fracasse le miroir d'un coup de poing et l'image de la Moquerie vole en éclats. S'étant fait une entaille à la main, d'où coule une humeur noirâtre et visqueuse, il ouvre l'armoire de pharmacie et désinfecte sa blessure avec de la bétadine, en grimaçant. Pendant ce temps, la Moquerie – maintenant vêtue d'un habit de bouffon – sort silencieusement de la cuvette de toilette et, après s'être ébrouée, se dirige à pas de loup vers le Travail, qu'elle surprend en le chatouillant, en le pinçant et en lui tirant l'oreille. Ce dernier, riant d'abord malgré lui et secoué de spasmes, hurle ensuite de rage et essaie d'assommer la Moquerie sous une grêle de lourds coups de poing, de pied, de coude et de genou ; et, comme cela ne suffit pas, il essaie de la pétrifier de son regard courroucé, de la saisir par les cheveux, de lui faire la prise de l'ours, de la projeter tête première dans les écrans de surveillance, de lui griffer le visage, de l'ébouillanter en lui jetant au visage un café fraîchement infusé, de lui enfoncer dans l'œsophage des contenants de drogues soporifiques, de l'éviscérer avec une bouteille cassée, de l'étrangler avec sa cravate, de la faire suffoquer en tenant fermement contre son visage un oreiller, de lui arracher une oreille avec ses dents, de lui casser les dents contre le lavabo, de lui clouer la langue au bureau avec un coupe-papier, de lui tenir la tête dans la cuvette de toilette jusqu'à ce qu'elle se noie, de la scalper avec un rasoir, de lui crever les yeux avec une agrafeuse, de lui perforer la trachée avec un stylo, de lui fracasser la colonne vertébrale contre un angle de son bureau, de l'empaler avec le porte-manteau, de la faire passer dans le déchiqueteur à papier, de l'enfermer pour l'Éternité dans

son coffre-fort, de la décapiter avec un couteau de plastique, de lui broyer le crâne avec son propre buste, de lui faire boire de force le bocal de formol et avaler la cervelle qu'il contient pour lui faire entendre raison, de l'écrabouiller sous la Liberté empaillée qu'il soulève à bout de bras et lui lance, de faire d'elle de la chair à pâté en faisant tourner le Saint Boulet au bout de sa chaîne, etc. La Moquerie esquive lestement ces attaques par toutes sortes d'acrobaties – pivots, grands écarts, saltos, flip flap, rondades, roulades, roues, vrilles, sauts carpés, grands jetés, sauts de chat, etc. –, en dansant autour de son adversaire, qu'elle s'amuse à déséquilibrer par la vivacité de ses mouvements ; qu'elle aveugle en lui jetant son manteau au visage ; auquel elle donne de petits coups d'épingle au derrière pour le faire enrager davantage ; et qu'elle frappe sur la tête avec sa marotte pour l'étourdir. Après avoir trébuché plusieurs fois et renversé, endommagé ou détruit tout ce qui se trouvait sur son chemin – ses dossiers, ses bouteilles à moitié vides, son mobilier, ses décorations, ses trophées et même son trône –, le Travail doit s'arrêter pour reprendre bruyamment son souffle.)

LA MOQUERIE

Ne sais-tu pas donc que je suis, comme le moucheron, à peu près insaisissable ? Ainsi, si malgré tout tu sens mon aiguillon, le plus sage serait de feindre l'insensibilité et de m'ignorer, au lieu de gesticuler de manière ridicule ; ce qui a pour seul effet de te rendre encore plus vulnérable à mes piqûres. Alors tu peux te compter chanceux que je ne profite pas de ton essoufflement pour te porter l'estocade, et que je m'en tienne toujours aux banderilles.

LE TRAVAIL

(Toujours essoufflé, plié en deux, et les mains appuyées sur les genoux.) Insaisissable, dis-tu ? Tu veux rire, sans doute ! Je punis régulièrement les mauvais plaisants qui ne me respectent pas comme ils le devraient. Et si parfois je m'abstiens de le faire, cela est toujours provisoire, question de leur laisser le temps de prendre leurs aises, afin de les châtier plus cruellement par la suite, et de faire d'eux des exemples qu'on ne voudra pas imiter, à moins d'être un fou. Quant à toi, il serait grand temps que tu cesses de faire l'enfant et que tu vieillisses un peu. Tu ne peux pas continuer à faire des grimaces et à être immature indéfiniment. Que tu le veuilles ou non, tu vas devoir t'assagir et te ranger, car tes partisans tombent comme des mouches, ou se laissent désarmer ou corrompre. Si bien que les hommes se détournent de plus en plus de toi, quand ils ne te détestent pas franchement. Tôt ou tard, c'est toi-même qui devras plier le genou devant moi et mettre tes railleries à mon service, pour pouvoir continuer à exister. Si tu t'y refuses, tu ne perds rien pour attendre. Car je t'aurais déjà sévèrement châtiée, si tu

n'avais pas le diable au corps. Car jamais on ne s'est moqué impunément de moi, et jamais cela ne se produira !

LA MOQUERIE

(En prenant un air exagérément grave, qui semble exprimer un profond respect et une grande admiration.) Certes, je ne le nie pas : tu peux châtier tous ceux qui, par impudence, se moquent de toi. Tu peux leur faire perdre leur emploi, et les empêcher d'en trouver un autre, sous prétexte qu'ils manquent de sérieux, d'éthique professionnelle et de loyauté envers qui les nourrit ; sous prétexte qu'ils ne sont pas assez qualifiés ou qu'ils sont surqualifiés ; sous prétexte qu'ils n'ont pas assez d'expérience de travail dans le domaine ou qu'ils en ont trop pour pouvoir se contenter par la suite d'un emploi moins intéressant et moins bien rémunéré ; sous prétexte qu'ils ne sont pas assez autonomes dans l'exercice de leurs fonctions, ou qu'ils sont trop individualistes pour être capables de travailler en équipe et de respecter l'autorité de leurs supérieurs ; sous prétexte qu'ils sont trop timides pour être capables de se vendre en entrevue et faire leur place sur le marché du travail, ou qu'ils sont des prétentieux qui se croient meilleurs que tous les autres et qui méprisent leurs concurrents et leurs supérieurs ; etc. Ce qui a pour effet de les condamner à la pauvreté et parfois même à la misère la plus crasse. Voilà que ces gueux – pourtant si orgueilleux il n'y a pas si longtemps – en sont réduits à quémander de la petite monnaie pour acheter quelque chose à se mettre sous la dent ; à faire la collecte des contenants consignables ; à fouiller dans les ordures des restaurants, en s'exposant à la colère des restaurateurs avarés et de leurs employés serviles ; et à fumer des mégots de cigarette trouvés par terre, pour tromper la faim. Voilà donc les grands pouvoirs qui sont les tiens ! Que tous voient avec quelle ingéniosité tu rabats l'orgueil de ceux qui osent te défier !

(Son ton devient grinçant.) Mais tu ne te mets pas pour autant à l'abri de la moquerie. Serais-tu aussi niais que ces inquisiteurs qui s'imaginaient – grâce à leurs tribunaux, à leurs prisons, à leurs instruments de torture physique et psychologique très raffinés et à leurs bûchers – avoir une prise sur les sentiments de ceux qui avaient l'insolence de se moquer de la Sainte Église ? En châtier ceux qui rient de toi, tu te fais haïr encore plus d'eux, et aussi de beaucoup d'autres, qui auront tôt fait de devenir des moqueurs. C'est là la conséquence nécessaire de tes châtiments, et s'entêter sur cette voie – n'en déplaise à Votre Grandeur – revient à marcher sur le bout d'un râteau en espérant ne pas en recevoir immédiatement l'autre bout à la figure, à cracher en l'air en souhaitant que la gravité fasse une exception pour toi, à uriner contre le vent en t'imaginant que tu ne te pisseras pas dessus, et à tout barbouiller de tes excréments en te persuadant que tu gardes malgré tout les mains propres ! Je te croyais plus raisonnable ! Comment peux-tu être assez bête pour ne pas comprendre que la haine que tu cultives assidûment chez les

moqueurs a souvent pour principal effet de rendre plus corrosives les moqueries dont tu es la cible ? Comment peux-tu délirer au point de ne pas voir que les moyens que tu utilises pour les faire taire rendent ces moqueries légitimes à leurs yeux et à ceux des autres, et à plus forte raison si elles te semblent parfaitement outrées et provoquent chez toi une noble indignation ? Ainsi fais-tu autre chose, par ton manque de maîtrise de toi-même et des contorsions maladroitement, que d'aiguiser mes dents et celles de moqueurs, et que de nous disposer à rire de toi et à te déchirer joyeusement et impitoyablement ?

On dirait que tu n'as jamais vécu, que tu es à peine sorti de ce bureau, que tu ne connais pas le monde et les hommes, ou du moins la race des moqueurs, à la multiplication de laquelle tu contribues pourtant bien malgré toi, et qui – loin de se consoler simplement de leur servitude en se moquant de temps en temps de toi – entend faire de la moquerie rien de moins qu'une attitude morale et un mode de vie. Comme si le grand sérieux dont tu uses généralement avec eux ne te rendait pas de plus en plus risible ! Comme si la moquerie – qui ne prend pas au sérieux le sérieux – n'avait pas toujours plus de prise sur le sérieux que n'en pourra jamais avoir le sérieux – qui prend la moquerie au sérieux, de même que lui-même – sur la moquerie !

LE TRAVAIL

(Tout rouge de colère.) Mais vas-tu te taire ! Crois-tu donc m'apprendre quelque chose que j'ignore ? Aurais-tu oublié qu'il m'arrive d'user de tes services pour ridiculiser ceux qui me critiquent, et surtout ceux qui le font par la moquerie ? Malgré l'importance que j'accorde au sérieux, je vois bien qu'on ne peut combattre efficacement la moquerie que par la moquerie.

LA MOQUERIE

Remarque stratégique tout à fait juste, et peut-être encore plus juste que tu ne le penses ! Il est vrai que je semble me mettre parfois à ton service, en allant prêter main-forte au Divertissement, et donc que tu peux penser que je me moque simplement des moqueurs qui se moquent de toi, dans le but de discréditer leurs moqueries et d'y mettre fin. Mais comme toi, le Travail, tu veux toujours plus de travail, et comme tes collaborateurs la Consommation et le Divertissement veulent toujours plus de consommation et de divertissement, moi, la Moquerie, je veux toujours plus de moquerie. Pour dire les choses à ta manière, nous ne pouvons tous agir que pour défendre nos intérêts respectifs. Tu n'iras quand même pas prétendre le contraire, n'est-ce pas ?

N'as-tu pas remarqué qu'en me moquant, en ton nom, des moqueurs qui se moquent de toi, j'appelle leurs moqueries ? Car qui sait mieux que

les véritables moqueurs qu'il faut répondre à la moquerie par la moquerie ? En t'engageant sur ce terrain grâce à mon aide, tu alimentes la moquerie que tu voudrais étouffer, tu abandonnes une grande partie de ta dignité, et tu te rends donc plus digne de mépris. Comme tu ne peux pas m'aimer pour ce que je suis, mais seulement en tant qu'instrument pour atteindre tes objectifs, les moqueurs qui s'opposent à toi par amour de moi auront toujours l'avantage, sur le terrain de la moquerie, sur ceux qui te servent et qui tentent de se servir de moi, souvent bien maladroitement, au point de devenir eux-mêmes risibles et de s'attirer des moqueries. Comme toute divinité, je me retourne contre ceux qui font appel à moi sans m'aimer, bien que de manière plus comique et plus légère que mes congénères : je les punis par où ils pèchent, c'est-à-dire en me moquant d'eux, au lieu de me venger sauvagement. Ces moqueurs de bas étage, et auxquels je conteste même ce nom, ne méritent pas ma colère, mais seulement mon rire olympien, car je me joue d'eux alors que ce sont eux qui croient se jouer de moi, car je les utilise alors que ce sont eux qui croient m'utiliser, car je trouve très comique le fait que ces petits ricaneurs jouent parfaitement leur rôle dans l'économie du monde, en ce qu'ils sont le moyen et l'occasion d'un rire plus libre et supérieur !

LE TRAVAIL

Mais je ne peux quand même pas rester les bras croisés quand on se moque de moi ! Et si l'usage de la moquerie n'est pas efficace et ne peut que se retourner contre moi, je me vengerai systématiquement de tous les affronts qu'on me fait, comme tu l'apprendras bien vite à tes dépens !

LA MOQUERIE

(Avec un sourire en coin.) Comme je te le disais, ce n'est là qu'une autre manière de te rendre plus ridicule et plus vulnérable à la moquerie que tu ne l'es déjà.

LE TRAVAIL

Alors je vais travailler à m'endurcir, afin de m'insensibiliser à la moquerie, et pouvoir regarder les moqueurs et toi-même de haut, avec indifférence.

LA MOQUERIE

Comme si tu en étais capable ! Comme si, à force d'efforts de dissociation, tu pouvais te rendre digne de ce qu'on disait d'un politique très habile, à savoir que son cul pouvait recevoir un coup de pied, alors que son visage ne vous en disait rien. En réalité, de tels efforts te

rendraient encore plus risible. Et même si tu parvenais à feindre de manière convaincante cette insensibilité, cette indifférence, ou même à affecter un souverain mépris, tu ne cesserais pas d'être ridicule pour bien d'autres raisons, sinon tu cesserais d'être ce que tu es. En contrefaisant ce calme olympien, en prenant cette dignité et ces airs de grand seigneur qui ne te vont pas en raison de tes nombreux ridicules, tu inciterais les moqueurs à s'en donner à cœur joie pour te les faire perdre. Et à supposer que tu gardes ton sang-froid, les moqueries n'en parviendraient pas moins à rendre très sensibles ces ridicules, et à faire peu à peu de toi la risée de la terre entière.

LE TRAVAIL

(Encore une fois, le Travail devient rouge de colère.) Ferme-la, te dis-je !

LA MOQUERIE

Tu peux toujours ordonner : cela ne change rien à l'affaire. Car c'est dans l'ordre des choses que je me moque de ce qui est risible, malgré les foudres dont tu me menaces sans cesse et les moyens que tu prends pour te défendre contre moi ; ou même à cause d'eux. Sans quoi je ne serais pas qui je suis. Tu sais bien que la fissure la plus étroite, la moindre zone d'ombre, le rayon de soleil le plus mince, le reflet de n'importe quel miroir, les bouches d'aération, et la canalisation d'évacuation des eaux usées sont pour moi autant de moyens pour m'immiscer où, selon tes dires, je ne devrais pas aller, ou pour fuir les lieux où tu voudrais m'enfermer, afin de faire de moi ta prisonnière et ton esclave. Mon empire s'étend précisément sur ce que tu ne parviens pas à contrôler, non sans essayer, il est vrai : l'éclat d'un regard, la forme d'un sourire, l'intonation d'une voix, la caricature d'une geste, la posture d'un corps, etc. Car j'ai mille visages, et je peux en changer aussi facilement que si c'étaient des masques.

Au besoin, je peux avoir recours à l'écho pour taquiner mes victimes, lequel peut se répercuter même contre les épaisses parois de béton armé du meilleur bunker anti-moquerie, et même contre celles d'une cervelle terrifiée par les moqueries. Non seulement je peux hanter les pensées et les cauchemars de mes victimes, mais en détraquant leur imagination, je peux aussi leur apparaître, c'est-à-dire leur faire avoir des hallucinations. Ainsi je ne suis pas près d'épuiser mes artifices. Comme l'eau je coule entre les doigts de qui veut me saisir, et je finis toujours par faire mon chemin, malgré les obstacles. Comme le vent je suis insaisissable, et je m'infiltrerai par le moindre trou pour y souffler ce que j'ai à dire. Même si on trouve souvent que je manque comme eux de substance, je n'en réussis

pas moins à éroder, à corroder ou à dissoudre peu à peu ce qui semblait pourtant solide et inaltérable.

Ne te berce pas d'illusions. Même quand je me trouve dans ton antichambre, je n'attends pas simplement que tu daignes me recevoir. Tu sais, il s'y trouve tant de beau monde maltraité par toi et qui est tout disposé à entendre mes moqueries. Si tu savais à quel point on rit de toi dans ta propre demeure. Et, crois-moi, ce n'est qu'un début, si tu persistes à lutter contre mes moqueries comme tu le fais actuellement. Mieux vaudrait condamner hermétiquement ton palais et t'y enfermer vivant, comme dans un tombeau monumental. Mais, ce faisant, il te faudrait abdiquer, puisque tu deviendrais immanquablement incapable d'exercer ton pouvoir et ton influence sur les hommes, et de les obliger à te payer leur tribut en ennui, en peines, en soucis, en craintes et en souffrances. Tu aurais vite fait de devenir une momie desséchée et poussiéreuse dont on oublierait l'existence, et qu'on viendrait à considérer comme une espèce de croque-mitaine qu'on aurait inventé pour faire peur aux grands enfants que sont la plupart des hommes. Et même dans cette retraite du monde, il n'est pas certain que je ne parviendrais pas à te hanter d'une manière ou d'une autre, en mettant à profit ton imagination détraquée par la solitude et le désœuvrement.

LE TRAVAIL

(Parvenant à se calmer un peu.) Ça pourrait aussi bien être toi, espèce de folle, qui, réduite à l'impuissance, et après avoir essayé de noyer ton désespoir dans la vinasse ou l'alcool frelaté, me rêves ou m'hallucines dans l'espoir de me dénigrer impunément et de te venger des châtiments bien mérités que toi et tes praticiens avez justement subis, en substituant à ma personne une inoffensive effigie de ta fabrication, que tu peux bastonner comme une piñata ; ou en te donnant à toi-même une représentation de théâtre d'ombres, dont tu es l'héroïne victorieuse, pour te consoler de la dure et triste réalité ; ou en mettant en scène une comédie ridicule où tu joues toi-même tous les personnages, ce qui est très commode ; ou en conversant avec une marionnette que tu manipules toi-même, pour faire ton misérable numéro de ventriloquie, et te tromper toi-même, faute d'avoir un auditoire s'intéressant à tes bravades sans péril et puériles.

LA MOQUERIE

Qu'importe de savoir si l'un de nous deux rêve ou hallucine ; et, si c'est le cas, lequel c'est ! Car il est tout aussi difficile de contrôler ses rêves et ses hallucinations que la réalité. Alors ça sera comme tu voudras.

LE TRAVAIL

(Sur un ton impérieux, pour essayer d'en imposer à la Moquerie.)
Qu'importe, en effet ! Car, dans un cas comme dans l'autre, malgré tes prétentions à être insaisissable et à n'en faire qu'à ta tête, tu te présentes devant moi exactement quand je le désire. Je n'ai même pas eu à te faire chercher par mes sbires pour avoir l'occasion de régler mes comptes avec toi, c'est-à-dire pour t'enfoncer profondément dans la gorge ta dernière moquerie, qui n'aurait jamais dû en sortir !

LA MOQUERIE

Ainsi l'a voulu le Hasard ! Et j'en suis bien navrée... Car si j'avais su que tu voulais ardemment me voir, je ne serais pas venue te visiter à l'improviste, et je me serais si bien cachée que l'incapacité de tes sbires à me dénicher en serait vite venue à t'exaspérer. À moins que tu ne fasses comme ces rois qui, confrontés à des événements qui contrariaient leurs desseins, avaient la sagesse d'ordonner après coup ces événements par un décret, pour donner l'impression, aux autres et à eux-mêmes, qu'ils se produisaient conformément à leur volonté. Et si j'en juge d'après l'accueil chaleureux que tu m'as réservé, cela n'est pas impossible...

Enfin ! Puisque je suis ici, dis-moi de quoi il s'agit. C'est probablement l'une de ces choses que j'ai dites par légèreté, sans trop y penser, pour le seul plaisir de me moquer, et dont je ne me souviens même plus, mais qui t'a tellement empoisonné la vie que tu rumines à ce sujet depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Décidément, mon vieux, tu prends tout trop au sérieux. Tu devrais apprendre à rire.

LE TRAVAIL

Tu sais parfaitement de quoi il s'agit. Ne fais pas semblant d'avoir oublié ce que tu m'as dit la dernière fois que nous nous sommes vus.

LA MOQUERIE

Non, je t'assure que je n'arrive absolument pas à deviner quelle crotte tu peux bien avoir sur le cœur. J'ai visiblement la mémoire très sélective. Mais je suis tout ouïe !

LE TRAVAIL

Alors, puisqu'il faut absolument te rafraîchir la mémoire...

Tu m'as dit qu'en travaillant à rendre les membres des élites économiques toujours plus riches et plus puissants, je faisais de la terre un véritable paradis terrestre pour eux, et qu'ainsi mes ambitions totalisantes n'étaient – pour le dire dans tes mots – que du vent ! Tu as même affirmé que ceux-ci, infatués de leur bonheur, de leurs richesses et de leur puissance, pouvaient en venir à se considérer comme des dieux, même comme mes égaux, qui font la pluie et le beau temps (mais surtout la pluie) sur l'ensemble de la planète ; ce qu'une divinité aussi jalouse, orgueilleuse et ambitieuse que moi ne saurait tolérer pour rien au monde, même chez ses serviteurs les plus dévoués. Comme si cela ne suffisait pas, tu m'as même accusé de faire preuve de complaisance, de clémence, de miséricorde à l'égard de mes chers protégés !

LA MOQUERIE

Et c'est pour de pareilles vétilles, que j'ai dites pour plaisanter, par étourderie, que tu te fais du mauvais sang ? Voilà qui est, à la vérité, très comique.

LE TRAVAIL

(En lui jetant un regard sombre.) Ce n'est pas tout...

LA MOQUERIE

(En claquant des doigts.) Maintenant ça me revient ! Quelles sornettes tu m'as débitées par la suite, dans un effort pitoyable pour me montrer que j'étais dans l'erreur, et que les riches, dans l'état actuel des choses ou dans un futur rapproché, souffraient ou allaient souffrir autant sinon plus que leurs misérables esclaves ! Ha, ha, ha !

(Le Travail la fusille du regard. Elle fait mine de ne pas remarquer sa colère, et continue à parler avec désinvolture.)

Mais quelles bourdes tu m'as dites ! Si seulement tu pouvais t'entendre : tu serais bien forcé de rire, si du moins tu en étais capable. Bourde par-dessus bourde, rien de moins ! On voit que, quand tu t'y mets, tu ne lésines pas même dans ce domaine ! Il y a longtemps que je n'avais pas autant ri ! Comme si je pouvais croire à ces balivernes ! Tu ne m'estimes guère, d'après ce que je vois. Comment disais-tu déjà ? Oui, oui, je me souviens. Avais-tu donc perdu la tête quand tu essayais de me faire gober ces absurdités ?

« Les quelques individus ou familles démesurément riches, qui exploitent tout le reste de l'humanité, profitent seulement de ce qu'il y a de plus rudimentaire au cours de leur brève existence. Et ils finiront par mourir comme le plus servile et le plus misérable larbin, pour ne devenir que poussière. »

Hi, hi, hi ! On croirait entendre un prêtre de la Superstition montée en chaire. Mais on ne me la fait pas, à moi ! C'est pourquoi je t'ai répliqué que si cela suffit pour faire souffrir les riches, pourquoi ne pas s'en contenter aussi pour faire souffrir les autres hommes, pourquoi se donner tant de mal pour le faire plus et mieux ? Serait-ce que tu aimes à ce point le travail que tu acceptes de t'agiter inutilement, question de t'occuper et de te donner de l'importance ?

En fait, je vois bien que ce sont en réalité des histoires de curé tout juste bonnes à consoler les esclaves, qui se plaisent à croire que leurs riches exploiters sont aussi malheureux ou plus malheureux qu'eux. On dit qu'une chaumière où l'on rit vaut mieux qu'un palais où l'on pleure. Voilà une grande et profonde vérité ! Mais les chaumières où l'on rit sont beaucoup plus rares que celles où l'on pleure. Et les palais où l'on pleure sont plus rares que les chaumières où l'on pleure, alors que les palais où l'on rit – notamment des habitants des chaumières qui pleurent (j'en sais quelque chose) – sont plus fréquents que les chaumières où l'on rit. Et tu ne pourras pas nier – sans avouer du même coup l'échec de ton grand projet – que quand l'on rit dans les chaumières, c'est surtout pour se consoler, se distraire, et se moquer des idéaux et des formes de vie qui – par contraste – rendent plus sensibles l'ennui, les peines, les souffrances et l'absurdité d'une existence dédiée irrémédiablement à la servitude. Alors peu importe que les richissimes exploiters, qui font le travail pour toi, en viennent tôt ou tard à mourir comme le moindre larbin ou le moindre gueux, si durant toute leur vie ils n'ont pas connu les soucis, les peines, les craintes, la pauvreté, les souffrances et la servitude qui sont le lot commun des exploités, s'ils ont même connu beaucoup de plaisir, et dans une certaine mesure la joie et le bonheur, ne serait-ce celui qui consiste à se savoir des êtres d'exception, qui n'appartiennent pas à la lie de l'humanité, laquelle ils peuvent écraser comme de vulgaires insectes ! D'ailleurs, n'est-ce pas cette joie que te procurent tes manigances pour accroître la misère et la servitude des hommes ?

Voilà ce que je t'ai répondu, en gros. Et qu'as-tu fait alors ? Tu t'es mis à fulminer et à m'injurier, tout en me demandant de faire preuve de respect à ton égard ; et tu m'as dit que je n'entendais rien à tes projets et que je ne pouvais donc pas te faire des critiques pertinentes, tout en prétendant que tu avais toi-même vu, anticipé et surmonté toi-même la difficulté, et qu'un comité de développement stratégique constitué d'experts de renom travaillait depuis un certain temps sur cette question et était sur le point de remettre son rapport et de proposer des solutions. Et moi de me tenir les côtes à force de rire, bien entendu !

Mais j'espère que tu as retrouvé la raison depuis, c'est-à-dire que tu as trouvé mieux pour faire souffrir aussi tes serviteurs les plus fidèles, dès qu'ils ne te seront plus utiles ou – encore mieux – quand ils te sont toujours utiles ; et même pour les faire travailler contre leurs propres intérêts, alors qu'ils croient justement travailler pour leurs intérêts, en nuisant aux intérêts de tous les exploités. Ou si cela est impossible, reconnais cet inconvénient de tes machinations, et tâche de le supporter comme une *moindre bien* inévitable. S'il en est ainsi, je vais de ce pas avertir la Superstition que, sur ce point, tu lances la serviette et reconnais sa supériorité. Car elle, au moins, elle savait pousser au délire superstitieux les chefs politiques et religieux qu'elle utilisait pour faire souffrir les troupes qui étaient soumis à leur autorité, et qui en venaient souvent à s'engager dans des entreprises militaires, politiques ou religieuses tout à fait folles et même comiques, en se laissant guider par l'espoir de récompenses imaginaires et la crainte de châtimens chimériques. Et c'est précisément cette folie qui, dans bien des cas, les a empêchés de profiter des biens que la Fortune leur avait donnés, et du même coup qui en a privé leur descendance. J'en serais donc réduite, toujours s'il en était ainsi, à reconnaître mes torts immenses envers toi, et à te présenter mes humbles excuses : j'attendais beaucoup trop de toi, alors que tu as renoncé à pousser la farce jusqu'au bout, c'est-à-dire à réserver un sort pire à tes richissimes exécutants que celui que connaît, à cause d'eux, le reste des hommes. Tu m'en vois infiniment désolée, ô très-puissant et très-laborieux Roi ! Mais c'est mon erreur, et je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

LE TRAVAIL

Tu sauras que, dans un monde dont je suis le gestionnaire suprême, rien n'arrive pour rien, pour la simple raison que je suis assez habile pour rendre tout – même ce qui semble être, initialement, une contrariété ou un obstacle – utile à mes projets. C'est ainsi qu'en me tenaillant, pour t'amuser et peut-être même pour nuire à mes projets, tu te retrouves à travailler à ceux-ci. Car c'est grâce au trouble provoqué par tes moqueries que j'ai pu avoir ce songe divin, cette révélation qui m'a fait retrouver le souffle sacré, cette vision d'entreprise capable de façonner un nouveau monde où même mes riches serviteurs en viendront tôt ou tard à connaître la servitude et à souffrir atrocement. C'est une vérité indubitable et universelle que la souffrance engendre la souffrance. En effet, on n'est jamais si apte à faire souffrir que quand l'on a soi-même souffert. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Et cela vaut aussi bien pour la vermine que je foule aux pieds, que pour moi-même.

LA MOQUERIE

Je ne te savais pas visionnaire. Me voilà heureusement surprise ! Et heureuse aussi d'avoir pu te rendre service ! Tu vois bien que cela peut t'être utile de garder à tes côtés une bouffonne, en lui donnant certains privilèges et une certaine immunité, cela va de soi.

LE TRAVAIL

Sache que si je n'hésite pas à donner des privilèges à certains hommes et à certaines divinités, je refuse systématiquement de leur donner le droit de se moquer de moi et d'entamer ainsi mon autorité, de laquelle dépendent d'ailleurs les privilèges que je peux leur donner. Quelle absurdité ce serait ! Puis même ceux qui me défient malgré tout, en se moquant de moi à tort et à travers, et qui ne sont pas châtiés d'une manière ou d'un autre, se voient imposer l'interdiction morale de me critiquer insolemment, justement parce qu'ils devraient se montrer reconnaissants que je tolère leurs insolences et que je ne les punisse pas. Sans compter que tous les hommes et les autres divinités, y compris mes protégés et mes associés, doivent sentir qu'ils sont éclipsés par ma supériorité incontestable, absolue et seule en son espèce, qui rend insignifiantes leurs qualités et leurs différences respectives, aussi grandes fussent-elles. Ce qui fait d'eux tous des fourmis, des vers de terre ou des larves en comparaison de moi, comme ils l'étaient en comparaison des entités fabuleuses engendrées par la Superstition, il n'y a pas si longtemps.

Alors il est hors de question que je garde constamment à mes côtés une folle pour se moquer de moi.

LA MOQUERIE

C'est clair comme de l'eau de roche. Mais comme tu te réjouis que je me trouve actuellement avec toi, car cela te donne l'occasion de me raconter ton songe divin, je t'invite à procéder immédiatement, de crainte que je m'enfue, seulement pour te contrarier, ou pour éviter que tu me mettes finalement la main au collet, et que tu réussisses à m'abaisser et à me mortifier, comme tu sembles le désirer tant.

LE TRAVAIL

Alors, comme je te disais, après avoir essayé en vain de résoudre ton problème en ayant recours aux moyens habituels (réunions de coordination des comités stratégiques, études menées par des équipes d'experts, etc.), j'ai mis en pratique les techniques de méditation, d'auto-hypnose et de rééquilibrage des énergies que j'ai fait adapter pour mes

serviteurs – petits et grands – et qui peuvent aussi avoir leur utilité pour moi, en situation de crise. C’est ainsi que j’ai pu faire sortir le « méchant », me maîtriser, et gérer mes énergies, de sorte à me préparer à un sommeil réparateur et à me disposer à avoir un songe où je réussirais à surmonter mes difficultés comme par magie. (*La Moquerie lui jette un regard amusé, et arbore un sourire carnassier.*) Aussitôt que je me suis allongé sur mon lit, après avoir fait mes exercices, les images se sont immédiatement présentées à moi, comme je le désirais. Du fond noir s’est détaché peu à peu un ciel couvert de lourds nuages gris, laissant filtrer une lumière terne à peine capable d’éclairer des collines grisâtres et fangeuses, recouvertes de résidus de plastique, de caoutchouc, de polystyrène, d’asphalte, de béton, d’acier rouillé, de verre broyé, de plomb, d’uranium, tous grossièrement mélangés dans une liqueur de pétrole, de mercure, d’huile de palme génétiquement modifiée, de cola, de purin et de bile, et au-dessus desquels persistaient des exhalaisons malsaines, des miasmes porteurs de toutes les afflictions. Alors que je survolais ce paysage désolé, comme emporté par une légère brise, et que je commençais à me désoler de ne voir rien ni personne pour souffrir de cette désolation exquise, j’ai remarqué que de légers mouvements remuaient la surface de ce dépotoir planétaire. Quel ne fut pas mon soulagement quand je vis que des limaces rampantes et visqueuses, des sangsues affamées et gluantes, des larves jaunâtres et grouillantes et des mouches affolées et bourdonnantes se nourrissaient sans vergogne des détritiques et des charognes se trouvant dans cette gadoue infecte et omniprésente ! Quelle ne fut pas ma joie quand je vis que des serpents, des rats et des crapauds rampaient, pataugeaient ou nageaient dans ladite gadoue, pour se nourrir des limaces, des sangsues, des larves et des mouches, et pour s’entre-dévorer ; sans compter les chauves-souris et les vautours qui voletaient tout autour, pour saisir leurs victimes au vol ou dépecer les chairs putréfiées des créatures abandonnées par leurs prédateurs, ou mortes d’inanition, d’indigestion ou de gangrène ! Quelle ne fut pas la profonde jouissance que j’éprouvai quand je vis entrer en scène dans ce bourbier de l’éternelle puanteur, les créatures suivantes : une horde de zombis sans cervelle, aux plaies purulentes, et traînant de la patte en cadence ; des vampires rachitiques, au teint livide, au sourire acéré et maculé de sang coagulé ; des loups-garous au pelage hirsute, à l’œil injecté de sang, à la gueule dégoulinante de bave, et aux griffes souillées de restes de viscères ; et des ogres grimaçant, rotant et pétant, au ventre proéminent, où se débat désespérément leur dernier repas, en proie à un long mais inéluctable processus de digestion – créatures qui, bien entendu, ne se gointraient pas seulement de ce qui se trouvait sous eux dans la chaîne alimentaire, mais s’empiffraient aussi les uns des autres. Quelle intensité n’atteignit pas mon extase quand je constatai que ces zombis, ces vampires, ces loups-garous et ces ogres sacrifiaient le plus gros de leurs prises pour engraisser leurs maîtres, qui s’avéraient être de puissants démons, dont la taille démesurément grande et leurs nombreuses difformités défiaient l’imagination la plus fertile ; et se

retrouvaient tôt ou tard, faute d'une nourriture assez riche, et à force d'amputations successives pour nourrir et apaiser leurs maîtres, à dégénérer en des créatures d'ordre inférieur, afin de pouvoir subsister, en n'étant remplacés que très partiellement par de nouveaux venus – quand ils n'étaient pas avalés tout rond par ces béhémoths, faute de leur avoir payé leur tribut, ou en raison d'une démonstration de force ou d'un caprice de ces derniers, ou simplement parce qu'ils n'ont rien trouvé de mieux à se mettre sous la dent ! Enfin ma félicité ne fut rien de moins que divine quand ces démons suprêmes – effroyablement abominables, monstrueux au point de sembler défier l'ordre de la nature, tellement volumineux que je m'étonnais qu'ils ne s'écroulent pas sous leur propre poids – privés eux-mêmes des quantités gargantuesques de nourriture qu'ils consomment seulement pour perdurer – faute de créatures inférieures pour la leur fournir ou leur servir de repas –, en viennent à se dévorer les uns les autres et à s'auto-digérer, jusqu'à ce qu'ils se dégradent au point de devenir semblables à la vermine qu'ils méprisent, c'est-à-dire à être réduits à se nourrir d'ordures par leurs propres moyens, à peiner et à souffrir en vain, avec pour seule perspective d'avenir la poursuite de cet état de dégénérescence, seule forme de vie qui saurait désormais exister ! Et c'est à ce moment que l'exultation provoquée par cette symphonie de grognements et de gémissements m'a fait bondir hors de mon lit, avec mes forces restaurées, et maintenant prêt à te faire face.

LA MOQUERIE

Je constate, non sans plaisir, que tu reprends du poil de la Bête. Bravo ! Et quel rêve merveilleux tu as fait ! Si je n'étais pas la Moquerie, je voudrais bien être le Travail, seulement pour en faire de semblables. Non seulement tu t'y distrais des soucis et des peines du boulot grâce aux clichés (encore plus rudimentaires et stéréotypés que ceux qu'on trouve dans les contes de fées destinés aux enfants) qu'on cultive dans les films et les séries télévisées d'horreur qui sont réalisés sous la direction du Divertissement, mais tu parviens aussi à surmonter grâce à eux tes difficultés professionnelles et à atteindre les objectifs élevés que tu t'étais fixés ! Quelle économie de temps et d'argent ! Quel heureux mélange de productivité et de sagacité ! Une véritable révélation, comme tu le disais ! Et sa signification profonde est aussi claire qu'enthousiasmante ! C'est effectivement une très bonne idée – à défaut de pouvoir faire souffrir tous les hommes sans exception, et surtout les élites démesurément riches qui s'enrichissent indéfiniment de la misère et des souffrances de leurs congénères, en ayant recours aux moyens que tu préconises – de donner à une firme d'ingénierie génétique (science qui est, c'est bien connu, l'invention du Diable) le mandat de concevoir ces créatures de cauchemar à partir du patrimoine génétique terrestre, afin de les relâcher un peu partout, pour qu'elles achèvent de détruire la planète, dévorent tous les hommes (y compris les plus riches, qui sont des morceaux de choix, c'est-

à-dire bien dodus), et s'entre-dévorent finalement. Que d'innovation ! On n'arrête pas le progrès !

LE TRAVAIL

(Légèrement irrité.) Tu me railles, espèce d'andouille ! Tu sais bien que je suis beaucoup plus sobre et réaliste.

LA MOQUERIE

Et j'en suis navrée.

LE TRAVAIL

Que m'importe s'il te plaît ou non qu'il s'agisse simplement d'un tableau vivant de l'évolution prochaine de l'écosystème humain dominé par mes richissimes serviteurs, qui – se trouvant au sommet de la chaîne alimentaire – s'affairent à s'enrichir par tous les moyens, au détriment non seulement des esclaves héréditaires, mais aussi de leurs congénères. Car la lutte entre ces bêtes humaines, ou entre ces humains bêtes, est extrêmement féroce ! Dans toute cette agitation, aucune d'entre elles ne s' imagine sérieusement que ce sera peut-être elle qui sera bientôt dévorée par ses semblables, sauf pour justifier ses propres pratiques cannibales (« Si ce n'est pas moi qui les dévorent, ce seront eux qui me dévoreront ! »), sans y croire réellement, puisque chacune croit jusqu'au dernier moment qu'elle et sa descendance sont destinées à l'emporter sur toutes les autres, et à se nourrir de leur chair et de leur sang, tellement elle fait confiance aux dons que la Nature et la Fortune lui auraient donnés en partage, de même qu'à sa bonne étoile. Mais la réalité est tout autre : c'est une véritable jungle (la végétation luxuriante en moins) constamment déchirée par des guerres intestines, où seul le plus fort, le plus vorace, le plus sournois, le plus vicieux peut dévorer sans être en retour dévoré ; sans compter le rôle majeur que jouent le hasard aveugle et les caprices humains (qu'on cultive activement, mais qui demeurent néanmoins difficiles à prévoir) dans cet incessant processus de sélection économique. Dans la plupart des cas, celui qui se croit bien malin en grignotant insidieusement les doigts de tel ou tel concurrent, ne remarque pas – tout occupé à déguster sa collation – que d'autres lui mordillent les orteils, lui rongent les mollets, lui sucent la moelle des os, lui croquent le postérieur, etc. Et on peut en dire autant de ces derniers, si bien que tous se consomment mutuellement dans cette chaîne alimentaire, jusqu'à ce qu'il ne reste des élites économiques cannibales que des corps émaciés, des charognes entamées et des excréments nauséabonds, à l'exception des quelques vainqueurs, toujours moins nombreux, qui auront réussi à s'accaparer tout l'argent, toutes les ressources naturelles, techniques et

humaines, et tout le pouvoir qu'elles procurent ; et qui se hisseront au sommet de ce fragile écosystème, pour régner en rois et maîtres, jusqu'à ce qu'un plus fort, plus féroce, plus rusé et plus chanceux qu'eux ne les déloge et ne leur fasse connaître les maux de la misère et de la servitude, d'autant plus pénibles qu'ils ne sont pas habitués à eux, et qu'ils se scandaliseront de n'être plus des exploiters, mais des exploités. Malheur aux vaincus ! Telle sera la devise des vainqueurs, qu'on ne manquera pas de leur appliquer quand ils seront vaincus ; ce qui arrivera tôt ou tard, le marché international étant, grâce à mes efforts, sujets à d'incessantes fluctuations et à d'imprévisibles retournements, qui surprennent souvent même ceux qui passent pour les plus malins, dont toute la science a pour principal fondement leur vanité, et ne parvient pas davantage à prédire le futur que l'astrologie judiciaire ou la météorologie. Et comme je lève progressivement tous les obstacles qui pourraient entraver la concentration toujours croissante des richesses et la domination de plus en plus exclusive du marché, il y a tout lieu de croire que les vaincus seront toujours plus nombreux, que les vainqueurs parvenant à s'imposer un certain temps seront de plus en plus rares, que leur règne sera plus précaire, qu'ils se montreront plus cruels à l'égard des vaincus et plus désireux de les avilir, qu'ils seront de plus en plus disposés à jouer des coups risqués pour obtenir et conserver l'hégémonie, que le marché et le partage des richesses en deviendront plus instables et difficiles à anticiper, que ceux qui arriveront à leurs fins croiront d'autant plus à leur mérite et à leur destinée, et que leur chute inévitable en sera proportionnellement plus douloureuse. Et la populace dominée et exploitée par eux ne manquera pas de s'exclamer : « *Oh, how the mighty have fallen !* », et de leur réserver toutes sortes de tourments raffinés, maintenant qu'ils partagent la même misère et la même servitude qu'eux.

LA MOQUERIE

Et l'un de ces tourments, je suppose, n'est rien d'autre que les moqueries auxquelles ils seront constamment exposés, eux qui sont habitués de se faire respecter et admirer, ou de se croire respectés et admirés, ce qui revient au même, de leur point de vue. Alors je ne chômerai pas, car la chute des très puissants et des très riches est une excellence occasion de se moquer d'eux. Et ces moqueries ne manqueront pas de les humilier et de rendre leur misère encore plus pénible à supporter, compte tenu que leurs auteurs ne seront non seulement leurs riches congénères et concurrents, mais aussi les misérables qu'ils exploitaient, qu'ils humiliaient et dont ils se moquaient il n'y a pas si longtemps. Ainsi deviendront-ils la risée de tout le monde, surtout de ceux qui sont dévorés par le ressentiment. Tout cela devient d'autant plus comique que ces riches déchus se retrouvent alors à subir l'abaissement radical des conditions de vie et la servitude croissante de la populace, dont ils ont profité et auxquels ils ont travaillé plus ou moins activement.

En effet, les voilà dorénavant condamnés à côtoyer cette vermine grouillante qui se moque d'eux et les humilie quotidiennement, et avec laquelle ils doivent partager (ou lutter pour) les montagnes d'immondices qui leur servent à la fois de nourriture et d'habitation. Et contrairement à cette vermine de longue date, ces nouveaux gueux sentiront pleinement leur déchéance, qui a été plus rapide et plus prononcée, et donc rien de moins que scandaleuse, à leurs yeux ; et ce sentiment, déjà douloureux en lui-même, permettra à la vermine de concevoir des supplices personnalisés, toujours plus raffinés, et non dénués de comique, dans beaucoup de cas. Ce qui me donne sérieusement envie de te prêter main-forte, le moment venu ; et j'ose croire qu'alors tu ne refuseras pas mes services. Car pour rien au monde je ne voudrais rater l'occasion de participer à une aussi belle farce !

LE TRAVAIL

Tous ceux qui veulent collaborer sérieusement à mon grand projet, et à plus forte raison à son aboutissement ultime, sont les bienvenus. Quand on a des buts aussi grandioses que les miens, il faut absolument savoir faire flèche de tout bois. Cependant ne t'illusionne pas : les moqueries sont seulement un moyen parmi tant d'autres de faire souffrir les riches déchus, dont l'efficacité dépend grandement du respect et de la confiance que l'on a pour l'idéal trompeur de vie et de société que je propose. Ainsi si tu veux occuper la place que je suis prêt à te donner dans mon équipe, il faudra te montrer moins insolente. Mais tu pourras te consoler en étant aussi effrontée que tu le voudras envers ces nouveaux gueux, car c'est ce que moi et mes collaborateurs voulons tous.

LA MOQUERIE

Ils ne perdent rien pour attendre !

LE TRAVAIL

Les effets de ton travail seront d'autant plus grands que les nouveaux gueux seront parfaitement inadaptés à leurs nouvelles conditions de vie. Ils seront incapables de travailler efficacement pour assurer leur subsistance, et les efforts qu'ils feront, et qui sont en eux-mêmes déjà grands et pénibles, le leur sembleront encore davantage. Car imagine à quel point leur nouvelle existence sera pénible et misérable, mais aussi risible, puisque tous leurs sentiments, leurs attitudes, leurs habitudes et leurs opinions seront en profond décalage avec elle. Comment en serait-il autrement pour eux qui, il n'y a pas si longtemps, se réjouissaient de voir s'accumuler tout naturellement dans leurs comptes bancaires le fruit du labeur des autres, qu'ils considéraient simplement comme leur dû, et donc

qu'ils dépensaient pour jouir d'un luxe indécent ? On ne devient pas capable, du jour au lendemain, et sans éprouver de grandes souffrances physiques et psychiques, de faire pousser des betteraves sur un coin de terre dont personne ne veut, d'abattre des arbres avec une hache émoussée pour se chauffer l'hiver, de pratiquer la chasse à l'écureuil avec une fronde, de tendre des pièges pour engluer les pigeons, et de fouiller les dépotoirs dans l'espoir d'y trouver des objets encore utilisables ou des bouts de métaux à revendre, quand on a été habitué, depuis l'enfance, à être conduit par un chauffeur privé dans une voiture luxueuse, à être servi par des domestiques chargés d'une foule de petites tâches utiles et inutiles, à déguster des mets et des boissons recherchés et démesurément coûteux, à porter les créations personnalisées d'un couturier reconnu, à voyager en jet privé pour passer quelques semaines dans des villas luxueuses se trouvant un peu partout sur les cinq continents, et à user de son influence et de ses richesses pour obtenir ce qu'on désire des politiciens et des bureaucrates.

Cela va de soi, la racaille héréditaire trouvera une foule de manières de jouir de l'incapacité généralisée des nouveaux gueux, et de les humilier davantage, mais qui n'auront pas nécessairement quelque chose à voir avec la moquerie. Elle pourrait certainement se venger de la vie misérable qu'on lui a imposée en les tuant d'une manière plus ou moins cruelle, ou en les laissant mourir de faim, de soif et de froid. Mais je me réjouis du fait que la vive haine dont ils sont l'objet ne se contentera probablement pas d'un châtement aussi bref que peu raffiné. Car, idéalement, il s'agira pour la racaille de se venger quotidiennement des maux qu'elle a subis et qu'elle continue de subir quotidiennement par la faute des anciens riches, ce qui implique qu'on ne les massacre pas jusqu'au dernier, et qu'on leur donne ou laisse les moyens de survivre, tout au plus à titre de loques humaines. Comme la charité a besoin de la misère, la vengeance, pour pouvoir s'exercer, a besoin que sa victime subsiste. Les gueux héréditaires seront disposés à cela, car en plus de leur donner les moyens de se venger, cela les aidera aussi à se consoler partiellement de leur situation misérable en écrasant, en exploitant et en humiliant de plus misérables qu'eux. Ils tiendront à ce plaisir de la même manière qu'un paysan misérable ou un mendiant peut s'entêter à nourrir un chien, même si cela peut s'avérer être, pour lui, un luxe coûteux : pour le menacer sans cesse ; pour lui donner régulièrement des coups de pieds dans les côtes, ou le fouetter ; pour l'affamer, l'assoiffer et l'épuiser de temps en temps ; pour le laisser rôtir sous le soleil ardent ou le laisser se faire ensevelir par une tempête de neige ; etc. Dans les deux cas, cela exige des dépenses supplémentaires d'énergie et de temps relativement grandes, afin de pouvoir se payer ce dernier luxe. Si bien que la vie des gueux deviendra encore plus misérable, que leur attachement pour cette consolation deviendra plus fort, et qu'ils en viendront donc moins à désirer sortir de la misère et à s'en donner les moyens, qu'à se délecter

des souffrances et de l'avilissement des autres, pour se consoler de leurs propres souffrances et de leur propre avilissement.

Puis-je compter sur toi pour faire circuler cette bonne idée, afin que le petit peuple en vienne à désirer la gueuserie généralisée au lieu de lutter contre elle, et qu'il ne se laisse pas emporté par de violents mouvements de colère contre les riches déchus ou sur le point de l'être – ce qui pourrait les empêcher par la suite de savourer quotidiennement leur vengeance, et nous de même ?

LA MOQUERIE

Tu peux compter sur mon aide inconditionnelle et indéfectible quand il s'agit de faire une bonne farce. Je te promets néanmoins d'être prudente, afin que la chose ne s'ébruite pas prématurément, et ne se rende pas aux oreilles des riches qui auront tôt fait de devenir des gueux. Bien au contraire, je leur tiendrai des discours qui flatteront leur vanité, laquelle rendra encore plus risible leur chute et donnera prise pour leur jouer de mauvais tours.

LE TRAVAIL

Ah ! quel plaisir ce sera pour moi de voir les gueux de longue date employer des riches déchus et parfaitement incapables, et d'en faire des manœuvres chargés d'accomplir les tâches les plus laborieuses et les plus dégradantes ! En cela on peut voir combien mes sentiments peuvent s'accorder avec ceux de la populace laborieuse, et donc que je suis un grand démocrate !

LA MOQUERIE

Ah ! quel plaisir ce sera pour toi de voir ces nouveaux gueux – après avoir été jugés trop empotés et fluets pour la grande majorité des travaux utiles en ce temps de dissolution de la société civilisée, policée et industrialisée – relégués exclusivement aux tâches les plus dégoûtantes et les plus avilissantes, comme ramoner les cheminées ; creuser, vider ou combler les latrines ; étendre le fumier dans les champs ; et déboucher les égouts !

LE TRAVAIL

Mais ce n'est rien en comparaison de toutes les humiliations et de tous les supplices (petits ou grands) qu'on peut imposer aux riches déchus, en l'échange de ce dont ils ont besoin pour subsister. Par exemple, les gueux pourront leur demander de se dévêtir par temps froid,

de marcher à quatre pattes dans la neige, d'aboyer, de donner la patte, de geindre comme un chien, et de recevoir sans broncher des coups de pied au derrière et des coups de ceinture sur l'échine, pour au final obtenir des restes avariés qu'on ne juge pas assez bons pour ledit canidé. Quel spectacle édifiant et hautement comique pour tous les gueux, qui ne manqueront pas d'une si belle occasion pour rire en chœur de leurs anciens maîtres ! Ce sont de pareils divertissements qui remplaceront les films et les séries télévisées, qui rendront presque supportables les peines des hordes de misérables, et qui souderont leurs communautés, petites ou grandes ! Ce sont de pareilles célébrations qui leur tiendront lieu de fêtes de famille, de village ou de quartier, et qui contribueront à former chez eux un sentiment d'appartenance à ces communautés, et à constituer une identité collective bien à eux !

LA MOQUERIE

Et ce sera encore plus comique, pour la racaille, de voir la tête de ces sales bêtes quand on les congédiera, parce qu'on se sera amusé assez longtemps à leurs dépens, et que c'est là une manière de plus d'exercer son pouvoir sur elles, et de se payer leur tête !

Mais tu conviendras tout de même que ce n'est pas une forme très raffinée de moquerie, même si on peut dire d'elle qu'elle est étudiée, à sa manière. Elle a quelque chose de rustique et même de brute.

LE TRAVAIL

Cela est aussi certain qu'inévitable. Ne vois-tu pas que c'est la seule forme de moquerie que ces misérables incultes, que ces dégénérés sont capables de goûter ? Attendre d'eux autre chose tient de la chimère !

LA MOQUERIE

C'est précisément ce qui m'agace. Que les hommes, sous prétexte de moquerie, soient prêts à patauger dans la boue, les immondices et les excréments, voilà quelque chose dont je suis capable de me moquer. Mais qu'on me demande de me contenter de moqueries aussi peu subtiles, rudimentaires et même barbares, voilà ce que je ne peux pas accepter sans avoir l'impression, bien légitime, de dégénérer moi aussi ! Ne suis-je pas, ne sommes-nous pas capables de faire de bien meilleures farces aux hommes, et de rire d'autant plus joyeusement ? C'est – comment dire ? – une question de style, d'élégance.

LE TRAVAIL

Ce sont pourtant des humiliations barbares de cette espèce qui sont les plus appropriées pour se moquer des riches déçus, les avilir et les faire souffrir. Car ils auront, malgré leur déchéance, encore des prétentions au bon goût et aux bonnes manières. Et n'y a-t-il pas un retournement tout à fait comique, et que tu peux sans doute goûter, au fait que ces anciens riches, quand ils étaient encore riches, sont les principaux responsables, malgré ces prétentions nobles et raffinés, de la déchéance des sentiments de la populace qu'ils ont allégrement exploitée, et qui autrement ne serait peut-être pas assez vile pour leur faire des plaisanteries de cette nature ? Comme tu le disais en parlant d'autre chose, c'est là les punir par où ils ont péché. Ne vois-tu pas ce que cette situation a de profondément drôlatique ?

LA MOQUERIE

Voilà qui change tout !

LE TRAVAIL

Puis ne voit-on pas un retournement de la même espèce du côté de la gueuserie héréditaire, qui s'enferme dans un cercle vicieux, en s'avilissant elle-même par ces tentatives d'humilier ses anciens maîtres, en détournant ainsi son énergie et ses désirs de toute tentative d'améliorer sa situation, ou même de l'empêcher de s'empirer ? Inversement, la détérioration qui en résulte ne la dispose-t-elle pas davantage, comme je l'ai déjà dit, à se consoler grâce à ces plaisanteries de rustres, qui la dégradent tout autant que ceux qui en sont les victimes ? N'y a-t-il pas de quoi faire rire aux éclats dans ce mélange bien équilibré et subtil de bêtise et de bassesse ?

LA MOQUERIE

Voilà qui est du grand art ! Il n'en faut pas plus pour que je me rallie sur-le-champ à ton grand projet. J'ai toujours su qu'au fond tu étais un grand farceur.

LE TRAVAIL

(Se renfrognant.) Tout de même pas !

LA MOQUERIE

C'est pourtant le plus beau compliment que je puisse te faire. Et pour rien au monde je ne voudrais que tu me détrompes. Car cette nouvelle manière de te considérer me plaît énormément, et j'y tiens donc avec un entêtement au moins égal à la constance de ma foi nouvellement jurée, et dont elle dépend grandement, d'ailleurs.

LE TRAVAIL

(En frappant de l'index sur sa poitrine, en penchant la tête vers l'avant – au point de se disloquer pratiquement le cou – et en postillonnant au visage la Moquerie.) Eh bien, elle ne me plaît pas, à moi, cette manière que tu as de me voir ! J'exige que tu me voies comme je veux que tu me voies ! Est-ce là trop demander ?

LA MOQUERIE

(En essuyant du revers de la main les postillons du Travail.) Ouh là là, ne t'énerve pas comme ça ! Sinon tu vas faire une autre crise de nerfs, et il te faudra encore quelques semaines ou quelques mois pour te remettre, à supposer que tu n'aies pas besoin, cette fois-ci, d'une véritable thérapie pour retrouver la raison.

(Avec énervement, le Travail lui fait signe de ne pas en dire davantage.)

Très bien, fais comme si je n'avais rien dit et parlons d'autre chose, puisque c'est ce que tu veux.

Si tu le permets, j'aimerais te faire part d'une difficulté qui semble nous avoir échappé jusqu'à maintenant. Car je sais comme tu sais apprécier les critiques, quand elles sont constructives, c'est-à-dire quand elles t'aident à accroître ta maîtrise sur le monde dans son entièreté, et à mettre en scène de manière magistrale un enfer à ton image.

LE TRAVAIL

(En jetant un regard torve à la Moquerie.) Tout ce préambule ne me dit rien qui vaille et rend suspect ce que tu t'apprêtes à dire. Je t'autorise néanmoins à continuer, et j'exige même que tu cesses de tourner autour du pot. Dis franchement ce que tu as à dire. Mais sache que ma patience est presque à bout. Alors du sérieux, et encore du sérieux, s'il te plaît !

(La Moquerie remplace son bonnet de bouffon par la toque de docteur universitaire qui est accrochée au-dessus des diplômes du Travail. Puis elle se compose un visage sérieux, et son ton a quelque chose de professoral et même de solennel.)

LA MOQUERIE

Nous avons supposé jusqu'à présent – non sans quelque vraisemblance, il est vrai – que les tendances qui régissent actuellement l'évolution des marchés économiques et des sociétés qui leur sont naturellement subordonnées demeureront fortement semblables au cours des prochaines décennies, nonobstant quelques modifications notables de leurs effets, principalement dues à la radicalisation progressive desdites tendances, de même qu'à l'affaiblissement et à la disparition tout aussi progressifs des tendances à un certain degré incompatibles avec elles. De cela il résulte que nous pouvons conclure, ou que nous pensons pouvoir conclure, que tous les agents économiques engagés dans cette lutte féroce – des plus insignifiants jusqu'aux plus puissants – en viendront tôt ou tard à connaître la précarité, la pauvreté et la misère, qui culmineront avec l'effondrement final du puissant complexe techno-scientifico-militaro-socio-politico-économique qui s'impose de plus en plus à l'ensemble du monde humain. Mais une telle supposition, de même que la conclusion qui résulte d'elle, manquent – pour ainsi dire – de rigueur. Car cela est – à bien y penser – problématique, très problématique, dirais-je même.

(Elle commence à arpenter la salle de long en large, en enjambant les débris de son combat avec le Travail, en accompagnant de la main droite le rythme régulier et monotone de chacune de ses phrases, et en se tenant le bout du menton de la main gauche.)

Vous n'êtes pas sans savoir, mon cher, que, si les tendances actuelles se maintiennent, l'écart entre les quelques rares vainqueurs de cette lutte sans pitié et la masse des exploités (y compris les anciens concurrents desdits vainqueurs) sera tel que ces heureux élus pourront se maintenir sans difficulté notable au sommet, ceux qui pourraient désirer prendre leur place ne disposant nullement de moyens comparables aux leurs, et étant d'ailleurs trop occupés à subvenir à leurs besoins absolument essentiels pour s'engager dans une lutte à ce point inégale. Par conséquent, il est fort douteux que (*geste vers le haut*) le nec plus ultra de l'élite économique soit exposé à (*geste vers le bas*) une chute telle qu'il puisse connaître la pauvreté et la misère, et du même coup devenir la cible privilégiée des traitements dégradants et des plaisanteries humiliantes et même perverses que lui réserverait en pareille circonstance la populace toujours plus misérable et hargneuse.

En fait, il appert plutôt que ces châtiments humiliants seront réservés à tous ceux qui sont présentement modérément riches, ainsi qu'à la partie considérable de la strate supérieure des élites économiques qui ne saura pas affronter avec succès les dures épreuves auxquelles elle sera incontestablement confrontée au cours des prochaines décennies, et qui s'appauvrira peu à peu ou soudainement, selon les cas particuliers et la conjoncture économique générale. Mais ce serait une conclusion hâtive de croire que l'écart qui se creuse entre, d'un côté, la partie victorieuse de l'élite économique et, de l'autre, la partie vaincue de l'élite économique et les individus modérément riches, dissuadera ces derniers de s'identifier aux intérêts de la partie victorieuse de l'élite économique ; sentiment que ne manquera de cultiver cette dernière, afin de consolider et d'accroître ses privilèges, afin d'exploiter toujours plus la populace, et afin de persuader leurs soi-disant alliés que cette exploitation leur profitera. Ce faisant, les inégalités s'agrandiront entre cette élite économique toujours plus sélecte et la populace toujours plus misérable, mais aussi entre cette élite toujours plus exclusive et leurs prétendus alliés, de moins en moins riches. Il n'en demeure pas moins vrai que la populace toujours plus vile éprouvera beaucoup plus de haine pour ces riches qui constituent la classe socio-économique immédiatement supérieure à eux, car ils sont plus immédiatement visibles pour eux, et plus à la portée de leurs capacités de représentation, contrairement aux élites au sens fort, qui n'existent que de nom pour eux, et dont les immenses richesses sont à peu près inconcevables pour eux. Si bien qu'on pourra utiliser la populace contre ces riches en voie d'appauvrissement, en lui faisant croire que ces riches sont responsables de la situation misérable dans laquelle ils se trouvent, et donc que l'abolition de leurs privilèges et l'appauvrissement qui devrait en résulter améliorera significativement leur sort, alors qu'en réalité cela aura pour principal effet de rediriger les richesses, l'influence et le pouvoir ainsi libérés dans les mains des élites économiques suprêmes, et de condamner tous les autres à une gueuserie et à une impuissance plus marquées et inéluctables, puisque les seuls à disposer des pouvoirs économiques et politiques nécessaires pour lutter contre ces inégalités démesurément grandes sont précisément ceux à qui elles profitent.

Or, vous conviendrez, mon cher, qu'on ne fera guère souffrir la crème de l'élite économique ainsi, et que c'est au contraire consolider sa position privilégiée. Car comment nier que ce serait un grave manque d'autocritique, dont on ne saurait se rendre coupable impunément, que de...

(Alors que le Travail commence à s'irriter d'être traité comme un écolier par la Moquerie, le discours de cette dernière est brusquement interrompu. Elle trébuche sur l'une des nombreuses bouteilles de Peines et Labeur qui jonchent le parquet, et elle tombe sur le derrière. Cette maladresse flagrante dissipe la colère larvée du Travail, qui se considère

bien vengé de la pédanterie et de la condescendance affichées de la Moquerie, et qui juge son honneur sauvé par ce ridicule.)

LE TRAVAIL

Fais donc attention où tu mets les pieds, veux-tu bien ? Tu provoques déjà assez de désordre volontairement, et donc nul besoin que tu en génères encore plus par ta maladresse.

LA MOQUERIE

(Après s'être relevée d'un bond, et avoir remplacé la toque à gland du Travail par son bonnet à grelots.) Ne t'inquiète pas : je ne me suis pas fait mal, et je suis toujours en mesure de te conseiller et de te servir efficacement.

(Le Travail ne daigne pas répondre autrement que par une moue.)

Pour en revenir à ce que je disais avant cette chute malencontreuse, quelle bonne farce on ferait ainsi à la populace, aux modérément riches et aux membres des élites économiques bien engagées sur la voie de la déchéance, en les menant tous par le bout du nez ! Alors quel dommage que les élites économiques triomphantes ne s'en porteraient que mieux, pourraient goûter de manière plus pure les plaisirs de la domination, et se retrouveraient de plus en plus à l'abri d'une chute pouvant les conduire à la misère ou même seulement à un état médiocre et obscur ! Ne crois-tu pas qu'il faille te donner les moyens de lutter au plus vite contre cette tendance parfaitement intolérable et absolument inadmissible, et mettre fin à cette forme rien de moins qu'odieuse de discrimination positive, afin que toi, le Travail, tu puisses tenir indistinctement tous les hommes sous ton joug, y compris et surtout ceux qui sont actuellement tes très riches et très puissants serviteurs ; et afin que moi, la Moquerie, je puisse me moquer indistinctement de tous les hommes, y compris et surtout ceux qui s'estiment démesurément et qui obtiennent ou croient obtenir (ce qui revient au même, pour eux) un respect et un prestige immérités grâce à la crainte et à l'argent, car le pouvoir et les richesses démesurées dont ils disposent leur ont monté à la tête et les ont rendus infiniment ridicules ?

LE TRAVAIL

Tu as beau prétendre que, jusqu'à maintenant, nous avons supposé que la situation demeurera en gros la même avec le triomphe d'une élite économique toujours plus sélecte et la déchéance du reste des hommes,

qui n'auront plus que des miettes ; c'est exactement le contraire qui se produit. Ce sont plutôt les membres toujours moins nombreux et plus puissants de cette élite qui sous-estiment les grands changements qui se produiront peu après la période transitoire nécessaire à leur domination totale et en apparence inébranlable. Il est vrai qu'ils sont très malins quand il s'agit d'élaborer, sous ma gouverne, des stratégies devant leur permettre d'affaiblir, d'anéantir ou de se subordonner les autres puissances qui pourraient s'opposer à leur projet de domination mondiale ; mais ce sont des abrutis complets quand il s'agit de prévoir tous les effets à plus long terme de ces stratégies, notamment en ce qui concerne les conditions nécessaires pour que leur règne dure. Car il serait naïf de croire, comme ils semblent le faire, que je me soucie véritablement de leurs intérêts quand je les conseille, par amour pour eux, ou parce que je partagerais les mêmes intérêts qu'eux. Je leur réserve de belles surprises dans un futur pas si éloigné et ils pourront constater à leurs dépens que, comme tous les hommes, ils ne sont pour moi que des outils que j'utilise en leur faisant croire qu'ils travaillent à leurs propres intérêts, alors que c'est exactement le contraire, mon but étant de faire reposer sur les épaules de tous les hommes – y compris et surtout ceux qui passent pour mes élus, et que je traite trop bien depuis déjà trop longtemps – le lourd joug du labeur, en les condamnant indistinctement à des besognes ne leur procurant presque aucuns biens, et qui sont pour cette raison d'autant plus pénibles et absurdes. Et ce joug sera d'autant plus lourd à porter même pour la populace que la crème des élites économiques ne prendront pas les précautions nécessaires pour que dure leur domination, et qu'elles devront avoir recours à des moyens brutaux pour tenter désespérément de la faire durer ; ce qui aura pour effet de provoquer un effondrement final plus total et plus catastrophique qu'il ne l'aurait été autrement.

LA MOQUERIE

Ce sont de très belles paroles ! Mais es-tu capable de livrer la marchandise ?

LE TRAVAIL

Allons donc ! Toi qui te plais à rire des faiblesses et des travers de tous, et surtout à démasquer la bêtise partout où elle se cache, comment pourrais-tu croire que les calculs des membres de l'élite économique qui seront victorieux tiennent vraiment compte des changements à plus ou moins long terme que provoquera leur hégémonie ? En fait, sont-ils même capables de s'en faire idée pour l'instant ? Essaient-ils même sérieusement de le faire, tant ils sont paralysés et bornés par la force de l'habitude et par leur imagination déficiente, surtout quand ce dont il s'agit a quelque chose d'incertain, d'inconnu et donc de menaçant. Leur

domination étant héréditaire, elle leur semble tellement naturelle qu'ils ne comprennent que très imparfaitement de quoi elle dépend actuellement, et encore moins de ce dont elle aura besoin dans le futur pour perdurer, c'est-à-dire une fois que les grands changements dont je parle se seront produits. Puis beaucoup d'entre eux ayant hérité de leur position avantageuse et des moyens reconnus de l'améliorer dans un contexte assez stable et prévisible, ils se hisseront – avec l'aide des conseillers et des fondés de pouvoir mercenaires dont ils dépendent grandement, et dont la compétence et la loyauté sont fort douteuses – au sommet le plus élevé en appliquant machinalement des procédures considérées comme déjà éprouvées une fois pour toutes et qu'on se refusera à remettre par la suite en question. Autrement dit, les aptitudes dont ils auraient besoin pour continuer à dominer, et que certains d'entre eux auraient pu développer jusqu'à un certain point dans d'autres circonstances, ont été étouffées par la situation extrêmement privilégiée et confortable dans laquelle ils se trouvent depuis leur naissance, contrairement à quelqu'un qui aurait véritablement acquis le pouvoir par sa propre habileté, et non par quelque faveur du Hasard. Bien qu'ils clament toujours le contraire, ils ne sont pas futés, mais pas futés du tout, je te l'assure !

Comment donc les membres de cette prétendue élite, dont le principal mérite consiste à s'être laissés emportés par le courant, à s'être montrés plus rapaces et plus insolents que les autres, ou à avoir payé d'autres personnes pour l'être à leur place, pourraient-ils réussir à s'adapter adéquatement aux nouvelles conditions, et à se débrouiller face à une crise qui les prendra par surprise, alors que cela s'avérerait très difficile même pour de plus habiles et de plus aguerris qu'eux, qui auraient prévu avec lucidité le grand bouleversement et même chaos qu'ils auraient provoqués à dessein pour accroître leurs richesses et leur pouvoir ? Beaucoup perdront simplement la tête et agiront comme des fous ou des imbéciles – ce qu'ils sont souvent d'ailleurs, dans une certaine mesure. Je te jure que, le moment venu, les milieux privilégiés auront tôt fait de se transformer en de véritables asiles d'aliénés. Plus longtemps ces élites économiques ultimes demeureront en selle, plus les mauvaises décisions qu'elles prendront, et au service desquelles elles mettront tout l'argent et le pouvoir dont elles disposeront encore, auront des effets catastrophiques, durables et difficilement réparables. Et bien qu'elles ne sachent pas ce qu'elles font, je n'ai nullement l'intention de leur pardonner. D'abord parce que je désire la crise généralisée des sociétés humaines à laquelle elles travaillent et dont les conséquences seront beaucoup plus graves pour la totalité de l'humanité si elles jouent aux apprentis-sorciers, que si elles agissaient en connaissance de cause et en fonction de leurs intérêts bien compris. Ensuite parce que je me lèche déjà les babines à la seule idée d'enfin pouvoir les faire cuire dans leur propre jus.

LA MOQUERIE

Comme tu t'en doutes bien, cette future maison de fous, de dimension planétaire, n'est pas sans quelque charme pour moi. Mais pour l'instant tu te contentes de me donner un avant-goût de ce qui vient, selon toi ; ce dont je ne peux pas, pour ma part, me contenter. Tout bon farceur sait que le plaisir que l'on prend à jouer un mauvais tour dépend autant de l'hilarité que provoque l'idée de sa réalisation, que de sa réalisation elle-même. C'est la même chose qu'avec le gastronome, qui se délecte en imagination des plaisirs de l'art culinaire bien avant de passer à l'acte ; ou qu'avec l'amant passionné, qui jouit d'avance de la possession de sa maîtresse ; ou qu'avec le tortionnaire, qui goûte par anticipation les supplices qu'il infligera à ses victimes. Alors arrête de tourner autour du pot, et de me priver gratuitement du rire par anticipation, sans quoi je n'aurai pas la charité de croire que tu es simplement chiche. Je me plairai plutôt à croire qu'en fait tu ne sais pas exactement comment te tirer d'affaire, et que tu t'en tiens à des généralités, pour me jeter de la poudre aux yeux et pour gagner du temps. Ce qui sera une manière efficace de me dédommager de ce dont tu me privas injustement. J'en ris déjà !

LE TRAVAIL

Détrompe-toi : je ne dois rien du tout à qui que ce soit, et encore moins à toi. Par conséquent, je ne te prive de rien injustement. Si je veux bien te répondre, c'est pour t'étonner en te faisant connaître plus exactement le destin que je réserve à ceux qui passent pour mes élus, pour te clouer le bec, et pour pouvoir dire à mes associés que mon plan est tellement magistral, que même la Moquerie n'a rien trouvé à y redire !

LA MOQUERIE

Je serais bien aise de voir cela !

LE TRAVAIL

Alors, pour une fois, ferme ton clapet et écoute !

Les élites économiques, qui se sur-estiment, sous-estiment grandement le potentiel destructeur des forces qu'elles mettent en œuvre, ou du moins elles se croient assez habiles pour les maîtriser. Ce n'est certainement pas moi qui vais les détromper. C'est un peu comme si elles s'apprêtaient à utiliser des armes nucléaires capables de détruire un continent tout entier, sans concevoir que cela provoquera d'autres frappes nucléaires en guise de représailles et l'anéantissement immédiat de la quasi-totalité de l'humanité, de même qu'une réaction en chaîne dont les effets très nuisibles se feront sentir très longtemps sur l'ensemble de la

planète et les quelques rares survivants (la formation d'énormes nuages radioactifs se déplaçant au gré des vents, la contamination de l'eau et du sol, la destruction d'une grande partie des ressources naturelles et des terres arables, un hiver nucléaire perturbant profondément et durablement le climat, etc.), ou en se plaisant à croire qu'elles réussiraient facilement à se mettre à l'abri et même à tirer profit d'eux. Il est vrai qu'en ce qui concerne l'armement nucléaire, il n'y a que des abrutis ou des fous à lier qui pourraient s'aveugler à ce point, alors qu'il en va autrement en ce qui concerne les forces destructrices que les élites économiques tentent d'utiliser pour accroître leur pouvoir et leurs richesses.

LA MOQUERIE

N'empêche qu'il existe quand même des fous à lier qui ont à leur disposition de tels joujoux, pour servir leurs vellétés de pouvoir et de domination mondiale, et qui ne sont pas forcément ceux qu'on croit, si on juge d'après la vitesse à laquelle se multiplient actuellement les bases faisant partie du soi-disant système de défense antimissile devant assurer la sécurité mondiale. Ne crains-tu pas que l'un d'entre eux, dans un accès de folie et de bêtise, ne te coupe l'herbe sous le pied et passe à l'action bien avant que tes manigances, qui exigent du temps, puissent produire les effets escomptés ? Quelle bonne farce ce serait !

LE TRAVAIL

J'entends. Cela te permettrait de te moquer de moi, puisque mes plans auraient été déjoués en raison de la folie d'un quelconque dictateur électif ou d'un général chargé de la défense (l'attaque étant la meilleure défense, c'est bien connu) d'une ligue d'États inféodés à l'État Suprême, qui – ironie du sort – est justement la main armée chargée de faire respecter mes décisions par les menaces et la force, quand cela s'avère nécessaire. Raison pour laquelle il me faut absolument tenir en laisse les chefs politiques et militaires les plus va-t'en-guerre, et même travailler au désarmement nucléaire, quitte à afficher des sentiments bienveillants que je n'ai pas et que je méprise au plus haut point. Ou bien je peux m'efforcer de corrompre toujours plus les institutions militaires, les entreprises, les gestionnaires et les ingénieurs chargés de la conception et de la fabrication de l'armement nucléaire, afin que leur désir de s'enrichir par tous les moyens, leur négligence et leur incompetence les rendent à peu près incapables de fabriquer un missile intercontinental plus ou moins fonctionnel.

Mais, d'un autre côté, tu conviendras que cette destruction presque totale et expéditive serait beaucoup plus brute et simpliste que les souffrances que je prépare avec tant de soin ; et donc que, si ce coup de

théâtre venait à se produire, la comédie humaine perdrait beaucoup, et toi aussi, comme tu prétends au raffinement dans le rire.

LA MOQUERIE

J'en conviens. Mais il se pourrait que je trouve beaucoup plus comique et raffiné de me moquer d'une divinité toute-puissante dont les plans ont été malencontreusement déjoués par quelques misérables mortels, que d'une foule de misérables mortels auxquels tu réserves, indistinctement, moult supplices plus raffinés. Il me semble que, dans le premier cas, le rire passe à un ordre supérieur, de même que la souffrance et les peines qu'il a pour objet. Car sans doute souffrirais-tu atrocement d'avoir peiné tout ce temps dans l'espoir de faire enfin partager les souffrances que tu réserves à la plus grande partie de l'humanité à ceux mêmes qui se croient tes élus, pour au final être privé des fruits de ton labeur, et réaliser que tu as travaillé en vain ! De la même manière que tu considères que les souffrances à venir de cette élite constituent un produit d'une valeur de loin supérieure aux souffrances des troupeaux d'esclaves que cette élite domine, et donc capable de te procurer de plus grandes jouissances, je juge qu'une comédie où des dieux en principe omniscients et omnipotents se font déjouer dans leurs projets est infiniment plus comique qu'une autre où de misérables insectes sont manipulés et écrasés par ces divinités.

LE TRAVAIL

Arrête de m'interrompre, surtout si tu n'as rien d'intelligent à dire et si c'est seulement pour te moquer ! Toute experte de la moquerie que tu sois, tu ne sais pas davantage de quoi tu parles que les élites que je manipule pour qu'elles travaillent contre leurs intérêts.

LA MOQUERIE

Si tu le dis, toi qui es l'expert par excellence en matière de souffrance, c'est que cela doit être sans doute vrai. Je t'écoute donc. Et désolée pour les interruptions. Continue. Je ferai de mon mieux pour la fermer, ce qui n'est pas facile, puisque tu me demandes de me faire à moi-même un grave tort moral en emprisonnant dans ma bouche les moqueries qui demandent avec insistance et même acharnement à en sortir. J'en suis profondément blessée dans mes convictions profondes et toute ébranlée dans mon identité. Au fait, il faudra que j'entreprenne bientôt les démarches devant la Loi pour pouvoir bénéficier d'accommodements raisonnables m'autorisant à me moquer librement, même quand je travaillerais pour toi. Ne suis-je pas une divinité au même titre que la Superstition ? Mes droits et mes privilèges ne devraient-ils pas être

reconnus et respectés tout autant que les siens ? Je m'insurge contre une injustice aussi flagrante !

LE TRAVAIL

Et voilà que tu continues ! Puisqu'il faut prendre le temps de te répondre, pour que tu ne pousses pas plus loin cette mauvaise plaisanterie, je te dis que tu rêves. Sache que la Loi me mange dans la main, et qu'elle ne rendra jamais un jugement qui va à l'encontre de mes intérêts ou qui aurait trop d'inconvénients pour moi, d'autant plus que c'est moi qui lui dicte les lois d'après lesquelles elle doit juger, grâce à la grande influence que j'exerce sur les assemblées législatives et les chefs politiques qui y font la pluie et le beau temps. Où donc le monde irait si, chez les dieux comme chez les hommes, on défendait légalement le droit de se moquer librement et impunément de tout, et surtout de ce qu'il faut prendre au sérieux, alors qu'il faut travailler la plus grande partie de son existence, et rire seulement pour se divertir et discréditer ce qui pourrait détourner du labeur et remettre en question la légitimité de son omniprésence.

Puis tu sais bien que tes fidèles sont très peu nombreux ; qu'ils sont maudits par presque tous, y compris par une forte majorité de rieurs ; et, encore plus important, qu'ils ne se sont jamais organisés en communauté héréditaire ou identitaire, ou encore en secte religieuse, et donc qu'ils ne sauraient avoir d'existence sociale et légale reconnue.

Enfin, si la Loi tranchait en ta faveur, où cela nous mènerait-il ? Elle établirait un précédent, et d'autres divinités, aussi impopulaires que toi (bien qu'on brandisse parfois leur nom) et à peu près mortes ou paralysées, pourraient se mettre de la partie. Même la Liberté et la Raison pourraient avoir quelques soubresauts et s'essayer à une telle démarche.

LA MOQUERIE

(En frappant l'air de sa marotte.) Maldonne !

LE TRAVAIL

Non. Ce sont les règles du jeu qui sont ainsi, parce que c'est moi qui les ai faites.

Mais il est grand temps de revenir aux choses sérieuses. Et tâchons d'y rester, cette fois-ci. Pour t'aider à ne pas détourner la discussion, je tâcherai d'aborder la question à partir de tes intérêts, qui te dictent ta manière d'agir, comme cela s'avère aussi vrai pour tous les dieux et pour tous les hommes. Autrement dit, je m'efforcerai de te montrer ce qui peut susciter le rire dans le triste sort qui attend l'élite économique triomphante, ainsi que dans ses efforts pour sauver désespérément sa

propre peau. Ce n'est pas une petite affaire pour moi, qui suis l'incarnation actuelle du grand sérieux, de faire ce compromis et de m'adapter à ton humeur. J'espère que tu me sauras gré du grand sacrifice que je m'apprête à faire pour toi, par magnanimité, puisque rien ne m'y oblige, moi qui suis le Roi.

LA MOQUERIE

C'est ça : fais-moi rire !

LE TRAVAIL

(Il continue à parler, comme s'il n'avait rien entendu.) N'y a-t-il pas quelque chose de digne de tes moqueries dans le fait que les élites économiques toutes-puissantes croient, continueront de croire et se feront croire qu'elles continuent de croire que le système économique mondial actuel – qui est le fondement de leur domination, et dont la santé exige une consommation effrénée et idéalement croissante des produits et des services offerts sur le marché – est compatible avec la concentration de plus en plus excessive des richesses et des moyens de production entre les mains de quelques individus ou familles toujours moins nombreux, et d'entreprises toujours plus grandes et aux activités toujours plus diversifiées, de même qu'avec la disparition progressive des petites et moyennes entreprises et des emplois considérés comme bons, en raison des revenus relativement élevés et stables qu'ils procurent ? C'est le b.a.-ba de l'économie que de savoir que les profits des grandes entreprises dépendent considérablement, surtout à long terme, du pouvoir d'achat suffisant d'un assez grand nombre de consommateurs, ce qui implique que les richesses soient suffisamment bien réparties et qu'elles circulent. Alors, d'après toi, que se passera-t-il quand la plupart des richesses, des moyens de production et des ressources se retrouveront entre les mains ou sous le contrôle d'un très petit nombre de personnes, d'une fraction infime de la population mondiale, alors que le reste sera condamné à une pauvreté et à une misère croissantes ?

Il y aura une baisse importante de la consommation, et donc des profits des grandes entreprises s'occupant directement ou indirectement de la production et de la vente de la majorité des marchandises et des services. Les emplois disponibles deviendront plus rares, moins bien rémunérés et plus précaires, alors que le nombre de chômeurs augmentera progressivement. Comme si cela ne suffisait pas à réduire encore davantage la consommation et les profits de ces entreprises, la voracité de celles-ci les poussera à profiter de la situation pour réduire les salaires et dégrader les conditions de travail, en menaçant les mécontents de les mettre à la porte sous un prétexte quelconque, et de les remplacer par des chômeurs désespérés qui accepteront sans hésitation de travailler dans des

conditions beaucoup moins bonnes et pour des broutilles. C'est ainsi que l'on donne forme à une spirale descendante, à un véritable cercle infernal dans lequel sera aspirée bien assez vite l'élite économique triomphante, qui croit néanmoins s'enrichir encore plus ainsi, mais qui scie bêtement la branche sur laquelle elle est elle-même assise. Et la récession généralisée – que dis-je ? – la crise économique pour ainsi dire finale qui en résultera ne sera donc pas un malencontreux accident qu'il faudra déplorer mais se résigner à accepter, ni un événement cyclique dont on pourra simplement attendre qu'il passe, comme c'est le cas de l'hiver. C'est la conséquence à peu près inévitable de l'évolution du marché, ainsi que de l'avidité proverbiale et de la cécité – moins connue, mais non moins grande – des élites économiques que cette évolution favorise et qui la déterminent en retour.

LA MOQUERIE

Et que fais-tu de la théorie du ruissellement ?

LE TRAVAIL

Je me moque d'elle, et encore plus des benêts qui y croient, comme le font d'ailleurs beaucoup de ceux qui la défendent, mais en ne l'appelant pas ainsi, pour faire plus sérieux !

(Il remarque soudain qu'il s'y prend très mal pour convaincre la Moquerie que c'est là une excellente farce et pour l'inciter à en rire, alors que lui-même traite la chose avec sérieux. C'est pourquoi il affiche un sourire forcé et adopte un ton faussement enjoué.)

Ne trouves-tu pas cela très comique de voir nos grands spécialistes des affaires oublier ou faire comme s'ils oubliaient – que veux-tu ? ils ont l'esprit très tordu, quand ils ne l'ont pas simplement confus, et il est donc difficile de savoir ce qu'ils pensent exactement, pour nous comme pour eux – que ce sont les mêmes personnes qui sont les travailleurs et les consommateurs ? Comme si les travailleurs et les consommateurs étaient pour eux des notions abstraites, de simples chiffres qu'on peut aligner en colonnes pour faire des calculs, et qui n'ont rien à voir avec les personnes en chair et en os ! (*Rires en boîte.*) C'est ainsi qu'ils pourront, en exploitant à outrance les travailleurs qui peinent pour eux, se priver eux-mêmes des consommateurs dont ils auraient pourtant besoin pour vendre leurs produits et services, et pour faire des profits capables de satisfaire les actionnaires. À la limite, cette manière de faire ne serait pas si bête et pourrait fonctionner si elle n'était pas généralisée. Car alors les travailleurs qu'ils exploiteraient en l'échange d'un salaire de misère ne

seraient pas forcément les consommateurs auxquels ils pourraient essayer de vendre leurs produits et services. Mais comme toutes les grandes entreprises seront portées à suivre cette tendance qui leur semblera d'autant plus naturelle qu'elles ne seront pas prêtes à réduire leurs profits ou à accroître leur déficit pour mieux rémunérer leurs employés (surtout si elles sont toujours quelques-unes à lutter féroce­ment dans un même secteur d'activité), les travailleurs qu'exploitent les unes seront les consommateurs dont seront privées les autres, et vice versa. Cette réaction en chaîne aura pour effet que les consommateurs deviendront une denrée très rare, et que le marché tombera bientôt en déliquescence.

L'ironie du sort veut même que la mondialisation massive et exacerbée de l'économie, qui pendant une assez longue période de temps a extrêmement profité aux élites économiques, contribue à leur perte et la rende définitive. Car en mondialisant l'économie, elles ont surtout préparé le terrain à la mondialisation de la pauvreté. Ce sera bientôt la gueuserie mondiale et, d'ici peu, la misère à l'échelle planétaire. En effet, il sera de plus en plus difficile de s'enrichir en tirant profits des grandes disparités de situation et de richesse entre les travailleurs-consommateurs des pays en voie de développement et ceux des pays dits industrialisés. Cela pouvait fonctionner seulement un certain temps, car en important massivement les marchandises produites par les travailleurs exploités des pays en voie de développement pour les vendre dans les pays plus prospères, on a peu à peu affaibli les industries nationales de ces pays, que les lois empêchaient d'exploiter autant les travailleurs locaux pour produire les mêmes marchandises à des coûts aussi bas, et qui ne pouvaient pas consacrer une aussi grande partie de leurs ressources au marketing que les multinationales concurrentes. Ce qui a eu pour conséquence l'augmentation systématique du taux de chômage systémique, la baisse généralisée des salaires, la précarisation des emplois, la réduction du pouvoir d'achat des consommateurs auxquels les produits importés sont destinés. Bien entendu, cela aboutira à l'effondrement progressif des marchés où l'on tâche d'écouler ces produits.

Quel retournement comique ! Dis-moi que c'est comique !

LA MOQUERIE

(Ne se laissant pas impressionner aussi facilement et s'adressant au Travail avec une certaine hauteur.) Bof. Je suis bien prête à reconnaître que tu as fait un effort. Mais il reste encore beaucoup de travail à faire pour que ta farce soit réussie. Puis la situation ne me semble pas aussi catastrophique et désespérée que tu le prétends pour l'élite économique triomphante. En effet, les entreprises, surtout si elles sont monstrueusement grandes, sont responsables d'une partie significative de la consommation des produits et des services. Ne pourrait-on pas

imaginer un système économique stable reposant sur la consommation des grandes entreprises victorieuses et régnant en reines sur le marché, lesquelles se vendraient et s'achèteraient mutuellement des produits et des services, de manière à se donner mutuellement la possibilité de faire des profits et de faire « marcher l'économie » ? Comme il sera hors de question, après tous les efforts qui auront été faits pour réduire les travailleurs-consommateurs à la misère, de recommencer à leur offrir des salaires suffisants pour qu'ils puissent participer à la consommation, il s'agira de trouver un expédient pour procurer à ces entreprises les travailleurs qu'elles consomment, par exemple en confiant leur production à des entreprises privées, alors que d'autres seraient chargées de fournir le nécessaire pour assurer leur subsistance et maintenir un niveau de productivité acceptable, quitte à les envoyer à la casse dès qu'ils auront servi le temps prescrit et à les remplacer régulièrement par des travailleurs tout neufs, car c'est là une ressource renouvelable. D'ailleurs, cela créerait une demande permanente pour de nouveaux travailleurs, ce qui impliquerait du même coup une hausse de la demande pour les produits et services devant assurer leur subsistance et leur productivité pendant la durée voulue, et ensuite une hausse de la demande pour des travailleurs devant produire ces produits et fournir ces services. Et ainsi de suite, ce qui donnerait naissance à une spirale économique ascendante, capable à la fois d'enrichir encore plus les quelques rares et heureux élus, et de maintenir dans la servitude et la misère totales les travailleurs consommés. Dans ce contexte, la croissance économique peut donc être envisageable, ainsi qu'un accroissement des richesses des membres de l'élite économique triomphante propriétaires des entreprises béhémotes, comme tu les as appelées. Il me semble que ce serait un beau défi à relever, pour l'élite économique triomphante, de mettre en place un tel système économique, dont les seuls acteurs (au sens fort et actif du terme) seraient ces énormes entreprises, et qui paraît aberrant et irréalisable aux yeux des ignares. Ce serait aussi un très beau projet à réaliser pour toi, s'il n'avait pas l'inconvénient de mettre l'élite économique triomphante à l'abri du triste sort que tu réserves à la quasi-totalité des hommes. C'est bien dommage ! Mais sache que les membres de cette élite très sélecte auront certainement cette idée, s'ils ne l'ont pas déjà ; et qu'ils n'hésiteront pas à la mettre en application aussi efficacement que possible, puisqu'il y va de leurs intérêts – si du moins tu ne leur mets pas des bâtons dans les roues, d'une manière ou d'une autre.

LE TRAVAIL

(Il se gratte la tête, hésite un instant, puis répond très sérieusement.)
Drôle d'idée... Je suppose qu'en théorie, ce n'est pas impossible, bien que difficile à concevoir. Mais dans la pratique, l'élite économique a pris l'habitude de confier à des entreprises de sous-traitance (l'État et les familles) la production des travailleurs requis ; alors que les travailleurs,

même réduits à la misère, sont généralement des fanatiques de la famille. Et, dans les deux cas, ça ne changera pas du jour au lendemain. Il serait donc difficile d'intégrer totalement à ce marché hypothétique cet élément qui lui est pourtant essentiel. À moins peut-être de réaliser la production des futurs travailleurs par les familles dans une entreprise qui les encadrerait et dont les parents seraient les employés, à temps partiel, jusqu'à ce que leur progéniture soit prête à être utilisée...

Mais il y a un autre problème : ce système économique tourne à vide, puisqu'au final personne ne va acheter un grand nombre des produits et des services pour la production desquels on aura besoin d'une main-d'œuvre renouvelable et des produits et services instrumentaux que cette dernière devra être en mesure de fabriquer ou de fournir. Il y aura seulement une demande réelle pour ces produits et ces services instrumentaux, y compris la main-d'œuvre. Cette demande ne sera bien entendu pas assez grande et diversifiée pour qu'existe un marché stable, et encore moins capable de croissance. Ça pourrait peut-être marcher pas trop mal un certain temps, jusqu'à ce que ça se dégonfle ou que ça s'écroule.

Sans compter que l'existence durable d'un tel marché est problématique pour une autre raison. Ces béhémoths, pour faire des profits et les accroître, devront forcément les faire au détriment de leurs semblables, en offrant de la pacotille, en vendant trop cher, en achetant pour des prix trop bas, etc., car il n'y a pas d'autres consommateurs à arnaquer, ou peu s'en faut. De cette manière, ils nuisent directement à leurs clients ou à leurs fournisseurs, et se nuisent donc à eux-mêmes indirectement, dans la mesure où ces clients et ces fournisseurs seront par la suite moins en mesure d'être de bons clients et de bons fournisseurs, qu'ils soient dans l'obligation de diminuer leur production ou de compenser leurs pertes en jouant le même genre de tours à leurs propres clients et fournisseurs, avec les conséquences que l'on peut imaginer. Pour éviter que la situation ne dégénère rapidement, il faudrait une espèce d'équilibre entre les différents acteurs, ce qui impliquerait en grande partie l'abandon de l'idée de faire d'importants profits et un fort sens de l'équité. Aussi bien rêver, car ce serait là refuser de faire des affaires au sens où ces messieurs l'entendent ; ce qui est, d'ailleurs, le seul sens qui vaille quelque chose.

Alors ton objection, que tu as visiblement faite frivolement, se retourne à mon avantage. J'excelle dans l'art de tout retourner à mon avantage. Et si on applique ce que j'ai dit de ce marché hypothétique et même chimérique à l'évolution probable et souhaitable (pour moi) de la situation économique actuelle, on constate, encore une fois, que j'y gagne, alors qu'y perdent les élites économiques qui se croient en parfait contrôle de la situation, ou qui cherchent à en donner l'impression. Car comment ne pourrait-il pas découler de la concentration excessive des richesses et des moyens de production dans les mains de quelques-uns, de

la situation de plus en plus précaire et misérable de l'ensemble des travailleurs de la planète, ainsi que de la réduction progressive mais parfois assez rapide du pouvoir d'achat et de la consommation des particuliers, une baisse de la consommation des entreprises, et ce, que ces dernières ferment leurs portes ou qu'elles diminuent leur production ? Ce qui aura inmanquablement des répercussions plus ou moins importantes sur la production des autres entreprises qui leur fournissent les produits et les services dont elles ont besoin, et du même coup sur la consommation de produits et de services par ces dernières, y compris la main-d'œuvre qu'elles exploitent en l'échange d'un salaire de plus en plus minable. Même les entreprises qui continueront malgré tout à faire des affaires assez bonnes auront de plus en plus de difficulté à s'approvisionner en matières premières et en machines (par exemple), puisque plusieurs des entreprises clientes de leurs fournisseurs seront en difficulté ou en faillite – ce qui mettra donc ces fournisseurs en difficulté et provoquera éventuellement leur faillite ou leur fermeture. Dans cette situation économique difficile, le rachat de ces fournisseurs ou la prise en charge de la fourniture, par ces entreprises qui tireront toujours leur épingle du jeu, seront risqués et pourraient bien entraîner la perte d'importantes sommes d'argent et provoquer de nouvelles faillites.

LA MOQUERIE

(En bâillant.) Décidément, tu sais faire flèches de tout bois. Bravo ! Mais pour ce qui est d'être comique, tu n'y es pas, mais absolument pas, mon cher. Tu es d'une lourdeur, mais d'une lourdeur ! C'est tout à fait invraisemblable ! Ça ne te fait vraiment de fréquenter aussi régulièrement la Bureaucratie.

LE TRAVAIL

(En soupirant.) Que veux-tu que j'y fasse ? Et est-ce absolument nécessaire que je sache être comique pour te convaincre de te moquer avec moi, dans le cas particulier qui nous intéresse, et de manière plus générale.

LA MOQUERIE

Disons que ça aiderait beaucoup. Sois naturel, et ça viendra tout seul.

LE TRAVAIL

Mais le sérieux m'est tellement naturel que j'y retourne contre mon gré, même quand je me suis engagé à être comique.

LA MOQUERIE

Alors fais plus d'efforts et travaille plus fort. Toute peine mérite salaire. Et, ce qui est plus vrai encore, tout salaire doit et mérite d'être gagné péniblement. Ce n'est visiblement qu'à force de grands efforts que tu pourras réussir dans ce domaine, et d'autant plus grands que tu es habitué de réussir facilement dans d'autres domaines, en raison des grands talents que tu as reçus en don de la Fortune, et de ta position dominante parmi toutes les divinités en vogue.

Allons, on ne lâche pas, mon cher : il te faut travailler fort !

LE TRAVAIL

Mais alors ça sonne faux, ça manque de naturel.

LA MOQUERIE

Ça serait déjà un peu moins assommant et même, d'une certaine façon, un peu plus comique.

(Le Travail soupire encore, et prend un air abattu.)

Que veux-tu que je te dise ? J'ai fixé mes conditions, et tu les as acceptées. Donc il n'est pas question que j'en démorde. Comme toutes les divinités, j'ai ma marotte, à laquelle je tiens comme à la prune de mes yeux, bien que je sache qu'elle est une marotte, et que j'agisse en conséquence, contrairement à d'autres qui savent seulement que la marotte des autres est une marotte.

LE TRAVAIL

Alors ne pourrais-tu pas, au nom de ta marotte, y mettre du tien et faire ta part ou ton bout de chemin (comme on dit) pour voir et goûter le comique de la situation finale que j'essaie de te peindre ? Certes ce n'est pas toujours facile de faire ressortir le comique de ce qui est ou semble sérieux. Cela peut même être laborieux. Mais il n'y a pas de gloire à triompher de ce qui est facile. Il te faut faire un effort, et y voir un grand et beau défi à surmonter. *(D'un ton flatteur.)* N'importe qui peut rire de ce qui est immédiatement drôle. Mais il faut être la Moquerie pour réussir à rire de mes projections économiques. Cela dépasse même mes propres forces.

LA MOQUERIE

(Malicieusement.) Et n'est-ce pas pour toi aussi, et à plus forte raison, un beau et grand défi à relever que d'être pour une fois vraiment comique et de réussir à faire rire franchement, toi qui es normalement si sérieux et qui parviens tout au plus à faire rire de toi ? Pour rien au monde je ne voudrais, en y mettant du mien, te priver d'une si belle réussite. Je m'abstiens donc, en ton honneur, d'avoir recours à mon plus grand pouvoir : celui de voir le comique en toutes choses. Tu vois que, moi aussi, je sais être magnanime à mes heures. Alors au travail, comme tu dirais !

(Un temps mort de quelques longues secondes, au cours duquel le Travail et la Moquerie se regardent dans le blanc des yeux.)

Quel manque dynamisme ! Quelle figure déconfite ! On dirait un petit vieux sur son lit de mort ! Te sentirais-tu mal ?

LE TRAVAIL

(En se prenant le front de la main droite et en titubant.) Je crois en effet que j'ai un malaise.

LA MOQUERIE

Appuie-toi sur moi. Tu vas t'asseoir quelques minutes dans ton fauteuil dictatorial, en prenant un petit coup de *Peines et labeur*. Cela va te redonner des forces, tu vas voir.

(Le Travail s'appuie sur la Moquerie, qui le guide à petits pas vers son trône, à travers les débris de la bataille. Après l'y avoir laissé tomber lourdement, elle grimpe sur le bureau monumental, se dresse sur la pointe des pieds pour prendre le verre de carton qui se trouve au sommet d'une tour, saute sur le plancher, et part à la recherche de quelques fonds de bouteille, après lui avoir demandé de lui tenir son sceptre. Elle revient deux minutes plus tard, et tend le verre rempli à ras-bord au Travail, sans reprendre sa marotte. Il y prend immédiatement quelques gorgées, en souillant sa chemise et sa cravate, ce qui oblige la Moquerie à lui attacher autour du cou l'un de ses mouchoirs de couleur en guise de bavette. Pendant ce temps, elle s'assied sur l'angle du bureau, en faisant balloter ses jambes pendantes. Elle attend que le Travail se sente un peu mieux, ce qui ne tarde pas à arriver.)

LE TRAVAIL

(En arrachant sa bavette.) Je vois que tu prends tes aises ! Veux-tu bien descendre de là ?

(La Moquerie s'exécute et vient se planter devant le Travail, avec un sourire en coin.)

LA MOQUERIE

Et l'État ? Qu'est-ce que tu fais de l'État ? L'élite économique triomphante ne pourra-t-elle pas exiger de lui qu'il vienne à sa rescousse comme il l'a déjà fait à plusieurs reprises par le passé, en soutenant financièrement ses entreprises, en payant à grands frais les produits et les services qu'elles offrent, en libérant les fonds nécessaires par la privatisation des services publics et la vente à bon marché des sociétés d'État, en tentant de stimuler l'économie grâce à des programmes gouvernementaux, en aidant les travailleurs précaires et les chômeurs à subvenir à leurs besoins afin qu'ils continuent à consommer suffisamment pour faire « rouler l'économie », ou – encore mieux – en accordant des privilèges fiscaux aux banques et – au besoin – en les sauvant généreusement de la faillite, afin qu'elles continuent de prêter de l'argent à ces travailleurs, ce qui aura pour effet de leur permettre de dépenser malgré tout et d'enrichir de manière générale les grandes entreprises, et plus particulièrement les banques, par les intérêts qu'ils devront payer et qui seront élevés à proportion qu'on les jugera risqués. N'est-ce pas encore là une voie de salut pour cette élite ?

LE TRAVAIL

(Avec une certaine impatience.) Mais l'État aura déjà été saigné à blanc depuis longtemps, et ne sera plus que l'ombre de lui-même ! Ses finances se porteront déjà très mal ; sa dette sera faramineuse ; ses créanciers (qui n'en demanderont pas moins son aide, quand cela leur semblera utile ou nécessaire) réclameront de lui des intérêts de plus en plus élevés pour « couvrir leurs risques » (selon la cote de crédit que leurs complices auront jugé opportun de leur donner) et chicaneront à chaque fois qu'il sera nécessaire de « refinancer sa dette » pour lui imposer des conditions qui, sous prétexte d'assainir ses finances, auront pour principal effet de détruire son économie, de le priver d'une partie importante de ses revenus et de le rendre encore plus dépendant d'eux ; les services publics dont il s'occupait auront été depuis longtemps privatisés ; les sociétés d'État auront été rachetées et transformées depuis belle lurette en entreprises privées, lesquelles auront de plus en plus de difficultés financières, et seront même au bord de la faillite, puisque les produits et

services qu'elles offriront à grands frais seront de plus en plus difficiles d'accès pour la masse des travailleurs en situation précaire et des chômeurs qui sont censés être les consommateurs sur lesquels elles comptent pour faire des profits et rentabiliser leurs investissements. Bref, l'État aura déjà donné toute l'aide qu'il peut donner aux énormes entreprises qui sont sous le contrôle de l'élite économique et qui règnent sur un marché en déliquescence. Il ne pourra plus que leur offrir des brouilles, qui sont insignifiantes et insultantes en comparaison des cadeaux qu'il leur aura faits par le passé, lesquels n'auront pas permis de relancer l'économie et d'éviter la déchéance de cette élite, bien au contraire ! Et si jamais il persistait dans sa libéralité (c'est surtout en ce sens qu'on peut parler d'une « économie néo-libérale » et d'une « libéralisation de l'économie ») envers cette élite, s'il continuait à financer des programmes de relance de l'économie en général et à investir des fonds publics pour rendre possible la réalisation de tel ou tel projet privé, indépendamment du peu de moyens dont il disposera alors, cela reviendrait à se condamner tôt ou tard à des défauts de paiement de sa dette et à la faillite. Cela provoquerait l'effondrement des marchés nationaux, voire de certains marchés internationaux, et pourrait provoquer les défauts de paiement et la faillite d'autres États, avec toutes les conséquences pour le moins dire désagréables que cela aurait sur la fortune des richissimes propriétaires ou actionnaires des énormes entreprises.

(Il commence à frapper à petits coups répétés de sa marotte dans sa main gauche.)

En ce qui concerne l'aide que l'État pourrait accorder à tous les travailleurs en situation précaire et à tous les chômeurs, tu plaisantes sans doute. Ou bien tu déliras ! Visée directement par les politiques d'austérité défendues par l'élite économique et les chefs politiques la servant, cette aide aura été abolie depuis longtemps, ou du moins réduite à des montants insignifiants, difficiles à obtenir, et ne permettant nullement à ses bénéficiaires de subvenir à leurs besoins élémentaires et, ce faisant, de faire « rouler l'économie » et encore moins d'enrichir l'élite économique. Et pas question de revenir sur ce qui a déjà été fait. L'élite économique et ses valets seront peut-être prêts à faire de petits sacrifices – souvent plus apparents que véritables – pour relancer l'économie, mais il y a quand même des limites ! Y a-t-on pensé ? Aider les travailleurs précaires et les chômeurs ? Voilà qui ne convient nullement à la conjoncture économique actuelle. Et où prendrait-on l'argent nécessaire, les coffres de l'État étant à sec, les travailleurs croulant déjà sous les impôts et les taxes, et les grandes entreprises – qui sont pourvoyeuses d'emplois et les principales actrices sur le marché – peinant déjà à boucler leur budget, ou étant déficitaires – pouvant difficilement supporter une augmentation de leurs

charges sociales ? En fait, si ces sommes d'argent étaient disponibles, ne serait-il pas préférable de les mettre au service des grandes entreprises, qui sont au cœur de l'activité économique, car tout sur le marché part d'elles pour leur revenir, bonifié. L'élite économique, ses exécutifs politiques, et même les travailleurs en situation précaire et les chômeurs, seront beaucoup trop raisonnables pour défendre une idée aussi folle que d'aider financièrement la foule des chômeurs et des travailleurs en situation précaire. Ne serait-ce pas – dira-t-on – encourager la paresse, alors que l'on a besoin plus que jamais du travail de tout le monde pour permettre à l'activité économique de reprendre et au marché de renaître de ses cendres ? Bien loin d'aller dans cette direction – dira-t-on encore –, il faudra offrir au marché la force de travail supplémentaire nécessaire en reportant encore à plus tard l'âge de la retraite (au point où on en sera alors, disons à 80 ans), question de s'assurer que les vieux demeurent sur le marché du travail, et continuent à faire profiter les employeurs et les plus jeunes de leur longue expérience professionnelle, afin d'y écouler pour beaucoup leurs derniers jours. De même qu'il faudra tout mettre en place pour que ceux qui – plus robustes ou qu'on aura trop ménagés – atteindront l'âge de la retraite n'aient pas assez d'argent (économies, pension de retraite, rentes) pour pouvoir subsister sans travailler. Ce faisant, on aura la générosité de les sauver de l'ennui et de l'isolement. Ayant travaillé toute leur vie, que feraient-ils s'ils ne travaillaient plus ? Quant aux jeunes qui perdraient les meilleures années de leur vie à étudier – s'il y en a encore –, il faudra les contraindre à intégrer le marché du travail le plus tôt possible, afin qu'ils puissent acquérir de l'expérience et de l'expertise, et que les employeurs puissent profiter de leur dynamisme et les adapter à leurs besoins. Car il faut à tout prix accroître la population active, c'est-à-dire augmenter le nombre de personnes disponibles sur le marché du travail, afin de redonner confiance aux grandes entreprises en mettant à leur disposition une main-d'œuvre trop nombreuse et remplaçable à volonté, qu'elles pourront traiter en conséquence, selon leurs intérêts (réels ou supposés) et leurs caprices, et qui sera de plus en plus pauvre et même misérable, avec les conséquences néfastes que cela aura inévitablement sur le développement économique et sur la fortune de l'élite économique, malgré les bénéfices immédiats ou apparents qu'elle croit pouvoir en tirer. À la manière des superstitieux qui s'acharnent à implorer les divinités, à multiplier les cérémonies et à leur faire des sacrifices quand ils constatent que leurs prières n'ont pas été exaucées, on s'acharnera à exiger toujours plus de travail et de travailleurs, surtout et même quand cela ne produira pas les effets escomptés. Alors impossible de renverser la vapeur en demandant à l'État des formes d'aide ou de protection destinées aux travailleurs en situation précaire et aux chômeurs, surtout qu'avec tout cet afflux supplémentaire de travailleurs potentiels, la précarité d'emploi et le taux de chômage s'en verront augmentés et deviendront insoutenables. Ce serait aller à l'encontre des grandes tendances mondiales et des croyances universellement partagées – ou, du moins, qui le deviendront bientôt, car

j'y travaille assidûment. Ainsi rien ne permet de supposer qu'elles changeront, bien heureusement. Je te prie donc de revenir sur terre, ma chère, d'abandonner de telles chimères, qui répugneront à tous, quels qu'ils soient (des chômeurs, des travailleurs tirant le diable par la queue, ou de richissimes propriétaires d'entreprises), et ce, même si leur salut en dépend ! Ils leur préféreront même les camps de travail pour lutter inefficacement contre le chômage galopant (c'est l'intention qui compte), comme pendant les années 1930.

Quant aux prêts que pourraient faire les banques pour stimuler l'économie et contribuer à sortir de cette crise généralisée, on y reviendra. Parce que les banques, c'est toute une affaire, laquelle il faudra traiter séparément. La seule chose qu'on peut dire pour l'instant, c'est qu'à ce stade d'avancement de mon projet, l'État aura déjà accordé depuis longtemps tous les privilèges fiscaux qu'il peut accorder aux banques. C'est déjà bien parti, d'ailleurs. En ce qui concerne le fait de renflouer les finances des banques qui connaîtraient de graves difficultés et qui seraient au bord de la faillite, l'État l'aura déjà fait à plusieurs reprises par le passé, et ce sera l'une des raisons pour lesquelles les finances publiques seront dans un état aussi lamentable, et la dette publique, aussi démesurément grande. L'État n'aura simplement plus les moyens d'aider ou de sauver les banques quand nous en serons rendus à l'étape finale de mon projet. Ou s'il le fait, ce sera très probablement pour s'exposer lui-même à un défaut de paiement ou à la faillite (pour des dettes qui seront peut-être dues, directement ou indirectement, aux banques qu'il a généreusement renflouées et qui lui demandent encore une fois son aide), avec toutes les conséquences très nuisibles que cela peut avoir sur l'économie en général, et les affaires des grandes entreprises et des élites économiques qui les possèdent et dirigent. Ce qui aura pour effet de rendre l'État incapable de rendre le moindre service aux élites économiques.

Ainsi, après cette grande saignée de l'État, l'hémorragie s'étendra aux énormes entreprises qui étaient à son origine et qui en ont profité. Car ces dernières ont développé, depuis plusieurs décennies, une forte dépendance à l'aide de l'État, non seulement sur le plan strictement financier, mais aussi en ce qui concerne une foule de services, petits ou grands, qui sont considérés par leurs bénéficiaires comme des choses acquises et dues. C'est pourquoi elles en auront tant abusé et s'y seront tant fiées, si bien qu'elles auront saigné l'État, qui ne pourra plus guère les soutenir, même si elles l'exigent et le menacent. C'est un peu comme les animaux sauvages que l'on nourrit tout l'été et tout l'automne, qui s'y habituent forcément, qui perdent l'habitude de se nourrir eux-mêmes, ou qui en deviennent même incapables, pour mourir de faim et de froid, l'hiver venu. À la différence près que, contrairement aux écureuils et aux canards, ils sont tellement carnassiers, voraces et bêtes qu'ils ne savent pas se contenter de ce qu'on leur donne, et vont jusqu'à dévorer peu à peu leur bienfaiteur. En fait, elles ressemblent plutôt à un virus très mortel et

très contagieux qui décimerait peu à peu la population qu'il infecte, et qui, pour cette raison, se retrouverait lui aussi à disparaître.

(Sans s'en apercevoir, il agite sa marotte en parlant, comme pour donner de l'autorité à ce qu'il dit, en martelant.)

Un exemple typique de service que l'État fournissait et fournira de moins en moins aux grandes entreprises est la fourniture ou la formation de la main-d'œuvre qualifiée dont elles ont besoin. Fauché, pourchassé par des créanciers d'autant plus avides qu'ils croiront pouvoir s'enrichir en spéculant sur la dette publique ou éviter ainsi leur propre faillite, privé des moyens de redresser véritablement ses finances, comment pourra-t-il continuer à prendre en charge cette formation, en finançant des institutions de formation professionnelle et d'éducation dite supérieure ? À peine pourra-t-il financer l'éducation primaire et secondaire et fournir des employés qui sauront bien lire, bien écrire et bien compter !

Quant aux travailleurs précaires, aux chômeurs et aux jeunes, impossible de croire qu'ils seront prêts à investir beaucoup de temps et d'argent (qu'on ne voudra pas forcément leur prêter, surtout si l'État refuse de se porter garant, ou qu'on leur prêtera à des conditions tellement mauvaises qu'ils trouveront que le jeu n'en vaut pas la chandelle) pour obtenir une formation spécialisée dans une « école » privée et faire des stages non rémunérés, alors que la conjoncture économique est très mauvaise et leur avenir très incertain, quoi qu'ils fassent, et encore plus s'ils perdent leur temps à étudier et s'endettent pour le faire.

Impossible aussi de croire que les entreprises seront prêtes à investir temps et argent pour former elles-mêmes des employés qu'elles considèrent comme jetables et remplaçables à volonté, conformément à ce qui semble être, aux yeux des petits et des grandes gestionnaires, les intérêts réels ou supposés des entreprises. Pas plus qu'elles ne voudront payer d'autres entreprises spécialisées pour qu'elles se chargent de cette formation. En effet, elles ont depuis longtemps pris l'habitude de croire que c'est l'affaire de l'État et des travailleurs. Et elles seront encore plus réticentes à prendre en charge cette formation ou à en défrayer les coûts quand ce que leurs gestionnaires se plaisaient à voir seulement comme un certain marasme économique leur apparaîtra finalement pour ce qu'il est véritablement, malgré les tentatives répétées de déni : une crise généralisée et difficilement réversible de l'économie. Et même si la pénurie de main-d'œuvre spécialisée les y contraignait, le mauvais état de leurs finances leur permettrait difficilement de le faire : ce seraient des dépenses supplémentaires en situation de crise, alors qu'on cherche justement à réduire les dépenses. Puis elles ne pourraient pas s'improviser, du jour au lendemain, comme lieu de formation. Il y aura déjà eu en leur sein une perte d'expertise plus ou moins importante, à

laquelle il est toujours difficile de remédier une fois que le mal est fait, et encore davantage dans des milieux de travail qui ne fourniront certes pas un contexte favorable à cette formation en situation de crise, surtout si elle n'y a jamais existé ou presque avant. Et ce que je viens de dire des entreprises qui s'essaieraient, en désespoir de cause, à la formation de la main-d'œuvre spécialisée dont elles ont besoin, peut aussi se dire, en partie ou en totalité, des entreprises qui se spécialiseraient dans cette formation, pour répondre aux besoins de main-d'œuvre d'autres entreprises, surtout si elles viennent tout juste de voir le jour pour satisfaire ces besoins et si – comme cela est à espérer – elles cèdent au climat de panique ambiant et continuent d'obéir à l'appât de gain immédiat, en bâclant la formation en question, pour sauver temps et argent, ceux de leurs clients comme les leurs.

Alors quoi ? La main-d'œuvre spécialisée, dont les entreprises ne peuvent se passer dans l'état actuel et futur de l'économie, viendra à manquer cruellement. Dans le meilleur ou plutôt le « moins pire » des cas, ceux qui auront bénéficié d'une formation spécialisée dispensée dans ces conditions, et qui auront obtenu tant bien que mal un diplôme, n'en seront pas moins incompetents. Dans un cas comme dans l'autre, les effets sur l'économie, sur les conditions de vie générales, et en particulier sur les richesses de l'élite économique, seront catastrophiques.

Par exemple, la production d'énergie – sous n'importe quelle forme – deviendra une affaire très compliquée, alors qu'elle semble aller de soi pour les entreprises et les particuliers. Car cela exige de nombreux ingénieurs et de nombreux techniciens, sans quoi on peut s'attendre à des bris, à des problèmes d'approvisionnement ou de distribution, à des produits et à des services de pacotille, et même à des accidents parfois importants, qui pourront être causés par le manque d'entretien (qu'on sera porté à négliger en raison de la crise et de l'incompétence des professionnels), par exemple l'explosion des centrales thermiques et nucléaires, l'écroulement des barrages hydroélectriques, l'effondrement des pylônes électriques, la fuite des oléoducs, et enfin l'incendie des puits et des raffineries de pétrole. Tout cela ne sera pas facile à réparer ou à reconstruire, sans compter les impacts environnementaux, qui pourraient être considérables, voire désastreux. Cela exigerait, encore une fois, une main-d'œuvre spécialisée et des investissements importants de la part de l'État ou des entreprises privées, qu'on ne pourra pas faire ou qu'on se sera pas disposé à faire en situation de crise économique. Alors qu'on reporte indéfiniment l'entretien, la réparation et la modernisation de l'équipement, en s'efforçant de croire que « ça va tenir encore un bout de temps », les centres de production d'énergie et les réseaux d'approvisionnement cesseront d'être opérationnels, et les entreprises seront privées d'électricité ou de carburant, et donc elles cesseront leurs activités, et d'employer des travailleurs et de répondre aux besoins de leurs clients, souvent des entreprises qui se retrouveront dans la même situation qu'elles. Ce qui, dans bien des cas, aggravera considérablement

les difficultés financières que connaîtront déjà ces entreprises et souvent les obligeront à fermer leurs portes. Ce qui augmentera dramatiquement le nombre de chômeurs, réduira aussi dramatiquement le pouvoir d'achat moyen des consommateurs, affectera très négativement la marche de l'économie, et mettra en danger de faillite de nombreuses entreprises, dont dépendent la richesse et le statut de l'élite économique triomphante. Ce qui rendra très difficile de subvenir aux besoins nécessaires à la survie, par exemple celui de disposer d'assez de nourriture et d'eau potable pour survivre et ne pas tomber gravement malade, et de chauffer les habitations pour ne pas mourir de froid l'hiver, surtout dans les pays du nord, qu'on considère maintenant et depuis longtemps comme les plus prospères. Car qui sera prêt à se charger de faire fonctionner, entretenir et réparer les usines de traitement de l'eau, et en sera capable ? Car qui pourra continuer à produire et à livrer la nourriture souvent produite assez loin des centres urbains, alors que le transport, la réfrigération et la congélation seront devenus de plus en plus coûteux et de moins en moins envisageables ; ce qui sera aggravé par le fait que les États ont depuis longtemps sacrifié leur autonomie alimentaire aux accords internationaux de libre-échange, et dépendent grandement de l'importation pour des aliments pourtant essentiels, et par le fait que même la production agro-alimentaire des grands producteurs et exportateurs pose problème en ce qu'elle est beaucoup trop intensive pour pouvoir se passer d'outils, de machines complexes et donc de sources d'énergie devenues difficilement disponibles, et en ce qu'elle est souvent trop peu diversifiée pour satisfaire les besoins de la population locale, qui pourront difficilement se nourrir presque seulement de blé, de bananes, de maïs, de pommes de terre, de colza, d'olives, de luzerne, de porc, d'huile de palme, de café, de sucre, etc ? Car comment chauffera-t-on les habitations, alors qu'on ne pourra plus se fier à l'approvisionnement en électricité, alors que les immeubles à logements ne disposeront presque jamais de poêles à bois et de cheminées, alors que les forêts exploitables seront presque toujours éloignées des grandes villes et qu'il faudrait transporter le bois de chauffage sur de longues distance quand on connaît une pénurie d'essence, et alors que ces forêts seraient rapidement ravagées par la coupe abusive si on trouvait malgré tout le moyen de les utiliser pour chauffer les ménages, puisqu'on ne se donnerait probablement pas la peine de faire des coupes sélectives ou de replanter, comme il faudrait au moins quelques décennies pour qu'un arbre atteigne un taille respectable, et comme on ne s'attendrait pas à en récolter les fruits avant longtemps ou même de son vivant ?

LA MOQUERIE

Ça semble en effet promettre. (*Elle applaudit du bout des doigts.*) Mais en faisant une chose d'un côté, je me demande si tu ne défais ce que tu as fait de l'autre côté. Je veux dire qu'en travaillant à la chute de l'élite

économique triomphante, tu libères les travailleurs de son joug et, ce faisant, tu mets fin à leur servitude héréditaire et croissante. Ils pourront participer à un grand mouvement de retour à la terre, s'organiser en petites communautés indépendantes pour subvenir à leurs besoins, pratiquer la simplicité volontaire, se libérer de la consommation et vivre en harmonie avec la nature. Certes, ils ne vivront pas aussi confortablement qu'à l'époque révolue où le boulot semblait devoir leur permettre de trouver le bonheur dans les plaisirs de la consommation et du divertissement. Mais – ce qui est très fâcheux, pour le moins dire – ils n'auront plus de patrons et seront libres. Ne vois-tu pas que cela est, en ce qui te concerne, tout à fait inadmissible ; et, en ce qui me concerne, tout à fait risible ? Car comment pourrais-tu ne pas t'indigner de voir les travailleurs finalement échapper à la servitude héréditaire, qui devrait pourtant être leur lot jusqu'à la fin des temps ? Car comment pourrais-je ne pas rire de bon cœur d'une maladresse aussi grande et d'un retournement aussi surprenant ?

LE TRAVAIL

Tu plaisantes, sans aucun doute. Car ce retour à la terre reviendrait à échanger l'asservissement aux employeurs contre l'asservissement à la terre, à supposer que les nombreux travailleurs misérables et affamés réussissent à trouver suffisamment de terres cultivables, à les conserver et à ne pas mourir de faim avant d'avoir fini de les défricher et de les préparer à la culture. Mais je veux bien jouer le jeu, juste pour voir de quoi cela pourrait avoir l'air et te détromper.

Les terres cultivables se trouvant le plus près des centres urbains appartiennent presque toujours à des entreprises agro-alimentaires qui ne les céderont pas gentiment au premier venu, même si leurs affaires vont très mal ; et elles seront l'objet d'une lutte acharnée entre tous les citadins désespérés et souvent prêts à tout dans l'espoir de survivre un peu plus longtemps. Les autres terres qui pourraient être cultivables seront pour la plupart plus éloignées des villes, dans des régions parfois moins hospitalières, et seront souvent en friche. Donc cela n'aura rien d'une idylle à la campagne, question de renouer avec la nature, de couper radicalement avec une société de consommation malsaine, et de s'en tenir au strict minimum, car l'essentiel peut venir à manquer et la Nature ne se conforme nullement à l'image naïve d'une maman au grand cœur qui nourrirait ses enfants pour autant que ceux-ci l'aiment et lui accordent quelques petits soins. C'est plutôt une sale mégère avec laquelle il faut se battre quotidiennement, sans même avoir la certitude d'en obtenir finalement quelque chose. On verra alors ce que c'est que de pratiquer la simplicité volontaire par nécessité, c'est-à-dire non pas vouloir une simplicité qui n'est pas imposée par la nécessité, mais plutôt essayer de vouloir une simplicité que la nécessité impose, et à laquelle les partisans de la « décroissance », en raison de sa forme nouvelle ou inhabituelle et

des rêves bucoliques dont ils sont épris, refusent de donner son véritable nom : austérité. Et parmi les plus sévères qui soient, ma chère, ne nous en cachons pas ! Et, crois-moi, tout ce beau monde qui aime se raconter des histoires aura tôt fait de l'apprendre à ses dépens !

Tâche de concevoir quelles seront les joies d'un mode de vie rustique pour ceux qui ne seront pas seulement privés, pour assurer leur subsistance, de l'énergie électrique et des énergies combustibles, mais aussi des formes d'énergie plus anciennes qu'on utilisait dans le domaine de l'agriculture, comme les énergies éolienne, hydraulique et animale. Pas de machinerie agricole, pas d'outils électriques, pas de chauffage à l'électricité, à l'huile ou au gaz naturel, pas de moulins à vent ou à eau (pour moudre la farine ou scier le bois) et pas d'animaux pour se déplacer, transporter les charges et labourer. Et pas plus que ces apprentis agriculteurs ne maîtriseraient les arts (la forge des métaux et la charpenterie) nécessaires pour construire et réparer des maisons, des étables, des granges et des moulins, pas plus ils ne seraient capables d'élever, de dresser et d'utiliser les animaux de ferme, comme les chevaux et les bœufs. Ils devront donc s'en remettre seulement à la force de leurs bras, et vivre dans des cabanes délabrées et de misérables huttes, si du moins le climat le permet. Les moyens dont ils disposeront seront donc bien moindres que ceux dont disposaient les misérables qui ont fait un retour à la terre bien malgré eux lors de la crise économique des années 1930, et qui savaient jusqu'à un certain point ce qu'ils faisaient. À vrai dire, leur vie sera aussi misérable que celle d'un serf ou d'un vilain d'un Moyen Âge, avec le savoir-faire, l'habitude de ce genre de travail et même certains outils en moins. C'est ainsi que les apprentis-agriculteurs apprendront à leurs dépens que l'agriculture de subsistance n'a que bien peu de chose à voir avec la culture d'un petit potager, pour le plaisir ou pour avoir des légumes frais durant l'été. Il y a infiniment plus loin des labours au pain, que de la coupe aux lèvres ! En fait, tout cela va se solder par une famine généralisée ; et nos fermiers en herbes, confrontés aux piètres résultats que donneront tous leurs efforts, jugeront expédient de prendre par la ruse ou par la force les fruits du travail des communautés agricoles qui auraient mieux réussi qu'eux, s'il y en a à proximité.

(Le Travail commence à faire tournoyer sa marotte comme un bâton de majorette, en battant des pieds en cadence, sans se lever de son fauteuil, le tout en arborant un sourire démesurément grand et crispé. La Moquerie l'accompagne en sifflant un air de fanfare municipale, et en adoptant le pas cadencé, sur place.)

On pourra d'abord assister à des combats un peu vigoureux entre de petites troupes de bêtes affamées et désespérées, au cours desquels elles utiliseront au tout début des armes à feu, mais – venant rapidement à manquer de munitions – elles lutteront bientôt au couteau, à la hache, à

l'épieu, à la massue, au marteau, à la pioche, à la pelle, au râteau et à la truelle.

(Il fait tourner son bâton de moins en moins rapidement et remue à peine les jambes. La Moquerie ajuste le tempo de son sifflement en conséquence, et son pas devient irrégulier et lourd.)

Peu importe qui seront les vainqueurs, cela rendra la situation de tous encore plus misérable, puisque ce comportement se généralisera, qu'à la crainte de mourir de faim s'ajoutera celle d'être volé, attaqué, battu ou tué, et que les efforts de tous ces colons (même ceux appartenant aux rares groupes qui pourraient se tirer d'affaires) seront détournés de l'agriculture de subsistance vers des entreprises offensives et défensives se multipliant jusqu'à devenir une guerre de tous contre tous, où l'homme sera un loup pour l'homme. Et les récoltes, déjà mauvaises, en prendront un sale coup.

Les campagnes seront donc bientôt infestées de petits escadrons de morts-vivants – en état avancé d'inanition, en proie à toutes sortes de maladies et pratiquement dévorés par les noirs essaims de mouches qui les accompagneront partout où ils iront –, qui traîneront péniblement leurs carcasses pour aller affronter d'autres escadrons de la même espèce en rase campagne, pour aller en assiéger d'autres qui auront pris garnison dans des fermes délabrées et pratiquement abandonnées, construites ou conquises par elles. Et ce, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus la force de poursuivre ces combats, ou que les vivres constituant leur dernier trophée de guerre suffisent à les achever quand ils les mangent goulûment, après une longue période de privation.

(Après avoir complété un dernier tour, la marotte glisse des doigts du Travail, pour tomber sur ses genoux. Le sifflement de la Moquerie, qui n'a plus rien à voir avec de la musique de fanfare, s'achève en une combinaison cacophonique de notes grinçantes, en même temps que son pas devenu chancelant et claudicant.)

LA MOQUERIE

Mais les forces de l'Ordre ne laisseront jamais les choses dégénérer à ce point. Elles interviendront bien avant, ne serait-ce que pour éviter le désordre si nuisible aux affaires.

LE TRAVAIL

Il est loin d'être certain qu'il y aura encore des forces de l'Ordre à ce moment, et qu'elles ne se transformeront pas elles aussi en bandes de brigands, mieux entraînées et armées que les autres. Puis si elles existaient toujours, elles seraient débordées de travail et auraient d'autres chats à fouetter que ce qui se passe à Trifouilly-les-Oies ou à Saint-Meumeu-des-Creux, à Hogwallow ou à Jerkwater.

LA MOQUERIE

D'accord. Nos fermiers en herbes seront aussi ou encore plus misérables que lorsqu'ils étaient exploités par leurs employeurs avides et tyranniques. Ils régresseront même dans la brutalité, dans la barbarie et dans la sauvagerie sanguinaire, pour s'entre-tuer, en vain. Mais du moins, même en souffrant et en mourant, ils seront libres et maîtres de leurs personnes. Ce n'est pas rien. Si j'étais toi, je ne saurais le tolérer.

(D'un mouvement rapide, le Travail saisit sa marotte et la tient bien droite devant lui, comme un sceptre royal ou une fêrule crucifère.)

LE TRAVAIL

Ça, c'est ce qui n'arrivera presque jamais dans ces petites communautés agricoles improvisées ou ces bandes de pillards dégénérés. Car qu'elles connaissent une paix relative ou des affrontements répétées, qu'elles échouent lamentablement ou parviennent à éviter le pire, ces communautés seront très souvent le lieu d'un contrôle collectif de chacun de ses membres par l'ensemble de ses membres, un peu comme dans les familles ou les milieux de travail. C'est là un dernier plaisir qui sera à la portée de ces esclaves, comme il demeure aussi accessible aux moindres esclaves salariés. Puis les membres de ces nouvelles communautés agricoles et de ces bandes de brigands de petit chemin, issus principalement de la caste populeuse et populaire des esclaves héréditaires, ne seront que très rarement capables de se passer de chefs désignés pour leur dire quoi faire, quoi dire, quoi penser et quoi sentir. Et le règne de ces derniers n'en sera pas plus plaisant parce qu'ils proviennent aussi de cette caste. Ayant été dominés depuis longtemps, ils se plairont à exercer un pouvoir sans bornes et capricieux, ce qui constituera pour eux une grande compensation pour leur servitude antérieure. Peu s'en faut que de telles communautés agricoles, ainsi que les bandes de sauvages en lesquelles elles peuvent se transformer, ne deviennent des sectes, et leurs chefs, des gourous ! Ce qui pourra te donner de bonnes occasions de rire des hommes, et même de participer activement à cette farce, en leur soufflant à l'oreille des fantaisies

abracadabrant, qu'on est tout disposé à inventer et à croire quand les choses vont aussi mal, quand on ne sait pas si l'on aura de quoi manger et quelque part où dormir demain, quand on craint de se faire rouer de coups ou pendre à un arbre pour quelques choux ou quelques épis de maïs, si du moins la corde n'est pas trop rare et trop précieuse pour servir à ça.

LA MOQUERIE

Je ne crois pas qu'il me sera nécessaire d'inventer des superstitions tout à fait folles – d'ailleurs, en existe-t-il vraiment d'une autre sorte ? –, puisque les cervelles affolées et détraquées seront alors parfaitement capables de s'en charger, sous l'inspiration de la Superstition. Puis je trouve plus amusant de me moquer ouvertement des superstitions qu'elle aura elle-même inventées, et pour lesquelles elle voudra qu'on ait un profond respect. D'un autre côté, j'imagine que cette vieille dame acariâtre, qui est on ne peut plus jalouse de ses privilèges, serait furieuse si j'empiétais sur ce qu'elle considère être ses prérogatives en inventant des superstitions loufoques et en parodiant celles qu'elle a inventées.

LE TRAVAIL

Chose certaine, ce ne sera pas moi qui vais t'arrêter, bien au contraire. Mais il me semble que tu pourrais te montrer encore plus malicieuse.

LA MOQUERIE

Ah oui ? Comment donc ?

LE TRAVAIL

Ne pourrais-tu pas la pousser, sans qu'elle ne s'aperçoive de ton influence, à inventer des superstitions tellement outrées et ridicules qu'elle se discréditerait aux yeux des hommes en général, et parfois même aux yeux de ses zélés les plus convaincus ? Et du même coup on priverait les hommes de l'espoir d'une vie paisible et confortable après la mort, pour enfermer les imaginations dans la misère infinie du monde matériel, dont je suis l'incarnation même.

LA MOQUERIE

(Avec un sourire subtil.) Quelle idée originale, judicieuse et comique ! Comment donc n'y ai-je pas pensé ? Et surtout, comment donc as-tu pu y penser, toi qui n'es pourtant pas réputé pour ton sens de l'humour ?

J'imagine comment cela se passera. Tirant toujours une infinie vanité de son règne pourtant révolu – qu'est-ce que ce devait être quand elle était encore assise sur le trône ? – et aveuglée par cette même vanité, je pourrai la mener par le bout du nez et obtenir facilement, grâce à sa collaboration, que ceux mêmes qui auraient été autrement ses fidèles les plus fanatiques, la trouvent de plus en plus folle et se montrent circonspects et réticents quand le temps sera venu de lui sacrifier tout ce qu'elle exige impérieusement.

LE TRAVAIL

(Très fort.) Ho, ho, ho !

LA MOQUERIE

(Encore plus fort.) Hi, hi, hi !

LE TRAVAIL

Ah, ah ! J'ai finalement réussi à te faire rire.

LA MOQUERIE

Sans doute. Mais pas comme tu l'aurais voulu. Ça change tout. Ha, ha, ha !

LE TRAVAIL

Allons, ne commence pas à chercher des poux pour me priver d'un succès aussi éclatant. Je ne te savais pas mauvaise perdante. Nous ne commencerons quand même pas à disputer de ta manière de rire.

LA MOQUERIE

J'en conviens : ce serait perdre notre temps.

Alors revenons aux membres de l'élite économique triomphante, veux-tu bien ? Que leur arrivera-t-il pendant que les nouveaux péquenauds engraisseront les terres en friche de leur sueur, de leur sang et de leur chair ? Car je n'imagine pas qu'ils seront dans la nécessité de les imiter, sauf si tout s'écroule. Et on n'en est pas encore là, si je ne m'abuse.

LE TRAVAIL

Mais ça ne saurait tarder, crois-moi. Car les foules nombreuses qui resteront dans les villes – faute d’avoir voulu ou d’avoir pu s’exiler dans les campagnes pour essayer d’y survivre – deviendront très rapidement turbulentes, pour le moins dire. En effet, elles seront de plus en plus désœuvrées et misérables, faute de pouvoir travailler et consommer, et de sortir de cette spirale descendante. La majorité des emplois, spécialisés ou non, grâce auxquels les hommes gagnent actuellement leur vie tant bien que mal, deviendront peu à peu superflus ou inutiles dans ce contexte de crise, et en viendront à disparaître, pour rendre ceux qui les occupent, ou qui auraient pu les occuper (si la demande avait été suffisante et s’ils avaient reçu la formation nécessaire), doublement incapables de satisfaire leurs besoins les plus essentiels, faute d’avoir l’argent nécessaire et de trouver quelqu’un capable de leur fournir les produits et les services dont ils ont besoin. C’est ce qui arrivera aux cuisiniers, aux livreurs de pizzas, aux serveurs d’alcool ou de nourriture, aux réceptionnistes d’hôtel, aux téléphonistes, aux secrétaires, aux conseillers en gestion des ressources humaines, aux agents de marketing, aux archivistes, aux programmeurs informatiques, aux commis de librairie, aux infirmières, aux médecins, aux pharmaciens, aux dentistes, aux physiothérapeutes, aux nutritionnistes, aux vétérinaires, aux architectes, aux évaluateurs en bâtiment, aux mécaniciens, aux plombiers, aux manutentionnaires, aux commis de supermarché, aux vendeurs dans un quelconque commerce de détail, aux ouvriers des usines de voitures, aux professeurs de tous les niveaux scolaires, aux journalistes, aux coiffeurs, aux esthéticiennes, aux installateurs de piscines, aux « coachs » de conditionnement physique, aux humoristes, aux guichetiers de salle de spectacles ou de cinéma, aux musiciens, aux comédiens et aux acteurs, aux scénaristes de films ou de séries télévisées, aux cameramans et aux autres travailleurs de plateau, aux sportifs professionnels, aux concepteurs et aux administrateurs de sites web, aux tondeurs de pelouse, aux avocats, aux notaires, aux comptables, aux policiers, aux pompiers, aux techniciennes en service de garde, aux travailleurs sociaux, aux psychologues, aux toiletteurs pour chiens et pour chats, aux économistes, aux ingénieurs, aux guides touristiques, aux actuaire, aux agents d’assurances, aux éboueurs, aux confiseurs, aux conducteurs d’autobus ou de camions de marchandises, aux techniciens de laboratoire, aux horticulteurs, aux fleuristes, aux infographistes, aux logisticiens, aux monteurs de lignes électriques, aux laveurs de vitres, aux électriciens, aux responsables des relations publiques, aux soudeurs, aux préposés à l’entretien ménager, aux traders, aux urbanistes, aux peintres en bâtiment, aux optométristes, aux orthophonistes, aux éducateurs spécialisés, aux concepteurs de jeux vidéos, aux conseillers financiers, etc.

Imagine donc tout ce beau monde n’ayant rien de mieux à faire pour s’occuper que d’errer dans les rues, avec l’estomac dans les talons et la rage au cœur, jusqu’à ce que le froid les contraigne à s’entasser dans un

édifice abandonné ou dans un recoin quelconque, car les banques auront saisi (sans pourtant être capables de les revendre) les maisons hypothéquées des mauvais payeurs, alors que les propriétaires d'immeubles à logements auront chassé les locataires (sans pourtant réussir à en trouver d'autres pour les remplacer) qui seront incapables de s'acquitter de leur loyer. Quant à ceux qui ne seront pas encore à la rue parce que leurs maisons étaient déjà payées, ou parce qu'ils parviennent encore à payer assez régulièrement leur loyer, leurs habitations deviendront dans les deux cas peu à peu délabrées, faute d'avoir l'argent nécessaire pour faire les réparations qui s'imposent, ou de les obtenir des propriétaires d'immeubles (qui voient leurs investissements, jadis profitables, devenir déficitaires, en raison du faible taux d'occupation et du grand nombre de mauvais payeurs), on peut s'attendre que, malgré leur chance relative, ils ne passeront pas des journées entières à se tourner les pouces tranquillement chez eux (surtout s'ils doivent s'entasser en grand nombre dans un logement exigu, pour réussir à payer les comptes), et qu'ils se mettront à errer eux aussi, et certainement pas pour le plaisir. Et ce n'est pas comme si toutes ces âmes en peine – habituées à être dirigées, ne pouvant pas se passer de l'être, et désirant même l'être – allaient être capables de mettre à profit le temps qu'elles ont à leur disposition, pour s'organiser et se garder de la misère, individuellement et collectivement.

Ajoute à cela que les villes, en raison de la débâcle économique généralisée, de la fermeture de beaucoup de commerces et d'industries, et de la faillite des propriétaires de maisons, auront de plus en plus de difficulté à obtenir, grâce aux taxes municipales, l'argent nécessaire pour assurer des choses aussi essentielles que l'approvisionnement et le traitement de l'eau potable, le fonctionnement des égouts et la collecte des ordures. Et, merveille entre les merveilles, toutes les solutions rendues possibles par les misérables moyens à leur disposition auront pour seul effet de les faire sombrer, elles et leurs habitants, dans un abîme de misère et de souffrance toujours plus profond. Car je les tiendrai tous littéralement à la gorge.

(Il empoigne de ses deux mains son propre cou, et il fait semblant de le tordre comme si c'était celui d'une de ses victimes déjà à moitié asphyxiée, en imitant jusqu'à ses râles d'agonie et son regard exorbité. Puis il relâche sa poigne, et continue à parler comme si de rien n'était.)

En effet, si les villes augmentent les taxes, elles aggravent la situation qui les prive d'une grande partie des revenus qu'elles pourraient obtenir grâce à elles. Si elles baissent plutôt les taxes pour ne pas aggraver la situation, elles doivent s'endetter encore plus, au risque de devenir éventuellement insolvables (alors qu'elles auraient encore besoin d'emprunter) et de s'exposer à la faillite. Si elles n'augmentent ni ne diminuent les taxes, mais décident de « couper » dans les services qu'elles

sont censées offrir à leurs habitants, et de mettre à pied une partie de leurs employés et de diminuer le salaire de ceux qui restent, elles réduisent ainsi le pouvoir d'achat des consommateurs locaux, et du même coup les entreprises locales continuent de fermer leurs portes ou bien réduisent leur taille et leur production pour s'adapter ; ce qui a pour effet de réduire encore les revenus des villes, sans compter que le fait qu'on manque parfois d'eau potable, que les égouts débordent de temps en temps dans les rues, où s'accumulent régulièrement les ordures, n'incite certainement pas à investir et à se lancer en affaires dans ces villes. Donc peu importe ce que feront les villes, elles en viendront tôt ou tard à faire faillite, ou du moins à être tellement criblées de dettes et privées de revenus, que leur autorité deviendra presque inexistante, et qu'elles cesseront d'assumer leurs responsabilités, qui n'existeront que sur papier. Quant aux États, ils seront en gros dans la même situation, et donc ils hésiteront à offrir une aide financière pour éviter que la situation ne dégénère trop dans les villes, s'ils n'en sont pas simplement incapables. En fait, ils seront bien plus disposés à se décharger de certaines de leurs propres responsabilités, en décrétant que ce sont dorénavant celles des villes ou même des petites municipalités.

(Le Travail, en continuant à décrire les crimes qui se commettront dans les villes et les affrontements qui s'y dérouleront, élève sa marotte au-dessus de sa tête, pour l'abattre lourdement dans l'air, comme s'il maniait un hachoir ou une cravache.)

Ainsi les habitants de ces villes du futur, affamés et misérables, pataugeront dans leurs ordures et leurs excréments, boiront de l'eau contaminée, construiront des abris de fortune ou squatteront des immeubles délabrés et insalubres pour se protéger du froid, voleront (par la force ou par la ruse) leurs semblables ou les plus riches qu'eux pour avoir de quoi survivre, s'organiseront en bandes dans l'espoir de ne pas se faire faire le même coup, et battront, violeront, mutileront et tueront pour se venger, pour prévenir une agression, pour protéger ce qu'il considère être leur territoire, pour donner libre cours à leur colère, ou pour le seul plaisir de la chose. Et comme cela deviendra un problème généralisé et répandu dans une grande partie du territoire des villes et pas seulement dans certains secteurs malfamés, comme celles-ci deviendront de véritables bidonvilles, comme les autorités politiques moribondes ne voudront pas ou ne pourront pas intervenir pour combattre cette vague déferlante de criminalité – soit en s'attaquant à la racine du problème, soit en tentant d'en soulager les symptômes en augmentant les effectifs des forces de l'Ordre –, le phénomène s'étendra inévitablement jusqu'aux portes des résidences luxueuses et des entreprises de l'élite économique triomphante, qui constatera trop tard que la paix sociale nécessaire aux affaires, à l'accumulation de richesses et à la jouissance de leurs biens est

sérieusement menacée, et qu'elle n'est pas facile à rétablir en l'absence d'autorités politiques assez puissantes et disposant d'assez de moyens pour avoir une chance de lutter efficacement contre ce chaos et ces explosions de violence de plus en plus fréquentes. Encore pire pour cette élite, et aussi le reste des hommes : une petite étincelle pourrait très bien suffire pour faire dégénérer la situation en une guerre civile dans les règles, qui n'épargnera pas davantage l'élite économique triomphante que les misérables, et dont l'un des enjeux principaux pourrait être justement la prise de possession de ses biens.

LA MOQUERIE

Bah, tu exagères. L'élite économique triomphante pourra très bien continuer à triompher du reste de l'humanité, c'est-à-dire de la racaille, en utilisant une partie des grandes richesses dont elle disposera encore pour embaucher directement des forces de sécurité – selon le besoin, de simples agents de sécurité, une garde personnelle ou de petites armées privées –, ou encore pour faire de l'État et des villes ses sous-traitants en matière de sécurité et de maintien de l'Ordre. Je ne peux pas croire qu'elle sera trop bête pour y penser.

LE TRAVAIL

Non. Mais elle sera assez bête pour croire que cela peut fonctionner. Il est certain que l'élite triomphante pourra payer pour disperser les foules troublant sa tranquillité, voulant lui prendre ce qui lui appartient légitimement, ou menaçant sa sécurité. Les moyens ne manquent pas, car l'arsenal servant au contrôle des foules est en plein essor : des matraques de différentes tailles et formes ; des balles de caoutchouc ; des grenades lacrymogènes, assourdissantes ou de désencerclement ; des canons à eau, à son ou à ondes électromagnétiques ; ou des mitrailleuses, des grenades à fragmentation ou incendiaires, des lance-roquettes, des mortiers, des blindés, des chars d'assaut, des hélicoptères de combat, etc. Mais tout cela est excessivement coûteux à fabriquer et à utiliser, surtout en situation de crise économique généralisée, où même les affaires de l'élite économique triomphante vont mal, et surtout dans le contexte d'une guerre civile, où il ne s'agit pas de disperser ou de massacrer une foule de temps en temps, mais de pacifier des villes et des pays entiers, pour qu'elle puisse tant bien que mal continuer à faire des affaires et à s'enrichir. Voilà un beau rêve, en vérité !

(Le Travail tient sa marotte comme une brochette de viande, et s'interrompt parfois quelques secondes au milieu d'une phrase pour mordiller la marionnette qui la surmonte.)

Car on aura beau disperser, réprimer ou massacrer les foules mécontentes ou turbulentes, celles-ci en seront à un stade où elles n'auront plus rien à perdre ou presque, où il leur semblera préférable de mourir rapidement sous les balles plutôt qu'à petit feu, et où leur colère ira croissante suite aux répressions par des forces mercenaires. Et parlons-en, de ces forces mercenaires ! Car il ne suffit pas de bien les payer pour s'assurer de leur fidélité, une fois qu'on leur aura mis les armes dans les mains, et que l'élite économique triomphante dépendra plus d'elles qu'elles d'elle. Ceux qui détiendront la force en viendront tôt ou tard à l'utiliser pour servir leurs propres intérêts, au lieu de ceux de leurs prétendus maîtres. Demandez aux empereurs romains ! Car il est loin d'être certain que le salaire qu'on leur donnera, même s'il est relativement élevé, leur permettra d'acheter ce qu'ils désirent et d'en jouir tranquillement, dans un contexte de troubles où beaucoup de marchandises deviendront très rares et très coûteuses, et où l'argent tendra à être dévalué et à inspirer de moins en moins de confiance dans les échanges. Car ils en viendront assez vite à se dire qu'ils gagneraient davantage à travailler pour leur propre compte, quitte à contribuer au chaos qu'ils sont censés combattre, en s'appropriant par la force ce qu'ils désirent, et en jetant même à la rue les riches qu'ils sont censés protéger, pour faire de leur somptueuse résidence leur repère et même une place forte où ils se réfugient, entre leurs sorties pour piller ce qui reste encore à la racaille désarmée, ou pour affronter d'autres bandes armées, jusqu'à ce que les armes et les munitions viennent à leur manquer, et qu'ils en viennent à disposer d'armes aussi rudimentaires que celles de la foule, qui est beaucoup plus nombreuse qu'eux, et qu'ils auront alors tout intérêt à fuir, en se dispersant, mais pour finalement partager son sort misérable.

Bref, les forces de l'Ordre – qu'elles travaillent directement pour l'élite économique triomphante ou pour les autorités politiques lui étant subordonnées – ne contribueront nullement à mettre fin aux troubles et à rétablir la paix sociale, comme le voudrait bien cette élite. Même si elles faisaient preuve de fidélité à la cause de cette dernière, en aucun cas la force et la peur qu'elles inspirent ne sauraient suffire en pareille situation. On réussirait tout au plus à mettre fin temporairement aux symptômes de la crise généralisée par des bains de sang, tout en jetant de l'huile sur le feu et en préparant pour l'avenir des explosions de violence plus fortes et plus généralisées. Si les forces mercenaires se mettaient plutôt à servir leurs propres intérêts, elles alimenteraient tout autant les troubles et la guerre civile, qui deviendraient sanglants en raison des armes qu'elles utiliseraient pendant leurs exactions contre la racaille, et des répliques impitoyables auxquelles elles s'exposeraient tôt ou tard, même si elles sont sur leurs gardes et pour l'instant mieux armées.

Ainsi le plus sûr, pour les membres de l'élite économique jadis triomphante, mais dorénavant en pleine déchéance, serait d'essayer de se fondre dans la foule misérable, pour partager le même sort qu'elle. Mais, en fait, celle-ci aura vite fait de sentir qu'ils ne lui appartiennent pas, de

les reconnaître pour ce qu'ils sont, et de leur réserver un traitement de faveur bien plus raffiné dans sa cruauté qu'une simple mise à mort, comme je l'ai déjà dit.

On peut donc conclure que le grand principe de comptabilité selon lequel ce que quelqu'un perd serait forcément gagné par quelqu'un d'autre, et vice versa, n'est pas universel. Tout comme il est possible, grâce à une opération comptable toute simple, de créer de l'argent à partir de rien, sans le faire passer des mains de l'un à celles de l'autre (ou justement pour le faire passer immédiatement dans les mains d'un autre, en l'échange d'une promesse de le rembourser en payant des intérêts), il est aussi possible de créer de nouvelles souffrances sans réduire celles de ceux qui souffrent déjà, et même de mettre à profit un autre principe selon lequel la souffrance des uns engendre tôt ou tard la souffrance des autres, indéfiniment ; ce qui relativise la portée prétendument universelle de l'adage selon lequel les maux des uns font la fortune des autres.

Comme tu vois, personne ne m'échappe. Si je semble mettre la bride sur le cou à quelques-uns, c'est pour leur donner l'illusion que c'est eux qui dirigent, et qu'ils vont où bon leur semble, et leur faire tirer ainsi ma lourde charrette, qui roule non sans cahoter sur une route creusée de profondes ornières ; et c'est pour mieux leur faire sentir le poids de mon joug et les fouetter par la suite, une fois arrivé à destination !

LA MOQUERIE

Au fait, en parlant de création d'argent à partir du néant, ne crains-tu pas que les riches banquiers, confrontés à l'imminence de la crise que tu prépares, réussissent à redresser la situation en usant de leur droit acquis de créer de la monnaie scripturale pour accorder des prêts aux simples particuliers, aux entrepreneurs et aux États ? Car bien qu'on s'efforce – pour d'excellentes raisons, cela va sans dire, puisque le monde est essentiellement affaire d'économie – de faire passer l'économie pour une science naturelle, celle-ci défie – et c'est en cela que l'on voit sa supériorité sur les autres sciences – la loi naturelle selon laquelle rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. Car si les Dieux produits par l'imagination délirante de la Superstition auraient été capables de créer tout ce qui existe à partir du néant, tes banquiers – qui, pour leur part, existent réellement – sont bien capables de créer de l'argent à partir de rien, comme par magie. Ne serait-ce pas là laisser à l'élite économique triomphante une voie de salut pour ainsi dire surnaturelle, qui consisterait, grâce à des prêts bancaires, à rendre possible la création de nouvelles entreprises, à favoriser le développement de nouveaux secteurs d'activités économiques, à accroître le pouvoir d'achat et la consommation des particuliers, des entreprises et des États, et à enrichir les banques, qui pourraient continuer à jouer leur rôle de prêteurs et d'investisseurs ? Encore plus terrible et intolérable, cela pourrait accroître la prospérité

économique générale, dont même les travailleurs les plus insignifiants pourraient profiter, pour du même coup échapper en partie aux maux et aux souffrances que tu voudrais imposer à l'humanité toute entière. Bref, on dirait que les nouveaux préceptes dont tu parlais à l'instant peuvent se renverser. Je veux dire qu'il est possible de réduire les souffrances des uns sans augmenter celles des autres, et même en les réduisant elles aussi. Peut-être même que, dans certains cas, cela se produit par la force des choses, sans qu'on ne puisse rien y faire. Autrement dit, la fortune des uns ferait alors la fortune des autres.

LE TRAVAIL

Encore une autre plaisanterie, que tu sembles faire avec le plus grand sérieux ! Tu te surpasses, ma foi ! Une véritable pince-sans-rire ! Comme si tu ne voyais pas que c'est là de la poudre aux yeux, et que les banquiers profiteraient comme toujours de la situation pour s'enrichir encore plus et rendre tout le monde encore plus dépendant d'eux, en tirant profit du besoin d'avoir de l'argent et de la nécessité d'essayer de maintenir artificiellement un système économique foncièrement absurde et voué à l'effondrement, au grand dam de l'élite économique triomphante et de tous leurs esclaves !

LA MOQUERIE

Je t'assure que je ne demande pas mieux que de voir les choses comme tu me les décris. Mais n'étant pas très sérieuse et portée à la spéculation, je comprends seulement les choses quand on me les montre et quand on me les fait sentir, afin que je puisse en rire. Mes limites sont telles que toute autre manière de faire m'assomme littéralement. Puis cela t'amusera aussi de me brosser un tableau éloquent des maux atroces de la Finance, ou encore de la mettre en scène. Tu es surmené et à bout de nerfs, pour le moins dire. Tu as besoin de te détendre un peu. N'es-tu pas d'accord ?

LE TRAVAIL

(En prenant un air digne.) Je n'ai guère envie de te servir d'amuseur, sans compter que ce rôle d'histrion que tu voudrais me faire jouer est incompatible avec la majesté qui doit en tout temps émaner de ma personne. J'en ai déjà même trop fait. Mais je suppose que je pourrais déléguer, en bon gestionnaire, cette tâche à mon associée la Finance, qui semble ne plus avoir toute sa tête, qui est prête à toutes les folies, qui ne se soucie guère de son image, qui est une fieffée filoute, et qui a même des tendances suicidaires. Cela peut-il te convenir ?

LA MOQUERIE

Et comment donc ! Depuis le temps que je désire rencontrer en personne la fée Finance ! D'après ce que j'ai entendu dire, c'est une si grande farceuse qu'elle ne le cède en cette matière qu'au Divertissement et qu'à moi-même. Quant à ses folies, si tout ce que j'ai entendu dire à ce sujet est vrai, les miennes ne sont que des jeux d'enfants en comparaison d'elles.

LE TRAVAIL

Alors je la convoque ici à l'instant.

(Il sort de la poche arrière de son pantalon son téléphone intelligent dernier cri, et constate que non seulement la vitre de celui-ci est fissurée, mais aussi qu'il est cassé en deux morceaux, lesquels tiennent en ensemble par quelques minces bouts de carte de circuits imprimés. Il lance violemment son appareil contre le plancher, où il se brise en mille morceaux.)

Sale pacotille, dont les hommes devraient se contenter, mais qui ne me convient nullement ! Mes journées et mes nuits sont tellement chargées que je ne peux pas me permettre de perdre une seule minute à cause de problèmes techniques comme celui-ci. Car le temps, c'est de l'argent !

LA MOQUERIE

Allons, allons, calme-toi. D'après les bruits qui courent, il y a moyen de convoquer cette mauvaise fée, c'est-à-dire de la faire apparaître à volonté, en lui adressant une espèce d'invocation, et en évoquant ses maléfices, ou encore les grands mystères de la finance contemporaine, lesquels on peut vénérer comme les bons chrétiens vénèrent le miracle de la multiplication des pains par le Christ.

LE TRAVAIL

(Avec irritation.) Essaie donc si ça t'amuse.

(La Moquerie enfle une chasuble et une étole qu'elle a sorties d'une des nombreuses poches de son habit, et fait tourner un encensoir de plus en plus rapidement, en lui faisant faire des mouvements ridicules, jusqu'à ce qu'elle ait enfumé la salle au complet. Le Travail commence à

toussoter, puis s'étouffe complètement, au point d'en cracher pratiquement ses poumons. La Moquerie sort d'une autre de ses poches un calice, le remplit à ras-bord de Peines et Labeur, et le lui présente.)

LA MOQUERIE

Le sang du Christ. Ça va t'humecter le gosier.

(Le Travail essaie de lui répondre, mais recommence à tousser de plus belle. Il saisit donc le calice et le boit jusqu'à la dernière goutte.)

LE TRAVAIL

(D'un ton impérieux.) Veux-tu bien cesser tes simagrées ? Et dépose cet encensoir ! On n'y voit plus rien et on étouffe, tant il y a de la fumée.

(Le Travail, qui soudain ressent les effets de cette grande rasade de liqueur, devient blême et a un léger étourdissement. Il se laisse tomber lourdement sur son fauteuil dictatorial. La Moquerie ferme les yeux, prend un air solennel, et singe le ton et les gestes d'un prêtre qui récite les Saintes Écritures.)

LA MOQUERIE

En ces jours-là, une foule nombreuse s'étant de nouveau réunie devant la banque et n'ayant pas de quoi manger, les banquiers appelèrent leurs serviteurs et leur dirent : « Nous sommes tout émus de compassion pour cette foule ; car voilà au moins trois jours qu'ils sont là, et qu'ils n'ont rien mangé. Si nous les chassons à jeun, les forces leur manqueront bientôt, car plusieurs n'ont même plus de logis. » Leurs serviteurs leur répondirent : « Comment pourrait-on leur procurer l'argent nécessaire pour les nourrir et les loger, alors que les capitaux de la banque sont en grande partie déjà investis ou prêtés ? » Alors les banquiers leur répondirent : « Vous prêterez neuf fois plus que nous ne disposons, et vous demanderez qu'on nous paie des intérêts substantiels, pour faire profiter pleinement notre investissement et nous procurer les moyens de continuer nos bonnes œuvres. Et afin que nos livres soient en règle, ayez recours à ce simple jeu d'écriture comptable : vous inscrirez à notre actif les créances que nous aurons sur ces pauvres gens ; et à notre passif, les sommes d'argent dont auront été approvisionnés leurs comptes bancaires. » Alors les serviteurs firent passer la foule misérable dans les bureaux des conseillers financiers, et tous repartirent avec de quoi se nourrir et se loger un certain temps.

(À quelques mètres juste devant la Moquerie se dessine peu à peu une mince silhouette constituée de longues colonnes de minuscules chiffres, montée sur des échasses et surmontée d'un énorme haut-de-forme, qui la font paraître beaucoup plus grande qu'elle n'est en réalité.)

LA MOQUERIE

Et quand la foule fut partie, la Grande Banquière s'adressa ainsi à ses confrères et à ses serviteurs : « Il en sera comme d'un multimilliardaire qui, partant en voyage une année entière, appela ses serviteurs les plus fidèles, et leur confia l'administration de ses richesses. Il confia cinquante milliards de dollars à l'un, vingt à l'autre, et dix au troisième, à chacun selon sa capacité, et il partit. Aussitôt celui à qui on avait confié vingt milliards de dollars alla les jouer à la Bourse et, bénéficiant de quelques bons tuyaux, les fit valoir et gagna dix milliards de dollars. Celui qui avait reçu cinquante milliards de dollars alla fonder une banque, spécula avec l'argent des déposants, prêta 1 billion de dollars et gagna 100 milliards de dollars. Celui auquel on avait confié seulement dix milliards de dollars les investit dans un projet immobilier qui semblait prometteur, mais qui s'avéra un échec, en raison de l'éclatement de la bulle immobilière, et eut toute la peine du monde à récupérer son capital, en revendant rapidement ses actions à quelques riches benêts. L'année écoulée, le multimilliardaire revint, et leur demanda de lui rendre des comptes. Celui auquel on avait confié vingt milliards de dollars s'approcha, et il dit : « Ô maître, tu m'as confié vingt milliards de dollars ; voici, j'en ai gagné dix autres, en spéculant à la Bourse. » Son maître lui dit : « C'est bien, bon et fidèle serviteur. Voici 50 millions de dollars que je te donne. Entre dans la joie de ton maître ! » Celui auquel on avait confié cinquante milliards de dollars s'approcha, et il dit : « Ô maître, tu m'as confié cinquante milliards de dollars ; voici, j'en ai gagné cent autres, en fondant une banque et en prêtant beaucoup plus je n'avais investi et qu'on avait déposé. » Son maître lui dit : « C'est encore mieux, très bon et très fidèle serviteur. Voici 500 millions de dollars que je te donne. Entre dans la joie de ton maître ! » Celui auquel on avait confié seulement dix milliards de dollars s'approcha, et il dit : « Ô maître, je savais que tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé, et qui amasses où tu n'as pas vanné ; j'ai failli tout perdre en investissant dans un projet immobilier, et ensuite j'ai eu peur et j'ai déposé ton argent dans un compte d'épargne. Voici, prends ce qui est à toi. » Son maître lui répondit : « Serviteur méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que j'amasse où je n'ai pas vanné ; il te fallait donc investir mon argent dans la banque de ton confrère, pour qu'il en prête trois fois trois fois plus, et le fasse fructifier. Ôtez-lui donc ces milliards, et confiez-les au banquier. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. Et le serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de

dents. » La Grande Banquière congédia alors ses serviteurs, qui sortirent en marmottant et en se jetant les uns les autres des regards torves.

(La Haute Finance, par condensation d'interminables colonnes de minuscules chiffres, a fini de se matérialiser. Du haut de ses échasses, elle jette un regard courroucé à la Moquerie, sans apercevoir le Travail.)

LA FINANCE

(Lugubre.) Qui es-tu donc, pour oser m'appeler ainsi, m'obliger à prendre forme dans le monde matériel, et me détourner des maléfices que je prépare pour les hommes ?

(Le Travail finit par s'arracher à son hébétude, sans néanmoins s'étonner de l'apparition de la Finance.)

LE TRAVAIL

(Sans se lever de son trône pour l'accueillir.) Je te présente la Moquerie, qui se joindra peut-être à notre équipe. C'est avec mon accord qu'elle t'a appelée, puisque je veux que tu lui montres la bonne farce que tu prépares à tous ceux qui consomment ou qui utilisent les produits et les services financiers de ton invention, de même qu'à tous ceux qui s'enrichissent grâce à ces produits et à ces services, alors que tu prétends contribuer à stimuler l'activité économique. Et contrairement à ce que je te demande d'habitude, tu peux – sans dépasser les bornes de ce qui est raisonnable – donner libre cours à ton imagination et à ta frivolité. Il s'agit justement de lui montrer que le monde que nous façonnons par notre collaboration n'est pas aussi gris qu'elle se l'imagine, et que ses rires moqueurs peuvent y trouver leur place et leur utilité.

LA FINANCE

Alors c'est une autre affaire. Toutes mes excuses pour m'être adressée à vous sur ce ton menaçant. Je suis enchantée de faire votre connaissance.

LA MOQUERIE

Mon ravissement de vous rencontrer enfin, après tout le mal que j'ai entendu dire de vous, n'est pas moindre !

LA FINANCE

Me voilà contente d'apprendre que ma réputation me précède. Quant à vous, la haine presque universelle que les hommes vous vouent souvent excite tout autant ma curiosité.

LE TRAVAIL

Allons, allons, assez babillé. Cessez ce bavardage et ces vaines politesses sur-le-champ. Ma chère Finance, je te demande de lui faire sans plus attendre une démonstration de tes talents de magicienne, si on peut dire, et de lui faire sentir la nocivité de la création débridée de monnaie scripturale par les banques privées. Montre-lui tout ce qui peut résulter tôt ou tard des arnaques raffinées des banquiers. C'est du grand art : de quoi renvoyer les plus grands prestidigitateurs sur les bancs d'école, rien de moins ! Il est grand temps de passer à l'action, et de dissiper ses moindres doutes.

LA MOQUERIE

Pourtant tout est dans la parlotte, pour moi comme pour les mortels ! Donc, avant de montrer une chose aussi extraordinaire, et nous payer la tête des banquiers et de leurs débiteurs, il nous faut absolument un boniment, comme à la foire. Je céderais bien la parole au Divertissement, s'il était ici. Mais en son absence, je veux bien me substituer à lui et me faire bonimenteuse, pour qu'il ne manque rien à cette représentation grandiose. Car nous faisons affaire avec de grands enfants pas très futés et même franchement écervelés, lesquels il importe de traiter comme tels.

LE TRAVAIL

(Repris de lassitude, et en poussant un soupir.) Si ça t'amuse... Mais je ne crois pas que ce soit nécessaire, puisque ces grands enfants, n'étant pas ici, ne t'entendront même pas.

LA MOQUERIE

Mais justement ! Je sais que tu meures d'envie de parler franchement aux hommes, et de leur montrer toute ta cruauté, même si tu ne peux pas te le permettre pour le moment, comme tu veux qu'ils collaborent à l'avènement des maux que tu leur réserves. Profite donc de l'occasion que je te donne, en me permettant d'assembler devant toi une foule imaginaire, de réaliser ce fantasme, sans avoir à en subir les conséquences désagréables.

Puis il ne faut pas lésiner, et encore moins nous montrer paresseux, quand il s'agit d'une chose aussi importante, c'est-à-dire – si je t'ai bien compris – capable de faire implorer le système économique actuel, ainsi que l'ordre social et politique qui repose sur lui, condamnant ainsi tous les hommes à la misère et à la disette, à l'insécurité et au labeur, et enfin aux guerres intestines et à une dégénérescence plus ou moins rapide, jusqu'à ce que soit atteint un état tellement barbare et primitif qu'il ne sera guère possible de descendre plus bas ; ni de remonter plus haut, cela va sans dire !

Et n'oublie pas ceci : c'est seulement dans la mesure où je peux me moquer des très grands et très puissants personnages, comme les banquiers et tous les autres gros « môssieurs », que je peux participer à ton entreprise. Autrement je n'ai pas le cœur à l'ouvrage, et ce que tu attends de moi m'est affreusement pénible. Je souffre, certes, et cela peut sans doute te faire plaisir ; mais les hommes, du même coup, souffrent moins aussi, puisque alors je ne suis pas aussi productive, efficace et proactive que je pourrais l'être dans des conditions plus favorables.

(Le Travail regarde fixement la Finance pour savoir ce qu'elle en pense.)

LA FINANCE

Au point où nous en sommes, mon cher, pourquoi pas ? Aussi bien faire les choses en grand pour satisfaire et convaincre pleinement notre future collaboratrice.

(Sans daigner répondre, le Travail va se servir un autre grand verre de « Peines et Labeur » éventé, avale quelques comprimés de stimulant et, après s'être assis à nouveau sur son trône, commence à fumer compulsivement la cigarette électronique, afin que l'arôme de chewing-gum au melon d'eau se répande dans tout son système respiratoire, et l'empêche de sentir l'odeur de putréfaction qui émane de ses viscères et qui pourrait lui donner la nausée. Quant à la Moquerie, elle trinque un coup avec la Finance et lui fait signe de se tenir un peu à l'écart, le temps de son boniment. Puis elle met une longue barbe postiche pour se déguiser en femme à barbe, sans se donner la peine d'enlever ses vêtements ecclésiastiques, lesquels lui semblent aussi bien convenir au nouveau rôle qu'elle s'apprête à jouer qu'au précédent. Ensuite elle empile quelques épais rapports bureaucratiques qui traînaient sur le parquet pour s'en faire une tribune, y monte, et commence à haranguer une foule imaginaire, qu'il s'agirait d'impressionner pour lui prendre son argent, grâce à un habile tour de passe-passe, ou en lui vantant quelque curiosité qu'on pourrait lui faire voir.)

LA MOQUERIE

« Mais que verra-t-on chez vous ? », allez-vous demander. Ce que vous verrez, mesdames et messieurs, c'est ce qui n'a pas de précédent et n'aura jamais d'imitation. Ce que vous verrez, ce sont des merveilles, des impossibilités, des miracles enfin ! Le détail en est indescriptible. Je vous dirai seulement : payez et entrez, et vous serez non seulement satisfaits, mais ivres de joie, transportés d'admiration, abasourdis. Car il s'agit de vous faire assister à rien de moins qu'à l'insondable, qu'à l'impénétrable mystère de la création et de la destruction de la monnaie scripturale, tel qu'il se déroule dans les banques privées ! Ainsi pourrez-vous constater que le monde actuel n'est pas aussi gris et platement matériel qu'on le croit généralement, et que la Grande Banquière l'a même réenchanté, en redonnant au Verbe sa puissance créatrice et destructrice originelle.

Entrez donc dans cet établissement, bonnes gens ! Vous ne trouverez pas, dans toute l'immense foire qui s'étend sur la planète entière, chose plus surprenante, plus étonnante et plus fascinante ! Encore plus que ma barbe, je vous le dis, laquelle – veuillez me croire – ne vous restera pas dans les mains quand vous la toucherez, et a même été scientifiquement certifiée authentique par les plus grands spécialistes de tous les pays ! Je vous l'assure, ce n'est pas de la frime, c'est garanti ! La Grande Banquière, qui vous attend sous le chapiteau, vous convaincra de l'inconcevable, de l'inimaginable ! Tout comme j'ai bien une barbe qu'en ma qualité de femme je ne devrais pas avoir et que vous – tous des saints Thomas, j'en suis certaine – pourrez tirer pour vous convaincre qu'elle est véritable – mais pas trop fort, hein, car sinon vous constaterez aussi que je suis une femme forte et que mon poing est de marbre –, cette magicienne respectée et respectable vous prêtera de l'argent qu'elle n'a pas, et pour vous convaincre que celui-ci se met alors bel et bien à exister, vous demandera de le lui rembourser en entier, avec intérêt. Vous pouvez en être certains : les sceptiques en seront confondus !

Quel prodige, vous dis-je ! C'est une occasion à ne pas rater, et qui ne se représentera peut-être jamais dans votre vie. Allons, ne vous bousculez pas : il y aura de la place pour tout le monde, autant que vous soyez.

(Elle fait comme si elle vendait des billets et collectait de l'argent, puis comme si elle dirigeait une foule nombreuse vers l'entrée d'un chapiteau.)

Allons, allons, mesdames et messieurs, on se dépêche et on avance dans l'ordre et la discipline, car le numéro va bientôt commencer. Veuillez vous asseoir.

(Elle fait semblant d'attendre que la foule nombreuse prenne place.)

Vous êtes tous bien assis sur vos sièges ? Très bien : car autrement vous pourriez tomber à la renverse.

Maintenant, que le numéro commence !

(Elle s'avance au milieu de la pièce et fait signe à la Finance de la rejoindre.)

Je vous prie d'accueillir chaleureusement la Grande Banquière qui, pour votre bon plaisir, abandonnera son habituelle discrétion et vous initiera aux arcanes des prêts bancaires ; mais sans vous révéler non plus tous les secrets de son art, ce que toute magicienne qui se respecte refuse catégoriquement de faire. Car il ne vous faut pas trop en demander. Et notre amie doit bien gagner sa vie, comme chacun d'entre nous.

(Alors que la Finance s'incline dans toutes les directions pour saluer les spectateurs imaginaires, la Moquerie bat frénétiquement des mains pour simuler leurs applaudissements. Le Travail, irrité par ce vacarme, obtient le silence de la foule imaginaire en la pointant de sa marotte.)

LA FINANCE

(Froidement.) Pour mon premier tour, j'exige de vous tous une participation inconditionnelle et une confiance aveugle. Vous n'avez d'ailleurs pas le choix. Vous ne pouvez quand même pas cacher tout votre argent dans un bas de laine ou sous votre matelas. C'est pourquoi mon assistante, qu'on appelle parfois la Folie, passera dans la salle pour collecter la totalité de votre argent, qui sera déposé dans ma banque, et avec lequel je pourrai spéculer, notamment en vous prêtant de l'argent.

(Rudement.) J'avertis déjà ceux d'entre vous qui pourraient avoir envie de résister : on réussira bien à obtenir votre argent, d'une manière ou d'un autre. Que m'importe que vous me le remettiez de votre plein gré ou sous la contrainte ! Car si vous essayez de garder tout en comptant et de ne pas avoir de compte bancaire, il me fera plaisir d'attirer l'attention des forces de l'Ordre sur vous, en prétendant que tout ça est louche, très louche. Vous ne voulez quand même pas qu'on s' imagine que vous fraudez le fisc, que vous vendez de la drogue, que vous êtes un proxénète, que vous faites de la contrebande, que vous blanchissez de l'argent, que vous appartenez à un groupuscule d'anarchistes radicalisés contestant à ce point l'ordre en place que ces membres refusent catégoriquement d'utiliser le système bancaire, pourtant partie intégrante de la réalité actuelle ; et qu'on juge nécessaire de perquisitionner chez vous pour combattre la menace que vous représentez pour la société, de vous

emprisonner de manière préventive, et de vous accuser à tort et à travers de tous les crimes imaginables, avec preuves à l'appui.

Allons, allons, donnez généreusement et sans crainte à mon assistante, qui est tout à fait digne de confiance, comme je suis pour ma part d'une intégrité sans égale. Gardez sur vous seulement un peu d'argent de poche et confiez-nous tout le reste, qui sera beaucoup plus en sûreté dans nos mains que chez vous ou dans vos poches.

Vous hésitez ? Mais qu'attendez-vous donc pour vider vos poches ? Donnez, et que ça saute !

(La Moquerie fait comme si elle se faufilait entre les sièges pour collecter l'argent des spectateurs. Elle fait apparaître, on ne sait d'où, des billets de banque, des chèques et des avis de dépôt en assez grande quantité, lesquels disparaissent aussitôt dans le haut-de-forme que lui a remis la Finance. Ce manège continue quelques minutes, jusqu'à ce que la Finance reprenne la parole.)

(D'un ton qui se voudrait reconnaissant et rassurant.) Tout le monde a donné ? Merveilleux ! Je vous remercie de votre collaboration et de votre bonne volonté, et je n'oublierai jamais la confiance dont vous avez aujourd'hui témoigné à mon égard, moi qui suis la Grande Banquière. Je vous promets que vous ne le regretterez pas. Votre argent ayant été déposé dans mon entreprise, en travaillant pour défendre mes intérêts, je travaille donc aussi pour défendre vos intérêts. Si la banque fait de bonnes affaires, j'y gagne et vous y gagnez. Si elle fait plutôt de mauvaises affaires, j'y perds et vous y perdez. Mais nous avons beaucoup plus à gagner et presque rien à perdre, surtout dans la situation actuelle, où vous peinez pour avoir et garder de quoi vivre simplement.

(Au Travail.) Mon cher ami, aurais-tu l'amabilité de me prêter ton sceptre, que je veux utiliser comme baguette magique, en raison du grand pouvoir qui en émane ?

(Le Travail constate avec étonnement qu'il tient la marotte de la Moquerie.)

LE TRAVAIL

(Embarrassé.) Ce n'est pas mon sceptre, mais la marotte de la Moquerie. J'ignore même comment elle s'est retrouvée entre mes mains.

LA FINANCE

Je suppose que cela fera aussi bien l'affaire. (*À la Moquerie.*) Vous permettez ? Mille mercis !

(*Elle prend la marotte des mains du Travail, et la tient comme s'il s'agissait d'une baguette magique.*)

Maintenant, que la magie commence !

Même si vous avez déposé, de par votre nombre, de grandes sommes d'argent dans ma banque, il est certain que vous n'en avez pas assez individuellement, et que vous avez besoin de plus, et même de beaucoup plus. De nos jours l'argent vaut de moins en moins, le prix de la nourriture, des logements et de tant d'autres choses augmente, les salaires stagnent ou diminuent, le taux de chômage augmente de plus en plus vite, les prestations d'aide sociale des États sont de plus en plus maigres, et il est toujours plus difficile d'y avoir droit, là où elles existent. C'est pourquoi je vous prêterai de l'argent, même et surtout aux plus pauvres d'entre vous, en vous demandant évidemment de payer des intérêts pour couvrir les risques considérables que je prends et pour me permettre de poursuivre mes bonnes œuvres. C'est ainsi que vous aurez de quoi vous nourrir, vous vêtir et vous loger, et peut-être consommer un peu de superflu, et ainsi favoriser la croissance économique.

Pendant, ne vous en faites pas : les taux d'intérêt sont – pour l'instant – très bas et, comme on dit, l'argent n'est pas cher. Il est impératif de relancer l'économie, pour notre bien à tous, et donc je suis prêt – au nom de ce bien qui me tient tant à cœur – à sacrifier une partie des profits qui me seraient autrement dus, si l'économie se portait mieux.

(*Applaudissements discrets et hésitants.*)

Je vois bien ce que vous vous dites : « Elle nous demande de déposer l'argent que nous gagnons dans sa banque, et ensuite elle veut nous le prêter en nous demandant des intérêts. La belle affaire que voilà ! Nous pourrions en faire autant qu'elle. »

Détrompez-vous, hommes de peu de foi : je ferai beaucoup plus et beaucoup mieux, c'est-à-dire ce que je suis la seule à pouvoir faire, moi qui suis la Grande Banquière ou – ce qui revient au même – l'Ultime Magicienne, à laquelle toutes choses obéissent, par l'intermédiaire du principe originel dont elles découlent toutes : l'argent. Car, dans le contexte de marasme économique que nous connaissons, il ne suffit pas de prêter aux moins nantis l'argent que les plus riches ont déposé pour

renouer avec la croissance économique nécessaire à la prospérité, de même qu'au maintien ou à l'amélioration du niveau de vie et du pouvoir d'achat. Cela serait à la portée du moindre usurier, et vous m'insultez en me comparant à lui. Ce qu'il faut faire, c'est créer de l'argent pour en prêter plus, car il en manque cruellement. Et y a-t-il quelqu'un d'autre qui puisse le faire aussi facilement que moi, pour répondre aux exigences de la situation économique actuelle et satisfaire vos besoins en argent ? Je suis donc la plus importante génératrice de quintessence !

(Elle lève la tête orgueilleusement. Applaudissements un peu plus nourris. Regard ombrageux du Travail.)

Vous voyez bien que j'ai raison, et que vous avez besoin de moi, que vous le vouliez ou non. C'est pourquoi mon acolyte, ici présente, circulera parmi vous pour vous faire compléter les formulaires nécessaires. Rien de compliqué ni de sorcier, vous pouvez m'en croire. Tadam ! Voilà que vos comptes bancaires seront approvisionnés de quelques dizaines de milliers de dollars, lesquels n'existaient pas juste avant ; que vous disposerez d'une importante marge de crédit et d'une carte de crédit vous permettant d'assumer les dépenses quotidiennes ; et que vous aurez obtenu un prêt hypothécaire ou étudiant, lequel vous permettra de réaliser vos rêves, quels qu'ils soient. Et qu'importe si je ne dispose pas des capitaux nécessaires pour vous prêter tout l'argent dont vous avez désespérément besoin ! Je trouverai bien les moyens d'en faire bien assez, quitte à en créer à partir du néant. C'est là mon affaire.

Et après un tel tour de force, vous comprendrez bien que je vous demande de me payer quelques petits intérêts en retour. Ce n'est que légitime. Car on n'obtient rien sans rien.

(À la Moquerie.) Allons ma chère, aide ces pauvres gens à signer les ententes nécessaires, car ils se meurent d'envie de se mettre enfin quelque chose sous la dent et de prendre leur avenir en main.

LA MOQUERIE

Allez, vous pouvez mettre vos initiales ici, ici, ici ; puis ici, ici et ici ; et encore ici, ici et ici. Pourquoi hésitez-vous ? Ne perdez pas votre temps à lire toute cette paperasse. Je vous le dis, mes amis, ce ne sont là que de simples formalités pour vous donner au plus vite les moyens de satisfaire vos besoins, de reprendre en main votre destin, et de réaliser vos rêves, grands ou modestes. Si j'étais vous, je me dépêcherais : on dirait que vous êtes sur le point de défaillir et même de mourir d'inanition. Voilà, enfin vous vous êtes décidés. C'est très bien, très très bien, soyez-en assurés. Non, non, mes chers, ce n'est pas nécessaire de signer avec votre sang. Loin de nous une telle barbarie ! L'encre suffira bien, du moins pour

l'instant. Voilà, c'est fait. Vous avez de quoi être fiers. Toutes mes félicitations !

(La Finance lui fait signe, avec sa marotte, de mettre toute cette paperasse dans son haut-de-forme, qui semble sans fond.)

LA FINANCE

Maintenant que vous avez bien voulu me faire confiance une fois de plus, le temps est venu de réaliser le miracle que vous attendez tous : celui de la création de la monnaie scripturale.

(La Finance s'approche de la Moquerie et commence à brandir sa marotte comme une baguette magique, juste au-dessus du haut-de-forme qu'elle tient et où de grandes sommes d'argent ont été déposées et engouffrées.)

LA MOQUERIE

(Solennellement.) Bonnes gens, veuillez garder le silence et vous recueillir pendant que l'Ultime Magicienne s'efforce de réaliser ce tour très difficile, qui exige toute sa concentration et toutes ses facultés cérébrales, et qui n'est pas sans danger pour elle et pour nous tous, dont le bien-être et la survie même dépendent de sa réussite. Par conséquent, je vous invite à l'aider en souhaitant aussi fort que vous le pouvez que ce chapeau se transforme sous vos yeux en une véritable corne d'abondance.

LA FINANCE

(D'un ton incantatoire, après avoir vidé d'une gorgée un autre verre de Peines et Labeur.) 666 fois le gestionnaire a grogné pour se faire obéir ; et treize fois l'investisseur a râlé pour obtenir de plus grands dividendes. La sirène chantonne : « Il faut prêter, il faut emprunter, il faut dépenser, car il est temps, il est temps, il est temps ! » Et tous les trois tournent en rond autour du couvre-chef : « Qu'un torrent de liquidités en jaillisse ! Que la terre entière en soit inondée ! Que l'usure appauvrisse et enrichisse ! » Et moi d'ajouter : Que les actifs empoisonnés y fermentent ! Et qu'endormis pendant trente-et-un jours et trente-et-une nuits, ils mitonnent insidieusement leur venin, dans le double-fond du coffre enchanté !

Doublez, triplez, quadruplez, décuplez, centuplez, peines, labeurs et troubles ! Et toi, poison, mijote, bouillonne ! Couvre ton mal ! Rumine-le ! Bientôt tu pourras sortir de l'obscurité et agir au grand jour !

(Violent coup de tonnerre. Pendant quelques secondes, il n'y a plus de lumière. La Moquerie contrefait les petits cris de la foule apeurée, jusqu'à ce que l'éclairage d'urgence soit fonctionnel.)

LA MOQUERIE

(Sur le même ton que la Finance.) Index crochu de banquier, panse hypertrophiée d'actionnaire, verrues purulentes de courtier, pied fourchu d'économiste, échine courbée de politicien, morve verdâtre d'emprunteur et genou ankylosé de larbin, pour faire un charme puissant en trouble, macérez et fermentez comme un poison d'enfer !

Vésicule biliaire de conseiller financier, boyaux merdeux d'investisseur, crocs cariés de spéculateur, cervelet difforme d'idéologue, langue brune d'homme d'État, boudin de débiteur et couilles ratatinées d'eunuque, pour faire une bouillie épaisse et visqueuse, bouillonnez et écumez comme une soupe d'enfer !

LA FINANCE

(Toujours sur le même ton.) Doublez, triplez, quadruplez, décuplez, centuplez, peines, labeurs et troubles ! Et toi, poison, mijote, bouillonne ! Couvre ton mal ! Rumine-le ! Bientôt tu pourras sortir de l'obscurité et agir au grand jour !

(La Finance verse un quart de bouteille de Peines et Labeur dans le haut-de-forme et, avant que le crépitement et les vapeurs qui en ont résulté ne cesse ou ne se dissipent, elle donne un grand coup de baguette magique sur ledit chapeau.)

Qu'il en soit fait selon ma Volonté !

(Le chapeau se met alors à trembler dans les mains de la Moquerie, et semble gagner en volume, comme s'il se remplissait de l'intérieur.)

LA MOQUERIE

(Criant d'enthousiasme.) Abra-ka-amra ! Elle a créé comme elle a dit ! Nous voilà tous sauvés ! Que Dieu en soit loué ! Alléluia !

(S'adressant à la foule imaginaire.) Comment donc ? Vous hésitez à applaudir ! Seriez-vous à ce point ingrats ? Ah, je crois comprendre : nos incantations vous ont glacé le sang. Que vous êtes crédules, bonnes gens ! C'était là une simple mise en scène, pour le bien de notre numéro. Il ne

faut nullement la prendre au sérieux, et n’y voir qu’une plaisanterie amusante, qu’une tentative de donner une atmosphère lugubre à notre représentation.

En réalité, l’Ultime Magicienne tire toute sa puissance d’elle-même, et n’a donc aucunement besoin d’invoquer, grâce à des rituels incantatoires, des puissances maléfiques et occultes supérieures pour faire ses tours. Elle n’est rien de moins que le Demiurge, par lequel sont créés l’argent et toutes les choses qu’il engendre, et auquel tout revient tôt ou tard.

(Autre regard ombrageux du Travail et bruyantes ovations de la foule. La Moquerie plonge la main dans le haut-de-forme et saisit à la poignée des cartes bancaires, des cartes de crédit, des chèques certifiés, des relevés de paiement, de versement ou de virement, des traites bancaires, des contrats d’achat de maison et de voiture, pour les lancer comme des confettis. Pendant ce temps, le Travail sirote un autre verre et continue à fumer la cigarette électronique, en tâchant de prendre un air décontracté et indifférent, comme si le tour que la Finance venait d’exécuter était bien au-dessous de ses capacités, et comme s’il ne se souciait pas du tout de l’adulation de la foule imaginaire, laquelle il regarde dédaigneusement, avec des yeux vitreux. Quand le plancher est entièrement recouvert des formes matérialisées ou des signes de la monnaie scripturale, la Finance fait signe à la Moquerie d’arrêter de puiser dans le chapeau, dont le contenu semble pourtant inépuisable.)

LA FINANCE

Grand merci pour vos applaudissements. *(En jetant un coup d’œil de biais au Travail.)* Mais laissez-moi vous dire que c’est encore bien peu de chose. Le meilleur reste encore à venir. Autrement dit, vous n’avez encore rien vu.

(À la Moquerie.) Pourrais-tu remettre dans le chapeau une partie de cette monnaie scripturale qui circule sur le marché et qu’on utilise pour acheter des biens et des services ? Car cette monnaie est, suite à ces transactions, déposée ou versée dans les comptes bancaires de ses nouveaux acquéreurs, dans une institution financière ou une autre. C’est ainsi qu’elle peut réintégrer le système bancaire ou s’y mouvoir, sans être remboursée aux banques détentrices des créances, ni être détruite par elles à ce moment, pour ne laisser exister que les sommes obtenues sous forme d’intérêts. Et – merveille entre les merveilles ! – elle peut alors être comptabilisée par les banquiers pour déterminer combien de monnaie scripturale ils peuvent créer pour octroyer de nouveaux prêts.

(La Moquerie fait ce qu'elle dit. La Finance donne un nouveau coup de baguette magique. Le haut-de-forme se gonfle et déborde de monnaie scripturale, que la Moquerie continue à répandre tout autour d'elle.)

Encore une fois !

(La Moquerie s'exécute. La Finance donne encore un autre coup de baguette magique. Le haut-de-forme se déchire par endroits, et un flot de monnaie scripturale en jaillit.)

Encore une fois !

(La Moquerie obéit en grimaçant. De crainte d'un accident, elle tient le haut-de-forme le plus loin d'elle possible, en tendant les bras devant elle. La Finance y donne un dernier coup de baguette magique, et celui-ci explose. Une pluie de monnaie scripturale inonde la salle. Murmures d'étonnement et de stupeur de la foule imaginaire. Pendant que la Finance poursuit son discours, la Moquerie tente de réunir tous les lambeaux du chapeau, et s'efforce tant bien que mal de les recoudre ensemble.)

Admirez ce déluge, ce raz-de-marée de monnaie ! Étonnez-vous de ce miracle sans pareil ! Car l'argent ne pousse non pas dans les arbres, mais dans les banques.

(En jetant un regard de complicité au Travail, qui approuve d'un hochement de tête.) Et surtout soyez-moi éternellement reconnaissants, non pas de vous avoir procuré de quoi vivre, mais de vous avoir mis dans une situation où, débiteurs de votre jeunesse jusqu'à vos vieux jours, vous devrez travailler encore plus fort et plus en vain, c'est-à-dire pour enrichir ceux qui vous ont prêté de l'argent qu'ils n'avaient pas.

LE TRAVAIL

(N'en pouvant plus de rester passif et inactif.) C'est alors que je peux vous occuper ; vous empêcher de sombrer dans l'oisiveté (la mère de tous les vices, c'est bien connu) ; remplir vos journées, votre esprit et votre cœur ; vous dispenser de sentir le grand vide de votre vie (que vous devez quand même gagner) ; et vous enlever le temps et l'envie de vous poser des questions morales, sociales, politiques et économiques qui ne vous intéressent pas, qui ne regardent pas des larbins tels que vous, et qui vous empêcheraient de dormir sur vos deux oreilles – sommeil paisible que

seuls la fatigue et l'abrutissement résultant d'un labeur quotidien et pénible peuvent vous procurer.

LA MOQUERIE

Exactement. Comme on dit, les grands esprits se rencontrent.

LA FINANCE

(À la foule des spectateurs.) Puis n'allez surtout pas vous imaginer, pour vous rassurer ou vous consoler, que l'argent scriptural dépensé par vous et ainsi mis en circulation contribuera à relancer l'économie, à la faire sortir de son marasme, à créer des emplois, et à accroître votre pouvoir d'achat et votre niveau de vie. Ou, si vous y tenez, continuez à croire : c'est votre affaire, misérables benêts ! Le réveil n'en sera que plus brutal. *Until then, sleep well, my pretties !*

(La foule fantasmagorique balbutie de mécontentement, et quelques-uns vont même jusqu'à clamer leur indignation haut et fort.)

LE TRAVAIL

Fermez votre sale clapet, vous dis-je ! Ce n'est ni le moment ni l'endroit de vous plaindre !

(Il tourne la tête un peu à gauche, fixe dans le vide, et tend l'oreille, comme s'il écoutait quelqu'un lui faire la réplique.)

Comment ? Vous dites que ce n'est jamais le moment ni l'endroit de vous plaindre ? C'est exactement ce que je pense, moi aussi. Nous sommes d'accord. Alors bouclez-la définitivement, bande de connards ! Mes oreilles sont closes à toutes vos récriminations, tout comme celles de la Finance et de la Politique.

(Il s'interrompt, comme si on faisait du chahut pour l'empêcher de parler.)

Vous continuez à protester ? Vous allez voir : je vais vous en donner pour votre argent, et vous ne manquerez pas de raisons de râler, toujours en vain, bien entendu.

Tout cet argent, qu'on a créé expressément pour vous faire payer des intérêts et alourdir vos chaînes, se retrouvera, une fois dépensé, majoritairement dans les coffres des grandes entreprises qui vous exploitent et qui vous vendent à grands frais des marchandises et des services de pacotille. Cela est écrit dans le ciel, ou plutôt dans les lois sur le travail et sur l'activité économique, tolérées, votées ou élaborées par ceux mêmes qui sont censés être vos représentants politiques. Les salaires qu'on vous donne ne sont-ils pas généralement risibles si on les compare aux profits que font les entreprises ? Déjà trop bas et même misérables, seront-ils indexés en fonction de l'augmentation du « coût de la vie », ce qui empêcherait les grandes entreprises de capitaliser toujours davantage, même sur les besoins les plus essentiels, comme celui de se nourrir et celui de se loger ? Et vos employeurs pouvant vous congédier ou vous mettre à pied de plus en plus facilement, sans avoir à se justifier, n'aurez-vous pas intérêt à vous contenter des broutilles qu'ils voudront bien vous donner, même si cela implique une baisse de salaire ? Autrement, ne risqueriez-vous pas de ne plus être capables d'acquitter vos comptes et d'effectuer les paiements dus pour rembourser vos dettes ? Ne pourriez-vous pas même faire faillite, voir vos biens saisis, vous retrouver à la rue, et avoir un mauvais dossier de crédit, vous rendant trop peu dignes de confiance pour obtenir un autre prêt, et vous obligeant à emprunter à des conditions très coûteuses et très contraignantes, qui ne feraient qu'accroître le risque d'une seconde faillite ? Et à force de céder, par crainte d'être incapables de rembourser vos dettes et de faire faillite, ne vous retrouverez-vous pas – pauvres niais ! – dans une situation où les probabilités de défaut de paiement et de faillite augmenteront au fur et à mesure que se dégraderont vos conditions de travail, que se réduira à presque rien votre pouvoir d'achat, et que vous perdrez tous les moyens de résister efficacement, à supposer que la misère soit capable d'en donner l'envie à des esclaves rampants et émasculés comme vous ? Dans le meilleur des cas, vous paierez difficilement les intérêts que vous devez aux banques, en étant à peine capables de rembourser le capital.

LA FINANCE

Ainsi ce ne sont pas les entreprises démesurément riches qui servent de vecteurs pour distribuer les richesses dont devrait profiter le reste de la société, mais c'est plutôt vous tous qui servez de vecteurs pour mettre en circulation des richesses qui au final se retrouveront entre les mains de ces entreprises, et qui seront peut-être investies dans une banque par les actionnaires de ces entreprises, question d'essayer de vous « prêter » une autre fois de la monnaie scripturale créée à proportion des capitaux réellement disponibles et eux-mêmes constitués à partir de monnaie scripturale qu'on vous a « prêtée » et qui a circulé. C'est à en mourir de rire !

(Incantations.) Signes monétaires, symboles cabalistiques donnant puissance et fortune à vos détenteurs, et leur permettant d'exploiter et de posséder corps et âme les autres hommes, accumulez-vous en quantités astronomiques dans les comptes bancaires de l'élite économique triomphante ! Faites que ces surhommes à la puissance dix, comme le monde n'en a jamais vu avant, puissent avoir déposé à leurs noms des sommes d'argent qu'il s'avérera très incommode d'écrire sans utiliser des exposants ! Faites que les empereurs les plus puissants, les papes les plus attachés aux choses de ce monde, les conquérants les plus avides et les présidents les plus corrompus qu'a jamais connus l'histoire semblent être des chefs de tribu, de bande de voyous ou de secte religieuse, ou encore des maires de village, en comparaison d'eux ! Faites que l'humanité toute entière s'efface devant leur grandeur, pour n'être que des fourmis laborieuses !

(Elle donne quelques coups de baguette magique, et la quasi-totalité des signes matérialisés de la monnaie scripturale, après avoir virevolté dans plusieurs directions et s'être regroupée en tas, s'entasse dans son haut-de-forme, comme emportée par une main invisible. Puis elle tend l'oreille, comme si la foule fantomatique lui adressait la parole.)

Vous trouvez que c'est insupportable, injuste, immoral, inhumain, ou je ne sais quoi encore ? À quoi donc vous attendiez-vous ? Pensiez-vous que les banquiers se souciaient réellement de vous donner les moyens de satisfaire vos besoins et d'accroître votre niveau de vie ? Pensiez-vous que ces escrocs calculateurs et cyniques n'avaient pas une idée derrière la tête quand ils vous « prêtaient » de l'argent, et que les intérêts de l'élite économique à laquelle ils appartiennent se réduisaient au fait de vous faire payer des intérêts sur les sommes d'argent « prêtées » ? Pensiez-vous que je me souciais vraiment de la prospérité économique, alors que la seule vue de mes inventions financières biscornues auraient dû vous montrer le contraire, et peut-être même vous convaincre que je n'ai plus toute ma tête, que je suis particulièrement perverse, si ce n'est pas les deux à la fois ? Aussi bien croire aux contes de fées, au Père Noël ou au Bon Dieu !

Alors bien fait pour vous, bande de naïfs ! Vous n'avez que ce que vous méritez. Aux riches, aux forts et aux malins, il faut donner encore plus de richesses ; aux pauvres, aux faibles et aux sots, leur prendre tout ce qu'ils ont, entre autres en leur prêtant à usure ce qu'on n'a pas.

LE TRAVAIL

C'est en effet là l'impitoyable loi de la nature, ou celle du marché ; ce qui revient d'ailleurs au même, la nature étant le théâtre d'une lutte

sanglante où seuls les plus forts sont vainqueurs et obtiennent la possession de ce qui leur permet de satisfaire leurs besoins, le marché étant pour sa part une jungle où les prédateurs assoiffés de sang, aux dents et aux griffes acérés, parviennent à dévorer toutes les bêtes qui se trouvent plus bas qu'eux dans la chaîne alimentaire.

(Il s'arrête de parler quelques secondes, en étant secoué par de petits rires fous.)

Comment ? Vous persistez dans votre indignation ? Vous exigez réparation de la Finance et de moi-même ? Vous réclamez une intervention de la Politique en votre faveur ? Vous voulez qu'on empêche les banquiers et l'ensemble de l'élite économique de vous exploiter, et qu'on abolisse une partie ou la totalité de leurs privilèges ? Vous l'aurez voulu, et vous n'y gagnerez rien, bien que vous ne perdiez rien pour attendre !

Sachez donc, misérables vermisseaux, que votre pauvreté toujours croissante sera à l'origine même de la chute de vos exploiters, et aussi qu'une fois ceux-ci tombés des hauteurs, vous ne vous relèverez pas pour autant. Car si vous êtes tous de plus en plus misérables parce que de plus en plus exploités, et de plus en plus exploités parce que de plus en plus misérables, comment donc pourrez-vous contribuer à plus ou moins long terme à la relance de l'économie, dont les profits futurs des grandes entreprises, et donc les richesses des élites économiques, dépendent ? On pourra bien vous prêter sans cesse de l'argent, dans l'espoir de faire de vous des acteurs économiques capables d'enrichir leurs maîtres en travaillant et en consommant, ça ne changera rien à l'affaire. Ce sera toujours à refaire, et on réussira seulement à vous rendre encore plus pauvres et même misérables.

(À la Finance.) Tu peux procéder : va jusqu'au bout. Fais enfin payer aux exploiters de toutes sortes les biens dont ils ont pu profiter impunément depuis trop longtemps ; avec intérêt, cela va sans dire. Nous les avons assez dorlotés !

LA FINANCE

Ne t'inquiète pas : je vais même faire payer aux exploités de toutes sortes les biens dont leurs exploiters ont pu profiter impunément depuis trop longtemps ; avec intérêt, cela va sans dire. Je t'assure que ce sera un spectacle comme on n'en a pas vu depuis longtemps, et qui vaut bien la peine que je coure le risque de m'anéantir pour le mettre en scène. En cela s'incarne en moi le principe fondamental de la spéculation financière : on ne peut gagner gros qu'en risquant gros, ou en faisant risquer gros aux autres. Mais qu'importe ce qui adviendra de moi. Par ma participation

active au projet que tu as conçu pour faire souffrir tous les hommes indistinctement, les plus grandes des pertes financières sont devenues à mes yeux les plus grands des gains. Ainsi, si cela est nécessaire, c'est sans regret que je retournerai au néant dont je suis sortie, un peu à la manière d'un samouraï prêt à mourir pour son seigneur. Ou, pour parler plus justement, je suis prêt à sacrifier sans hésiter mon existence dans le monde matériel, pour exister exclusivement dans une réalité supérieure : le monde des abstractions pures, c'est-à-dire celui des nombres et de la spéculation.

(Le Travail se frappe discrètement la tempe avec son index.)

LA MOQUERIE

(En continuant son travail de couture.) Et les moralistes osent dire que l'esprit de sacrifice et le dévouement aux grands idéaux et aux grandes causes sont choses du passé !

LA FINANCE

(À la foule, en réglant son ton sur celui du Travail.) Alors, bande de gueux, comment pourrez-vous rembourser vos dettes, qui figurent parmi les actifs des banques, et grâce auxquels ces dernières s'attendent à faire des profits, en raison des intérêts que vous devriez payer ? Que se passera-t-il si un nombre de plus en plus grand d'entre vous sont de mauvais payeurs et font même faillite, et si ces créances deviennent en grande partie irrécupérables ? Rien de bon, bien entendu, car on ne pourra pas faire disparaître au passif des banques, aussi facilement qu'on les y a inscrits, les montants ayant servi à approvisionner vos comptes bancaires. Et comme, sous ma gouverne, les banquiers auront prêté beaucoup plus qu'ils ne disposaient, ces mauvaises créances des banques et les montants « prêtés » s'alignant en longues colonnes pèsent lourd dans leurs bilans financiers, ébranleront la confiance des investisseurs, rendront les banques méfiantes les unes envers les autres, les dissuaderont de se faire crédit les unes aux autres par crainte de perdre encore plus, les mettront dans une situation précaire, et feront chuter dramatiquement la valeur de leurs actions en bourse, non sans raison.

Bref, les banquiers aussi vont y passer, de même que tous ceux qui, riches ou pauvres, utilisent le système bancaire pour déposer leur argent ou pour tenter d'y faire des profits en y investissant d'une manière ou d'une autre.

(En se retournant vers la Moquerie, qui semblent chercher quelque chose parmi les formes matérialisées de la monnaie scripturale qui restent encore sur le plancher.) Alors, c'est fini, ce travail de rapiécage ?

LA MOQUERIE

Presque. Mais je n'arrive pas à retrouver le fond de ton chapeau. On dirait qu'il s'est littéralement volatilisé. Ce qui n'est pas très commode pour continuer notre numéro.

(Elle regarde le Travail à travers le trou béant qui demeure dans le haut-de-forme, et y passe la main en agitant les doigts.)

LA FINANCE

Qu'importe ! Il remplira encore mieux son office de gouffre sans fond.

(À la foule des spectateurs.) Ce qui était il y a peu de temps une véritable corne d'abondance s'est maintenant transformé, pour votre plus grand malheur et mon plus grand bonheur, en un véritable trou noir qu'on ne saurait combler, et qui engloutira tout ce qui l'entoure, y compris vous-mêmes, pour l'anéantir définitivement. Car si beaucoup des actifs des banques privées sont – sous la forme de créances irrécupérables – imaginaires, pourris, faisandés, toxiques, avariés, nocifs, radioactifs ou tout ce qu'on voudra, alors que les transactions d'approvisionnement ayant eu lieu lors des prêts demeurent inscrites au passif, vous comprendrez bien que le bilan financier de ces banques dégènera très rapidement, que leurs profits s'envoleront en fumée, que beaucoup seront menacées de faillite, et que la contamination s'étendra bien vite au système bancaire international dans son entier, en raison du crédit que les banques se sont fait entre elles (l'interbancaire) et des nombreuses transactions les liant intimement les unes aux autres, directement ou indirectement, ce peu importe où elles se trouvent ; et plus particulièrement en raison de la *(gestes d'un professeur qui scande ses paroles avec sa férule)* TI-TRA-RI-SA-TION, procédé qui consiste à s'enrichir en refilant – contre paiement – ces actifs toxiques à d'autres institutions financières, à répétition, car on peut très bien tromper après avoir été trompé, et être trompé après avoir trompé, et raffiner le procédé en dissimulant ces créances avariées dans des produits financiers structurés tellement complexes et opaques que même les plus tordus en viennent vite à ne plus s'y retrouver. Mais tout semble – voyez comme c'est sournois, voyez comme c'est insidieux ! – fonctionner normalement pendant un certain temps, jusqu'à ce que la confiance en ces créances deviennent presque nulle, comme leur valeur ; et jusqu'à ce que la méfiance que les institutions financières ont les unes envers les autres contribue à aggraver le climat d'incertitude économique et la décomposition du système bancaire. Donc, une fulgurante réaction en chaîne, une véritable explosion nucléaire, une nouvelle boîte de Pandore dont sortiront tous les maux imaginables, qu'on refermera beaucoup trop

tard, et où l'Espoir restera à tout jamais enfermé ! De quoi mettre à genoux une économie autrement bien portante ! De quoi achever une économie déjà languissante ! De quoi la priver à tout jamais des moyens de se relever !

Comme votre argent, travailleurs-consommateurs, de même que celui des entreprises qui vous exploitent, est justement déposé dans ces banques au bord du gouffre, vous êtes, comme vos employeurs, directement menacés, même si vous êtes seulement les dépositaires, même si vous ne spéculiez pas, même si votre argent est seulement placé dans des comptes d'épargne ou de transactions. Ce qui revient à être littéralement pris en otage. Et comme l'économie recevrait son coup de mort si les moyens de paiement disparaissaient et si les banques ne pouvaient plus faire crédit aux travailleurs-consommateurs et aux entrepreneurs, comme les investissements diminueraient et les emplois seraient abolis, et comme les finances des États s'effondreraient en même temps que les banques et le marché, on tient autant ces derniers à la gorge que les investisseurs et les dépositaires.

(Plusieurs banquiers, lugubres et blafards comme des spectres, et vêtus comme des croque-morts, se joignent discrètement à la foule des spectateurs et accompagnent de leur pantomime les réclamations que la Finance leur met dans la bouche.)

C'est pourquoi mes chers banquiers pourront, avec impudence, réclamer que vous les sauviez, d'une manière ou d'une autre : « Si nous coulons, vous coulez tous aussi. Ayez donc l'obligeance de nous venir en aide grâce à quelque plan de sauvetage. Nous ne sommes pas difficiles, pourvu que ce soit vous qui payiez pour éviter la catastrophe, et non pas nous ; et que vous nous laissiez par la suite mener nos affaires et stimuler l'économie comme avant, comme si rien ne s'était passé. Il nous conviendra aussi bien que vous nous procuriez les milliers de milliards de dollars dont nous avons besoin pour nous recapitaliser en nous donnant les deniers publics ou en nous permettant de saisir une partie de l'argent des dépositaires en nous autorisant à nous servir directement dans leurs comptes bancaires. Cela revient au même pour nous. Voyez comme nous sommes accommodants. »

(Quelques politiciens, cernés, au teint jaunâtre, et portant eux aussi des habits de vautour, sortent des ténèbres, se prosternent devant les banquiers, et puis se relèvent pour menacer le reste de la foule et exiger d'elle qu'elle se tienne bien tranquille, malgré son indignation croissante.)

Et les élus du peuple pourront vous dire avec hauteur : « Allons, bande de va-nu-pieds, vous nous avez choisi démocratiquement pour vos chefs, et il est maintenant temps de nous obéir sans protester, car il vous faut accepter nos décisions et la dure réalité (ce qui revient au même), car c'est ce qu'on attend des citoyens et des êtres raisonnables que vous êtes ou devriez être, car – enfin et surtout – nous savons incontestablement mieux que vous ce qui sert le bien de l'État, de la société, des particuliers, des entreprises et de l'économie, qui s'avère être le fondement de toutes choses. Croyez-nous, il est juste et nécessaire de venir charitablement en aide à nos amis les banquiers, même si certains d'entre eux ont commis des erreurs et sont coupables d'excès. Regardez-les attentivement. Ne voyez-vous pas, à en juger d'après leur mine, qu'ils sont aussi désolés de vous du pétrin dans lequel nous sommes tous, qu'ils regrettent amèrement leurs fautes (pas si grandes que cela, d'ailleurs), et donc qu'ils s'efforceront d'être plus éthiques à l'avenir ? L'erreur n'est-elle pas humaine ? Ne serait-il pas injuste de punir tous les banquiers pour les abus de quelques-uns d'entre eux seulement ? Et puis les banques ne sont-elles pas les réservoirs et les artères grâce auxquels la société est irriguée du sang de la vie, à savoir l'argent ? N'est-ce pas elles qui font carburer l'économie ? Ainsi est-il indispensable de les secourir, et de les empêcher de tomber dans le gouffre où elles nous entraîneraient certainement à leur suite. Les sauver, c'est nous sauver tous en même temps. Vous n'êtes pas convaincus ? On ne vous demande pas de l'être, mais seulement d'obéir gentiment, sans faire des manifestations et des grèves. Vous pouvez bien vous exciter et pleurnicher comme des enfants capricieux, nous avons déjà pris notre décision et nous l'avons fait entériner par l'assemblée compétente. Non seulement l'État autorisera que les banques s'approvisionnent en capitaux en saisissant, selon leurs besoins, une partie de l'argent que vous avez déposé ou investi, mais il mettra en application des plans de sauvetage financés à même les deniers publics. Ce qui veut dire que vous devrez contribuer doublement : directement, comme simples utilisateurs des services bancaires ; et indirectement, comme contribuables devant assumer votre part des dépenses de l'État. Comment ? Vous voulez que les banques fassent aussi leur part et contribuent davantage à la prospérité de l'État qui les soutient, en payant des impôts plus considérables et des taxes sur leurs transactions ? Vous allez jusqu'à exiger qu'on réglemente les activités des banques et même qu'on les nationalise, en contrepartie des sommes astronomiques avec lesquelles nous les renflouons ? C'est de la folie pure et simple ! C'est ne pas avoir le sens des réalités ! Ne voyez-vous pas, pauvres ignorants, que les banques sont dans une situation très précaire, et qu'il faut par conséquent les ménager et les aider à reprendre du poil de la bête, en les dispensant autant que possible de toutes formes de redevance pécuniaire envers l'État – qui, soit dit en passant, sont les vestiges d'une époque révolue –, et en libéralisant encore plus le marché bancaire et la haute finance ? Faire le contraire, ce serait les achever et nous suicider du même

coup. Heureusement que nous sommes là pour penser et décider à votre place ! Alors tenez-vous tranquilles, et laissez-nous faire. »

(La Moquerie fait apparaître un chapeau melon tout cabossé, qu'elle tient de son autre main.)

Quand il s'agit d'argent, il est écrit, sur terre et dans le ciel, que tous les chemins mènent aux banques. Que rien ni personne n'ose commettre le sacrilège de s'opposer à ces grands courants ! Que le flux de l'argent suive naturellement son cours, à la manière de toutes les autres choses, conformément à l'économie de l'univers ! Qu'il ruisselle directement vers les banques, ou qu'il y soit canalisé par l'État, l'important est qu'il revienne à sa source, en renversant tous les obstacles qu'il trouve sur son chemin !

Allez hop !

(La Finance fait tourner sa baguette magique, et presque toute la monnaie scripturale qui est encore éparpillée dans la salle, ou qui s'est retrouvée – sous une forme ou une autre – dans les poches des spectateurs, est emportée par un violent tourbillon, qui la fait disparaître en partie dans un couvre-chef, en partie dans l'autre. Murmures d'ébahissement et d'indignation, dans lesquels se perdent des cris d'exaspération et de colère. Les visages s'amaigrissent, les bouches s'édentent et les silhouettes pâlisent.)

Sésame, ouvre-toi !

(Le fond du chapeau melon est littéralement arraché par un flot d'argent qui est canalisé, à coups de baguette magique, vers le haut-de-forme déjà défoncé.)

LE TRAVAIL

Voilà que les choses commencent à être dans l'ordre. Mais il y a encore beaucoup de travail et de sacrifices à faire pour que nous arrivions à mes fins.

(Le Travail saisit une autre bouteille de Peines et Labeur, et en boit une grande rasade.)

Comprenez-moi bien, misérables culs-terreux : quand je dis qu'il y a beaucoup de travail et de sacrifices à faire, je parle évidemment de toutes les peines qu'on vous infligera, et des différentes mesures économiques et politiques qu'on prendra pour vous enlever jusqu'au pain de la bouche. En ce qui me concerne, le plus gros de mon travail a déjà été fait, et j'en récolte maintenant les bénéfiques, à savoir vous voir souffrir de plus en plus, physiquement et moralement. En effet, la belle mécanique que j'ai fabriquée et mise en opération, en collaborant avec la Finance, continuera inéluctablement son travail de destruction des vies humaines, des sociétés et des États. Telle une locomotive quand elle a pris de la vitesse, elle continuera sa course et pulvérisera tout ce qui se trouvera sur son chemin, jusqu'à ce qu'elle déraille ou jusqu'à ce que sa chaudière explose !

Faites du déni tant que vous voudrez : cela ne dérange en rien mes plans, et cela leur convient même tout à fait. Car on vous tiendra alors à la gorge maintenant plus que jamais, individuellement et collectivement ! (*Petit rire fou.*) N'aurez-vous pas perdu une partie considérable de l'argent que vous aviez déposé ou placé à la banque, en raison des déboires de tout le système bancaire, et des montants qu'on saisira à même vos comptes bancaires pour recapitaliser les banques ? Et les États – qui ont dépensé d'importantes sommes d'argent pour sauver les banques, et qui se sont endettés encore plus – ne vous feront-ils pas, pour essayer de rééquilibrer leurs finances, payer encore plus de taxes et d'impôts ? Ne couperont-ils pas sauvagement dans le financement public de la formation de la main-d'œuvre spécialisée et dans les programmes de protection des chômeurs, entre autres ? Votre situation n'en deviendra-t-elle pas plus précaire ? Ne serez-vous pas encore plus pauvres, voire misérables ? Et on compte sur le fait que vous dépensiez pour faire rouler l'économie ! La bonne farce que voilà ! Ou, du moins, de la bêtise profonde ! Le marasme économique ne semblant pas devoir prendre fin et s'aggravant même à vue d'œil, le taux de chômage demeurant élevé et augmentant même, et vos revenus n'augmentant pas au même rythme que le « coût de la vie » et connaissant même une baisse, les États – même s'ils font du mieux qu'ils peuvent pour vous faire les poches – ne parviendront certainement pas à remplir leurs coffres en vous faisant payer des taxes sur des biens de consommation que vous achèterez de moins en moins, et des impôts sur des revenus qui seront de plus en plus bas. L'insuffisance et l'inefficacité de ces moyens étant aussi évidentes que l'hypocrisie ou la sottise des chefs politiques, ceux-ci jugeront (influencés par les groupes de pression défendant les intérêts mal compris du patronat) qu'il faut, pour lutter contre la conjoncture économique on ne peut plus sombre, transformer le droit du travail en faveur des employeurs, question de redonner confiance à ces derniers, de même qu'aux investisseurs locaux ou étrangers. Par exemple, on pourra vous congédier de plus en plus facilement, sous n'importe quel prétexte, ou même sans avoir à donner de raison ; on pourra vous refuser toute votre vie un poste fixe au sein d'une entreprise, en vous donnant seulement des

contrats de travail de courte durée, qui pourront être renouvelés ou non ; on vous privera des moyens de vous organiser, de défendre efficacement vos intérêts, et de résister à l'autorité arbitraire de vos maîtres ; et on multipliera les exceptions pour contourner ceux de vos droits dont on reporte l'abolition – scandaleuse pour l'instant – à plus tard. Mais ce n'est alors que partie remise, et vous ne perdez rien pour attendre. Vous pouvez m'en croire.

(Rire grinçant, auquel se joignent à l'unisson les propriétaires des grandes entreprises et les banquiers, sous les regards de plus en plus lourds de menaces du reste des spectateurs.)

Qu'est-ce qu'on se bidonne, n'est-ce pas ? Et vous, qui pensez rire avec moi parce que vous croyez pouvoir tirer profit de mes machinations, vous êtes probablement plus bêtes et plus risibles que tous les autres. Vous ne m'entendez pas ? Tant mieux ! Mais je continue quand même : cela me procure une grande jouissance, de même qu'à la Moquerie et qu'à la Finance, qui manifestent leur approbation par un sourire de complicité.

Comment pouvez-vous ne pas vous apercevoir que je vous traite exactement comme vous traitez les employés que vous exploitez ? Vous n'êtes que des instruments qu'il m'est utile d'employer un certain temps. Et alors je flatte votre vanité, et je vous fais croire que vous m'êtes indispensables pour maltraiter le reste de l'humanité, et que vous pouvez continuer à régner tranquillement, en rois et maîtres, sur le monde entier, alors que les troupeaux de moutons sont cruellement exploités et systématiquement réduits à un état de misère toujours plus grande. En réalité, personne ne m'est indispensable, pas même vous. Ce que vous aurez tôt fait de constater, à vos dépens, quand je vous aurai broyés et abaissés au même degré d'abjection que le reste de l'humanité. Car sachez que personne ne m'échappera !

Toujours aussi sourds ? Toujours aussi aveugles ? Toujours aussi niais ? Il fallait s'y attendre, et je m'en réjouis.

Vous verrez donc – que vous êtes simples et prévisibles ! – dans la situation encore plus misérable des travailleurs et des États une occasion dont il faut profiter pour les exploiter encore plus, vous enrichir davantage et consolider votre pouvoir sur un monde en décomposition. C'était seulement une crise économique comme il y en a déjà eu par le passé, et comme il continuera d'en avoir dans le futur, selon des cycles inscrits dans l'ordre de la nature, un peu comme les saisons, et contre lesquels il est vain et puéril de se révolter. Maintenant c'est passé, et rien ne sert de faire un drame. Comme on dit, la vie continue, l'hiver est terminé, et c'est un nouveau printemps qui commence pour vous. Donc, allez-y, continuez à presser le citron ! Faites tourner la machine à plein régime ! Puis récoltez le fruit de votre travail, c'est-à-dire le fruit de vos

innovations financières biscornues, ou celui du travail des autres ! Grand bien vous fasse !

(*À la Finance.*) Enfonce le dernier clou, veux-tu ? Il est grand temps.

LA FINANCE

N'hésitez pas, banquiers : laissez crever de faim et de froid tous les travailleurs précaires et misérables. Car on peut comprendre que vous êtes échaudés et que vous n'avez pas intérêt à leur « prêter » de l'argent, alors qu'ils sont insolvables et déjà surendettés, même si cela veut dire que la consommation baissera, que les emplois se feront encore plus rares, et que l'économie piquera encore plus du nez. Pas question de faire crédit aux gueux et de prendre de grands risques pour stimuler l'économie ! Mieux vaut utiliser l'argent qu'on a mis à votre disposition, sans contrepartie notable, pour spéculer à la Bourse et vous en mettre plein les poches. Pour l'instant, c'est la voie de l'avenir, c'est le moyen de rendre à nouveau prospères les banques. Car même si la quasi-totalité de la planète est recouverte de gueux, cela n'empêchera pas les secteurs économiques dans lesquels vous investissez massivement de vous rapporter de grands profits, de devenir très en demande sur le marché boursier, et donc de s'y développer rapidement et de se dilater indéfiniment, pour la plus grande joie des spéculateurs que vous êtes, n'est-ce pas ?

Ou, si vous vous sentez audacieux, si la crise semble s'être calmée, si le crédit semble moins risqué, recommencez à créer allégrement de la monnaie scripturale pour la prêter aux gueux, en leur imposant toutes sortes de conditions qui – sous prétexte de couvrir vos risques – les obligeront à accepter n'importe quel emploi et la dégradation de leurs conditions de travail, et les rendront encore plus misérables pendant des décennies et donc plus souvent incapables de vous rembourser. Vous pourrez alors leur « prêter » encore de l'argent, à des conditions pires que les précédentes, pour refinancer leurs dettes, leur éviter les défauts de paiement et la faillite. C'est ainsi que vous tâcherez de maintenir artificiellement en vie la consommation et les consommateurs, pour vous en mettre plein les poches. C'est comme les brancher à un respirateur artificiel, tout en leur écrasant un oreiller contre le visage. C'est comme leur poser une intraveineuse au bras gauche pour leur injecter du soluté, tout en leur faisant une saignée au bras droit. Et n'ayez pas peur de faire surchauffer la machine : elle est faite pour ça. Si vous exagérez, ce n'est évidemment pas vous qui en ferez les frais. Les particuliers et les États devront bien vous sauver encore une autre fois. Et puis encore une autre fois, etc. N'est-ce pas ? Ce qu'il y a de merveilleux avec les moutons, c'est que leur laine repousse indéfiniment, et qu'ils se laissent tondre toujours plus facilement. C'est ce qu'on appelle une ressource renouvelable, comme les forêts et l'eau.

Quant aux États, c'est littéralement là que se trouve le gros lot. Ne seront-ils pas appauvris et endettés davantage pour pouvoir vous sauver et accroître vos privilèges ? L'état de leur économie ne sera-t-il pas désastreux ? Ne seront-ils pas privés d'une grande partie de leurs revenus ? Ne devront-ils pas faire des tractations régulièrement avec leurs créanciers (qui auront forcément le gros bout du bâton) pour refinancer la dette publique, pour éviter les défauts de paiement et la banqueroute. Alors ils sont à votre merci ! Vous tenez votre proie : ne la lâchez pas. C'est une occasion en or de leur imposer toutes les politiques d'austérité imaginables et inimaginables incompatibles même avec une timide reprise économique, sous prétexte d'assainir les finances publiques et de les rendre davantage capables de rembourser les dettes qu'ils ont contractées ; mais en fait pour les affaiblir davantage, les rendre encore plus dépendants de vous, et les obliger à accepter toutes les conditions absurdes que vous déciderez de leur imposer, question de pouvoir continuer plus facilement votre bon travail par la suite. Et une fois parti, comme leur situation économique et politique ne cessera pas – grâce à vos bons soins – de se dégrader, faites abaisser dramatiquement leur cote de crédit par les agences de notation, et profitez-en pour leur imposer des conditions encore plus draconiennes. Faites en sorte que la dette publique explose, qu'elle devienne complètement hors de contrôle, qu'on spéculé avidement sur elle, que les créanciers se fassent toujours plus pressants, et qu'on fasse tout pour éviter la rémission des États, et en faire de véritables moribonds.

Montrez-vous d'autant plus implacables que les déboires des finances publiques résultent de vos erreurs et des secours que les États vous ont bêtement offerts. Pas de pitié en affaires ! Ni de bonne foi, d'ailleurs : parlez de la crise de la dette souveraine comme si elle n'avait rien à voir avec la crise financière que vous avez provoquée, et comme si elle était simplement due à l'incapacité intrinsèque et légendaire de l'État à bien gérer ses finances et à contrôler les dépenses des institutions publiques. Allez jusqu'à l'impudence, et oubliez toute réciprocité. À ceux qui vous ont renfloués sans chercher à profiter de la situation, prêtez à taux usuraire pour les faire sombrer, et exigez en contrepartie la mise en application de politiques d'austérité.

Ouvrez-leur le ventre de vos griffes acérées. Dévorez-les vivants, en grignotant leurs entrailles. Mais ne soyez pas si voraces ! Si vous ne faites pas attention, si vous êtes trop gloutons, vous allez faire une indigestion et peut-être même une intoxication alimentaire. Sans compter que vous n'aurez bientôt plus rien à vous mettre sur la dent, et que vous devrez vous aussi vous auto-digérer. Alors pas si vite ! Non ? Alors tant pis pour vous, grands bêtas ! Ça va être votre fête, à vous aussi ! Car si vous saignez à blanc les États en plus des particuliers, qui donc pourra vous sauver quand vos débiteurs deviendront les uns après les autres insolvable et déclareront faillite, quand la bulle spéculative éclatera finalement, quand le système bancaire et financier international en sera

profondément ébranlé et en passe de s'effondrer, quand la crise économique qui se sera étendue au monde entier en sera dramatiquement aggravée ? Personne.

(Grand rire de détraqué de la Finance et du Travail, que les richards s'efforcent d'imiter.)

(Avec exaltation.) J'invoque maintenant les plus grands des maux sur vous tous, indistinctement. Pauvres ou riches, travailleurs, gestionnaires ou actionnaires, dépositaires, investisseurs ou banquiers, que l'argent chimérique grâce auquel vous subsistez ou vous exploitez s'envole en fumée ! Qu'il retourne au néant d'où il est sorti ! Qu'il s'engouffre dans le trou béant qu'ont créé la création monétaire effrénée et l'avidité institutionnalisée des banquiers ! Qu'il entraîne avec lui toutes vos possessions, misérables ou luxueuses ! Que sa volatilisisation rende les transactions économiques les plus simples difficiles ou impossibles, et impose le recours au troc dans tout le monde dit civilisé ou moderne ! Qu'elle provoque l'effondrement final de l'économie et des devises monétaires moribondes !

LE TRAVAIL

(Aussi avec exaltation.) Que les États s'écroulent, en se dissolvant simplement, ou suite à de longues et sanglantes guerres civiles, qui n'épargneront personne ! Que vous soyez définitivement privés de tous les biens réels ou factices auxquels vous êtes habitués, et qui semblaient aller de soi il n'y a pas si longtemps ! Que s'abattent sur vous tous les maux qui vous semblaient relégués au passé, ou être réservés à des sous-hommes ou à des singes vivant sur quelque continent éloigné ! Que la bêtise, l'hypocrisie et la lâcheté que j'ai cultivées chez vous soient sévèrement punies ! Que le monde que vous connaissez, et qui semblait devoir durer éternellement, implose sous vos regards ébahis et terrifiés, pour laisser place à un autre monde que vous êtes incapables de concevoir et dont vous vous acharnez à nier la réalité, tellement il sera horrible !

(La Finance décrit de grands cercles avec sa baguette. Un fort vent se lève soudainement, commençant à entraîner dans son tourbillon les objets les plus légers, les restes de la Liberté et de la Raison, ainsi que les spectateurs les plus pauvres et les moins-que-rien.)

(Littéralement déchaîné.) Puissiez-vous tous goûter quotidiennement les délices de la faim, de la soif et du froid ! Puissiez-vous devenir des vers de terre encore plus rampants ou des bêtes encore plus affamées et

plus désespérées que vous ne l'êtes déjà ! Puissiez-vous vous éventrer et vous égorgez les uns les autres pour quelques gouttes d'eau saumâtre, pour un trognon de chou, pour une tranche de pain ranci, pour une boîte de conserve rouillée, pour un morceau de charogne dévorée par la vermine ! Puissiez-vous vous transformer en statues de glace l'hiver, et perdre vos doigts et vos orteils noircis ! Puissiez-vous vous métamorphoser en momies desséchées, poussiéreuses et brûlées par les rayons ardents du soleil estival ! Puissiez-vous devenir les plus nécessiteux, les plus misérables et les plus délabrés de tous les hommes qui ont jamais existé ! Puissiez-vous en venir à vous suicider, en vous pendant, en vous tirant une balle dans la cervelle (si vous pouvez trouver une arme à feu), en vous tranchant les veines, en sautant d'un pont ou du toit d'un immeuble, ou en ingurgitant une triple dose de mort-aux-rats !

(C'est maintenant une véritable tempête qui fait rage dans le cabinet du Travail, et qui emporte les meubles et les objets les plus lourds – y compris le coffre-fort encastré dans le mur, le buste de béton armé du Travail, son fauteuil dictatorial en cuir de larbin et la fresque représentant la gigantomachie dont il est le héros. De même, les chefs politiques, les propriétaires des grandes entreprises et les riches banquiers, commencent eux aussi à tourbillonner, en poussant les hurlements lugubres et fantomatiques. La Moquerie réussit tant bien que mal à garder les pieds sur terre, alors que le Travail – les cheveux battant au vent, et l'écume à la bouche – continue imperturbablement à vociférer sa malédiction, en s'essoufflant de plus en plus à force de parler contre le vent. Pour sa part, la Finance commence à devenir intangible et à disparaître de la même manière qu'elle est apparue. Une faible secousse ébranle la salle.)

LA MOQUERIE

Malheur aux vainqueurs comme aux vaincus !

LE TRAVAIL

(Pris d'une fureur divine.) Puissiez-vous tous bêcher en vain la terre crevassée et ingrate, qui ne vous donnera – en échange de votre sueur et de votre sang – que quelques sacs de betteraves contaminées ! Puissiez-vous en être réduits à chasser le rat, le pigeon, l'écureuil, le chat, la marmotte, le raton-laveur, la moufette, le moineau, et la mésange, ou à manger de l'herbe, des pissenlits, des marguerites, des fougères et les feuilles des arbres, pour vous mettre quelque chose – n'importe quoi – au fond de l'estomac ! Puissiez-vous vivre dans des cabanes de tôle rouillée, dans des usines désaffectées, dans les souterrains des métros hors-service, dans des tours à bureaux délabrées, dans des immeubles à logements

dévorés par la pourriture et la vermine, et dans des tunnels creusés sous les ordures des dépotoirs ! Puissiez-vous crever douloureusement de soif, d'inanition, de froid, du choléra, de la tuberculose, de la rage, du tétanos, de la grippe, de la coqueluche, de la poliomyélite, d'une hernie abdominale, d'un ulcère gastrique, d'un cancer intestinal, de la syphilis, d'une hépatite virale, d'une appendicite, du diabète, d'une crise d'asthme aiguë, de la fièvre charbonneuse, de l'Ebola, de la gangrène, de la bactérie mangeuse de chair, de la lèpre ou de la peste bubonique sans avoir le moindre traitement, pour vous guérir ou atténuer vos souffrances ! Puissiez-vous n'être tous que de misérables merdeux sous-alimentés, anémiques, squelettiques, dévorés par les puces et les pouls, et atteints d'innombrables affections !

Soyez tous maudits, maudits, mille fois maudits ! Soyez...

(Alors que le Travail, qui voudrait bien continuer indéfiniment sa malédiction, doit s'arrêter parce qu'il est trop essoufflé, tous les objets et tous les spectateurs qui ont été entraînés dans le tourbillon s'engouffrent à toute vitesse dans le haut-de-forme défoncé que la Moquerie tient d'une main, y compris le chapeau melon qu'elle tenait de l'autre main. Le couvre-chef, entraîné par ce puissant flot, échappe à sa poigne, et virevolte quelque temps dans les airs, pour finalement implorer et recracher les restes déchiquetés du mobilier et de la foule fantasmagorique, en émettant une puissante onde de choc, laquelle plaque au sol le Travail. La Moquerie est pour sa part projetée jusqu'au plafond et, tournoyante, retombe sur ses pieds, à la manière des chats, en étant toutefois un peu étourdie.)

LA MOQUERIE

Voilà du bon travail ! Vraiment, bravo !

(Violente secousse. Le Travail, toujours étendu par terre et inconscient, commence à avoir des convulsions dont le rythme s'accorde avec celui du tremblement de terre, à moins que ce ne soit le contraire. Une grande fissure s'ouvre dans le plancher. La Moquerie essaie d'immobiliser le Travail et de lui faire reprendre connaissance.)

Allons, grand fou ! Debout ! Assez dormi ! La grande heure est enfin venue !

(Encore secoué par quelques spasmes, le Travail entrouvre les yeux. Alors que la Moquerie le remet sur ses pieds, il regarde autour de lui,

tout désorienté, et ne semble plus savoir où il se trouve. Entre-temps, à l'endroit même où se trouvait le haut-de-forme au moment de son implosion, est apparu un petit trou noir qui, ayant assouvi sa faim pour l'instant, continue néanmoins à palpiter, pour bien montrer que sa voracité et son génie destructeur auront tôt fait de se réveiller à nouveau. Le Travail fait quelques pas en titubant, puis son visage s'éclaire soudain.)

LE TRAVAIL

(Ricanements.) Voilà, voilà, ça me revient ! Je sais maintenant où j'en étais. *(D'un grand geste de la main, il pointe les débris dispersés dans toute la salle.)* Avec une preuve aussi manifeste, tu ne pourras plus dire que les « emprunts » d'argent qu'autorisent les banques peuvent être une manière de relancer l'économie, déjà très mal en point et, pour ainsi dire, en crise profonde. Bien au contraire, la création et la mise en circulation de monnaie scripturale que ces « prêts » supposent font partie du problème et ont de graves effets, surtout en situation de crise. Ce remède, qui n'en est pas un, est pire que le mal qu'il prétend traiter ! C'est courir allègrement et aveuglément à l'effondrement. Car le système bancaire et financier, tel qu'il existe, aura tôt fait d'engloutir ce qui reste de prospérité, et du même coup tous les hommes : les travailleurs insignifiants et innombrables, les petits et les grands patrons, les actionnaires, etc. Pas même les grands et puissants banquiers échapperont à l'appétit insatiable du système économique actuellement en place. Crois-moi : j'aurai bientôt fait d'eux tous de la chair à pâté !

Ceci dit, je ne suis pas absolument certain que les choses se passeront exactement ainsi, ni de la manière dont se produira la catastrophe finale, ni même de la nature précise de cette catastrophe. Mais pour parler à la manière des Américains, qui croient être le peuple élu et qui, pour cette raison, me sont chers entre tous les peuples : « *I don't know exactly what will happen. Neither do I know exactly how and when it will happen. But I know one thing for sure : the shit will hit the fan soon enough. And when it will happen, all hell will break loose !* » Alors comment donc ceux qu'on appelle les élites, mais qui sont des insectes si on me les compare, pourront-elles prévoir exactement ce qui les attend, comprendre ce qui leur arrivera et agir intelligemment pour éviter les grands maux auxquels elles seront presque inéluctablement condamnées, avec le reste de l'humanité, qui pour sa part se plaît à faire l'autruche ? Certes, certains membres de l'élite – à la fois plus lucides et plus stupides – savent très bien que la crise qu'on connaît n'est qu'un début, et se croient assez malins pour spéculer sur son aggravation, à laquelle ils travaillent assidûment. Grand bien leur fasse ! Car c'est là créer un monstre aveugle qui, dans son impartialité, les dévorera comme tous les autres.

(Applaudissements enthousiastes de la Moquerie.)

LA MOQUERIE

Je te félicite pour cette bonne farce que tu prépares aux élites économiques, avec l'aide de la Finance. J'étais sceptique au début, mais j'ose croire que tu ne m'en voudras pas. Tu comprendras que tu n'as pas la réputation ni même l'habitude d'être un grand farceur, sans compter que ton humour, assez différent du mien, exige qu'on s'y habitue pour qu'on puisse le goûter. Mais je t'assure que c'est tout à fait réussi, que c'est tout à fait magistral !

Au fait, je dirais même que tu deviens bon compagnon quand tu es sous l'empire de la boisson. C'est là un aspect de ta personnalité que j'ignorais entièrement. Si tu me permets de te donner un conseil, tu devrais boire plus souvent et te défaire ainsi d'une sobriété qui ne va pas à ta personne, ni à tes projets grandioses et comiques. Certes, on pourrait craindre qu'à force de boire ainsi tu finisses par t'enivrer et même par devenir une véritable épave. Mais il n'en est nullement ainsi : tu gardes malgré tout ta lucidité. Ta maîtrise de toi-même est aussi grande que ta maîtrise du monde et des hommes !

(Alors que le Travail s'apprête à lui répondre, il a un reflux gastrique, puis un violent haut-le-cœur. Il tourne le dos à la Moquerie pour vomir à son aise. Ceci fait, il se retourne en s'essuyant la bouche avec sa manche, et reprend la parole comme s'il ne s'était rien passé.)

LE TRAVAIL

Merci de ces bonnes paroles, et surtout de ne pas t'entêter dans ta première impression. Car les apparences sont souvent trompeuses.

Au fait, question de te rendre la pareille, je voudrais te remercier de t'être tenue tranquille pendant tout ce temps. Je suis même surpris de t'avoir vue si sage. Force m'est de reconnaître que c'est à tort qu'on t'assimile souvent à la Folie. C'est une grave injustice qu'on te fait souvent. C'est fou ce qu'on peut raconter et croire ! Mais dorénavant, il est évident que nous pourrons collaborer et travailler ensemble, pour le plus grand malheur des hommes.

LA MOQUERIE

C'est à toi que je dois ce changement d'attitude. Car j'ai toujours été, comme on le raconte souvent, tête folle. Mais à force de t'entendre parler et de t'observer, tu m'as fait connaître la valeur du sérieux, chose à quoi

j'étais très mal disposée. C'est que le sérieux du travail est quelque chose de contagieux et même d'épidémique, au même titre que la folie. Il y a à peine quelques heures, j'aurais été horrifiée de cette transformation, puisque j'ignorais alors ce qu'elle impliquait et n'avais pas encore vue la lumière. Mais je peux dire maintenant que je suis contente de cette métamorphose, et ce, en connaissance de cause. Il n'y a pas à dire : il est toujours possible d'en arriver à un consensus et de concilier les opposés – dans ce cas-ci la moquerie et le sérieux – si on fait preuve d'ouverture d'esprit et de bonne volonté.

Je m'avoue donc vaincue ou, plutôt, convaincue. Et ce n'est pas une petite victoire pour toi.

(À ce moment précis, le trou noir recrache la marotte de la Moquerie, qui retombe sur l'os pariétal du Travail. À moitié assommé et avec une grosse bosse sur la tête, il s'effondre mollement sur le sol. La Moquerie doit lui tapoter les joues pour qu'il reprenne ses sens.)

LA MOQUERIE

Ce n'est presque rien. Une petite bosse de rien du tout, qui aura tôt fait de se résorber.

LE TRAVAIL

Ça va, ça va : tu peux arrêter de me tapoter la joue. Je me sens déjà mieux.

(Il saisit machinalement la marotte de la Moquerie en se relevant.)

LA MOQUERIE

Je m'en réjouis. Puis-je faire autre chose pour toi ?

LE TRAVAIL

Puisque tu le demandes si gentiment, oui, il y a quelque chose que tu pourrais faire pour moi. À mon avis, cela va de soi, mais il vaut tout de même mieux que je te le demande franchement.

Tout ce que je viens de te dire et de te montrer, pour te convaincre de collaborer avec moi, ne doit pas se rendre jusqu'aux oreilles des troupes de larbins, et encore moins à celles des élites économiques, que

j'utilise comme instruments pour mener à terme mon grand projet. Je peux donc compter sur ta discrétion, n'est-ce pas ?

(Sans crier gare, la Moquerie lui enfonce son bonnet de fou jusqu'aux yeux.)

LA MOQUERIE

Maintenant il ne te manque plus que l'habit !

(Le Travail agrippe brutalement la Moquerie par son costume bigarré, et le lui arrache du corps. Elle pousse un petit cri aigu de pudeur offensée et lui donne une gifle sonore. Il s'écroule lourdement, plus des suites de l'état d'ébriété et d'épuisement dans lequel il se trouve, que du coup qu'il a reçu. Elle lui enlève son costume de manager et le met, pour ensuite le vêtir de son habit de fou du roi en lambeaux. Elle sort par la fissure que le tremblement de terre a fait apparaître dans le plancher.

Toujours étendu par terre, le Travail fait un horrible cauchemar. Quelques ombres apparaissent successivement.)

L'OMBRE DE LA RAISON

Ô Travail, que les mauvais traitements que tu m'as réservés, ainsi que ta prétention à avoir le monopole du bon sens, se retournent bientôt contre toi !

Puissent ton mépris affiché de la pensée et le discrédit dans lequel tu l'as fait tomber, au nom d'un pragmatisme éhonté et d'un réalisme étriqué, entraîner ta déchéance ! Puisses-tu perdre la tête et, dans ton délire, travailler à ta perte, en croyant travailler à celle des hommes ! Puisses-tu devenir peu à peu aveugle, et être incapable de prévoir les effets véritables de tes actions ! Puisses-tu t'anéantir en atteignant les objectifs que tu crois te fixer rationnellement ! Puisses-tu te tromper sur les moyens, si tu te fixes des objectifs plus raisonnables ! Puisse ton cerveau se rabougrir, se ratatiner, se dissoudre, se volatiliser, se décomposer, se putréfier ! Puissent ta bêtise, ton absurdité et ta folie apparaître au grand jour, et devenir manifestes aux yeux de ceux que tu as abrutis, qu'ils subissent seulement les maux que tu causes, ou qu'ils soient aussi tes exécutants ! Puisse la petite mais puissante « élite » qui s'attachera désespérément à toi devenir aussi folle que toi et provoquer sa propre chute, de même que la tienne ! Puisse-t-elle devenir un objet de mépris et même de haine presque universels ! Puissiez-vous, toi et cette

« élite », servir de risée aux hommes, comme la Superstition et ses zélateurs, pour des siècles et des siècles !

Ô Travail, que ton règne s'achève !

(À ces paroles, le Travail grimace, puis secoue la tête brusquement, en essayant en vain de crier : « Non ! Non ! »)

L'OMBRE DE LA LIBERTÉ

Ô Travail, que les mauvais traitements que tu m'as réservés, ainsi que tes efforts pour réduire tous les hommes en esclavage, alors que tu prétends les rendre libres et maîtres de leur destinée, se retournent bientôt contre toi !

Puissent ton mépris affiché de la liberté et le discrédit dans lequel tu me fais tomber, au nom d'une tranquillité confortable et d'un confort trompeur, entraîner ta déchéance ! Puisses-tu devenir l'esclave de ta propre idéologie et, toi-même asservi, travailler à ta subordination, en croyant travailler à l'assujettissement des hommes ! Puissent les chaînes dont tu les charges devenir aussi les tiennes, et t'interdire la liberté de pensée, de sentiment et d'action nécessaire à ta domination ! Puissent tes jambes s'alourdir, tes bras s'atrophier, tes oreilles se boucher, ta langue se borner à répéter toujours la même rengaine, et tout ton être se scléroser ! Puissent les limites que tu t'imposes à toi-même, et les oubliettes dans lesquelles tu t'enfermes de ton plein gré, sous prétexte d'hégémonie, devenir manifestes aux yeux de ceux que tu diminues et réduis en esclavage, qu'ils subissent seulement les maux que tu causes, ou qu'ils soient aussi tes exécutants ! Puisses-tu tôt ou tard te condamner toi-même à devenir l'instrument de tes anciens esclaves, en faisant par automatisme ce que tu crois faire librement, tellement la liberté t'est devenue une chose étrangère et même inconcevable ! Puisse la petite mais puissante « élite » qui s'attachera désespérément à toi devenir aussi bornée que toi et provoquer sa propre chute, de même que la tienne ! Puisse-t-elle devenir un objet de mépris et même de haine presque universels ! Puissiez-vous, toi et cette « élite », servir de risée aux hommes, comme la Superstition et ses zélateurs, pour des siècles et des siècles !

Ô Travail, que ton règne s'achève !

(Le Travail commence alors à gesticuler, pour se protéger de ses assaillants fantomatiques.)

L'OMBRE DE LA POLITIQUE

Ô Travail, que les mauvais traitements que tu m'as réservés, ainsi que ta prétention à imposer par la ruse ou par la force une démocratie nominale ou factice où les hommes se gouverneraient eux-mêmes, se retournent bientôt contre toi !

Puissent ton mépris affiché pour le pouvoir politique et le discrédit dans lequel tu me fais tomber, en faveur du pouvoir bureaucratique, entraîner ta déchéance ! Puisses-tu corrompre les forces politiques sur lesquelles tu t'appuies au point de les rendre inutiles pour toi ! Puisses-tu te bureaucratiser au point de devenir inapte à te diriger toi-même, alors que tu crois simplement rendre les hommes inaptes à se gouverner eux-mêmes ! Puissent les entreprises tyranniques dans lesquelles tu t'incarnes, et les institutions bureaucratiques qui servent tes intérêts, s'alourdir, se scléroser et s'enfoncer dans des ornières dont elles ne sauront sortir par elles-mêmes ! Puissent l'ombre dont tu t'enveloppes, de même que la force à laquelle tu as recours pour t'imposer bon gré mal gré, devenir manifestes aux yeux de ceux que tu diminues et réduis en esclavage, qu'ils subissent seulement les maux que tu causes, ou qu'ils soient aussi tes exécutants ! Puisses-tu tôt ou tard te condamner toi-même à être gouverné par moi, en me préférant d'autres pouvoirs que tu croies simplement utiliser, mais qui te corrompent et t'affaiblissent en retour ! Puisse la petite mais puissante « élite » qui s'attachera désespérément à toi devenir aussi incapable que toi et provoquer sa propre chute, de même que la tienne ! Puisse-t-elle devenir un objet de mépris et même de haine presque universels ! Puissiez-vous, toi et cette « élite », servir de risée aux hommes, comme la Superstition et ses zéloteurs, pour des siècles et des siècles !

Ô Travail, que ton règne s'achève !

(Le Travail se met à donner des coups de poing, à ruer, à griffer, à mordre, alors que l'écume commence à lui monter à la bouche.)

LES TROIS OMBRES

Ô Travail, que le sort que tu nous as réservé, en te présentant d'abord comme notre allié, devienne le tien !

Puisses-tu devenir notre serviteur, et être obligé d'obéir à nos ordres, comme nous sommes actuellement obligées d'obéir aux tiens ! Puisses-tu être un instrument travaillant pour nos intérêts en sacrifiant les tiens, comme nous travaillons actuellement pour les tiens en sacrifiant les nôtres ! Puisses-tu être contraint d'abandonner tes grandes ambitions, comme nous avons été contraintes d'abandonner les nôtres ! Puisses-tu devenir seulement l'ombre de ce que tu es actuellement, comme nous

sommes actuellement l'ombre de ce que nous étions ou pourrions être ! Puisses-tu souffrir de ta déchéance et de ton impuissance à venir, comme nous souffrons de notre déchéance et de notre impuissance ! Puissent tes projets sembler nuisibles, chimériques et fous aux hommes, comme les nôtres le leur semblent présentement ! Puisse ton outrecuidance te pousser à vendre la mèche ! Puissent certains de tes serviteurs les plus fidèles et les plus zélés apprendre à se méfier de toi et prévoir le sale tour que tu leur prépares ! Puisse le grand sérieux dont tu te drapes s'envoler en fumée ! Puisses-tu devenir encore plus risible que nous ne le sommes actuellement aux yeux des hommes cyniques, corrompus et dégénérés ! Puisse la Moquerie te tourner en bourrique et tirer profit de tes travers pour te faire perdre le crédit qu'il te reste encore ! Puisse le rire des hommes t'abaisser et nous élever, t'enchaîner et nous libérer ! Pussions-nous éclairer et guider leurs désirs ! Puisses-tu, pour ta part, être maîtrisé par eux, pour leur procurer non seulement les biens que tu leur promets et dont tu les privas de plus en plus souvent, mais pour leur procurer aussi les biens plus nombreux, plus diversifiés et supérieurs que nous leur promettons ! Puisses-tu alors grincer des dents, ne pas supporter ton impuissance, et être mis au pas par les hommes eux-mêmes, par leur intérêt bien compris, par leurs critiques, par leurs rires et, au besoin, par leurs coups de bâton.

Ô Travail, que notre règne vienne, que tes pires craintes se réalisent, et que nos menaces cèdent bientôt la place à un rire olympien !

(Le Travail se contorsionne sur le sol et pousse de grands cris, comme s'il était torturé par une horde de démons sanguinaires.)

LE TRAVAIL

(Toujours en rêvant.) Renflouez encore une fois les banques ! — Saignez à blanc l'État et la populace ! — Pas de pitié ! — Hardi ! Hardi, vous dis-je ! — Matez-moi cette révolte ! — Quoi ? Comment donc ? Impossible ! — Envoyez un autre régiment ! — Bombardez cette racaille avec des armes chimiques ! — Bien, bien : ça leur servira de leçon, et ça servira d'exemple à ceux qui pourraient vouloir les imiter. — Des survivants ? Tant pis. Ou tant mieux : faites appeler mon tortionnaire, et dites-lui de tout faire pour que ça dure. — Ça recommence ? Vous mentez ! C'est impossible, c'est tout à fait impossible ! — Traîtres ! Comment osez-vous vous retourner contre votre maître ? Et vous, que j'ai choisis parmi tous les hommes, vous m'abandonnez aussi en ces temps de troubles ! Lâches ! Férons ! Est-ce ainsi que vous me montrez votre reconnaissance ? — Je me vengerai ! Ça sera terrible, je vous le dis ! — Mon royaume pour une bombe nucléaire ! Plutôt la destruction totale que cela ! — Ayez au moins un peu de pitié pour celui que j'ai été ! — Suis-je donc en enfer pour être traité avec si peu d'égards ? — Horreur ! —

Atrocité ! — C'est insupportable ! C'est inhumain ! — Aïe ! — Ouille ! — Je souffre atrocement ! — Quand donc cela prendra-t-il fin ? — Me pardonnera-t-on un jour ? — Suis-je donc condamné à d'éternels tourments ? — Je vous en conjure : mettez fin à mes souffrances. Il vaut mieux ne plus être du tout, que d'être ce que je suis maintenant après avoir été ce que j'ai été ! — Oh, calvaire des calvaires ! — Non ! Pas ça ! Tout, mais pas ça !

(Après avoir poussé plusieurs grands cris inarticulés et gigoté dans tous les sens, il finit par se réveiller.)

(Sans se relever.) Tout ça n'était qu'un rêve. La résurrection des divinités que j'ai terrassées : rien qu'un mauvais rêve. *(Soupir de soulagement.)* Leur ligue contre moi : rien qu'un mauvais rêve. *(Autre soupir de soulagement.)* La défection de mes associés, de mes collaborateurs et de mes serviteurs : rien qu'un mauvais rêve. *(Autre soupir de soulagement.)* Ma défaite et ma servitude : rien qu'un mauvais rêve. *(Autre soupir de soulagement.)* Le début d'un âge d'or pour les hommes : rien qu'un mauvais rêve. *(Profond soupir de soulagement.)* Même cette longue discussion avec la Moquerie et son dénouement déplaisant : rien qu'un mauvais rêve. *(Sourire de satisfaction béate.)*

(Il se relève et pâlit en voyant que son cabinet est bel et bien dévasté, et qu'il est bel et bien vêtu des haillons de la Moquerie, au lieu de son complet. En apercevant la fissure, il commence à frémir.)

Ceci est donc vraiment arrivé ! Mon règne serait-il vraiment menacé ? Ce tremblement de terre serait-il un sinistre présage de ce qui m'attend ?

(En frappant violemment le sol du pied, ce qui provoque une petite secousse.) Non, non et puis non ! Il faut que je me ressaisisse. La terre n'a-t-elle pas tremblé aussi bien pour mes ennemis et pour les hommes que pour moi ? Cela ne peut-il pas être aussi bien un sinistre présage de ce qui les attend que de ce qui m'attend ?

Mais il va falloir avoir la Politique à l'œil, s'assurer sa fidélité et se donner des garanties pour qu'elle abandonne définitivement toutes velléités d'indépendance et de souveraineté.

Quant à toi, Moquerie, je jure, par le dieu suprême que je suis, de me venger coûte que coûte de cet affront impardonnable, odieux et gratuit, de cette trahison inadmissible, révoltante et scandaleuse ! Crois-moi, tu ne perds rien pour attendre !

Je te ferai pourchasser partout où tu mines, ouvertement ou subrepticement, l'ordre dont je suis le maître d'œuvre. Je ferai multiplier

les choses sacrées dont on ne saurait rire sans passer pour un monstre immonde et nauséabond. Je ferai cultiver la tendance des biens-pensants à s'indigner noblement de la moindre raillerie qui touche la cible et qui trouble la connaissance parfaitement évidente qu'ils croient avoir du bien et du mal. Je ferai instituer des tribunaux inquisitoriaux tout-puissants chargés non seulement de châtier les méchants moqueurs, mais aussi d'éplucher ce qu'aurait dit et pensé tout un chacun, louche pour une raison ou une autre, afin d'y trouver quelque chose de répréhensible et de faire constamment planer la menace d'une accusation et d'une condamnation arbitraires. Je ferai foisonner les étiquettes (raciste, antisémite, fasciste, communiste, anarchiste, terroriste, etc.) qu'on pourra accoler pour diaboliser et priver d'une défense digne de ce nom tous les moqueurs et tous ceux qui sembleront avoir des sympathies pour eux, qui ne les voueront pas à tous les maux de la terre, et qui seront soupçonnés pour si peu d'être eux aussi d'affreux méchants. À la censure et à la persécution par les tribunaux, je ferai ajouter la censure et la persécution des hommes les uns par les autres, ainsi que l'autocensure. Tu verras, Moquerie, qu'on aura non seulement tôt fait d'avoir peur de se moquer publiquement, mais qu'on en viendra aussi à se méfier de ceux que l'on considère ses amis et à craindre de se moquer devant eux, mais qu'on deviendra même incapable d'avoir une idée moqueuse, au sens où tu l'entends. La Terreur, non contente de contrôler les actes et les paroles, régnera sur l'esprit et le cœur mêmes des êtres dégénérés qu'on appelle hommes !

Je t'accuserai alors au mur, Moquerie, et je t'imposerai le dilemme suivant : ou bien tu te mets à mon service pour ridiculiser mes ennemis et moquer les plus nobles aspirations des hommes, et alors je te laisse exister sous cette forme ; ou bien tu refuses, et alors tu es vouée à un anéantissement presque total.

Ne suis-je pas magnanime de te donner l'opportunité de racheter tes fautes, après tout le mal que tu t'évertues à me faire ?

(Grand rire diabolique.)

Mai 2018